

Azur

L'héritage des
CHATSFIELD

ABBY GREEN

Rivaux et amants

+ 1 NOUVELLE INÉDITE

Azur

L'héritage des
CHATSFIELD

ABBY GREEN

Rivaux et amants

+ 1 NOUVELLE INÉDITE

ABBY GREEN

Rivaux et amants

Azur

 HARLEQUIN

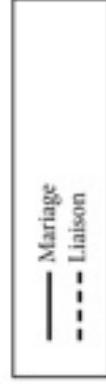
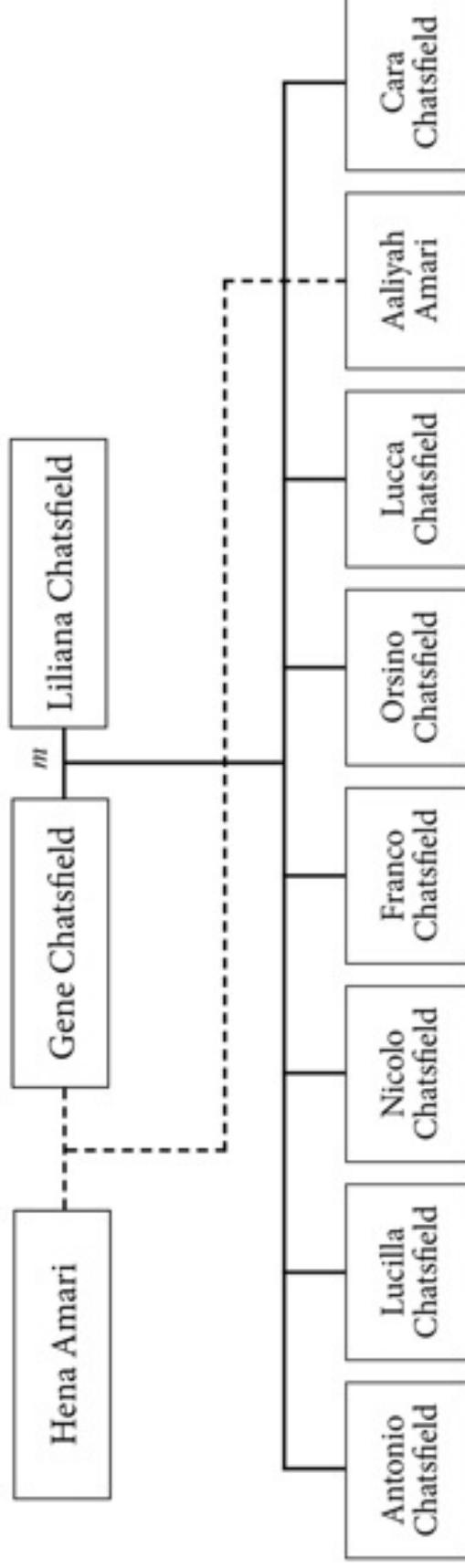
L'héritage des Chatsfield

Derrière les somptueuses portes des hôtels Chatsfield existe un monde fait de luxe, de glamour et de volupté, réservé aux élites, aux riches et aux puissants. Et depuis des décennies, Gene Chatsfield, le patriarche, est aux commandes de cet empire hors du commun, tandis que ses héritiers parcourent le monde pour s'adonner à leurs plus scandaleux plaisirs.

Aujourd'hui pourtant, tout est sur le point de changer : Gene a nommé un nouveau P.-D.G. Un homme qu'on dit froid et impitoyable. Un homme qui n'a jamais connu l'échec et dont la mission est de faire rentrer les héritiers Chatsfield dans le rang.

Passez les portes de l'hôtel, installez-vous confortablement dans la luxueuse suite qui vous a été réservée et assistez aux bouleversements qui vont secouer cet univers de scandale et de passion...

Les Chatsfield



1.

Antonio Chatsfield envoya des signaux *non, je ne suis pas intéressé* à la brune pulpeuse vêtue d'une robe au décolleté plongeant, qui était assise au bar et fixait sur lui des yeux soulignés de khôl.

Tout en elle le hérissait. Trop aguicheuse. Trop sophistiquée. Trop chic. Cet endroit aussi était trop chic. Il promena un regard morne sur le bar du Chatsfield de Londres, établissement phare de l'empire hôtelier familial. Ces dix dernières années, il avait plutôt évolué dans des champs de ruines où la mort et la peur étaient omniprésentes... Mais pas question de penser à ça.

Il avait préféré venir boire dans l'atmosphère feutrée du bar, plutôt que de s'abrutir d'alcool dans la suite qui lui servait actuellement de domicile. Il réprima une moue de dérision. Eviter la solitude et s'abrutir au milieu d'autres humains était un choix que son thérapeute approuverait certainement. Pourtant, même encore maintenant, l'angoisse restait tapie au fond de lui et l'empêchait d'oublier complètement qu'il suffisait d'un rien, des aboiements ou un bruit soudain, pour réveiller sa terreur, l'arracher au présent et le précipiter de nouveau dans un passé cataclysmique.

L'alcool n'était pas très efficace ce soir. Comme si l'amertume qui le rongait en diluait les effets. D'ailleurs, même l'aguicheuse se désintéressait de lui pour jeter son dévolu sur un autre homme qui venait de s'installer à l'autre bout du bar. Echange de regards, petit signe de l'homme pour demander au barman de resservir la femme...

Antonio leur porta un toast silencieux. Il avait fait assez de rencontres de ce genre à une époque. Aujourd'hui, il n'était pas d'humeur. Il soupira. En fait, il y avait longtemps qu'il n'était plus d'humeur. Désormais, pour tenter de combler son abîme intérieur il n'avait plus recours au sexe et au danger, mais au travail.

Il n'était de retour à Londres que depuis quelques mois, après des années d'exil. S'il était revenu c'était parce que sa famille traversait une crise. Son père avait engagé un nouveau directeur général, Christos Giatrakos, pour gérer le groupe Chatsfield, chaîne hôtelière synonyme de luxe et de glamour dans le monde entier depuis les années vingt.

Depuis quelque temps, la réputation du groupe était ternie par le comportement de plusieurs membres de la famille. Les jeunes frères et sœurs d'Antonio, à l'exception de sa sœur Lucilla qui l'avait appelé à l'aide, semblaient avoir un fâcheux penchant à l'autodestruction, ce qui leur valait de faire régulièrement les gros titres de la presse à scandale. Côté autodestruction, il était lui-même assez doué. Par ailleurs, quand il avait quitté la maison familiale, la plupart d'entre eux n'étaient pas encore adultes. Il pouvait donc difficilement les blâmer.

A vrai dire, il avait renoncé à son héritage depuis longtemps et il n'avait jamais eu l'intention de revenir sur ce choix. Et, encore moins de travailler avec un directeur général despotique qui avait décidé

de lui confier la direction de la stratégie marketing, afin qu'il utilise son expérience de la guerre et des affaires pour redorer le blason du groupe...

Mais sa sœur Lucilla l'avait supplié d'accepter ce poste, arguant que ce serait la position idéale pour l'aider à évincer Giatrakos. Il fallait reconnaître que ces prières avaient réveillé en lui l'envie de se rendre utile à sa famille. Il avait le sentiment d'être resté trop longtemps absent pour proposer son aide à ses autres frères et sœur, désormais adultes, mais Lucilla la lui avait demandée expressément. Comment pourrait-il la lui refuser ? Elle voulait racheter secrètement un concurrent, le groupe Kennedy, avant l'assemblée des actionnaires du mois d'août, afin de prouver qu'ils n'avaient pas besoin d'un étranger pour redonner tout son prestige au nom des Chatsfield. Et pour lui prêter main-forte, il était prêt à tout. Même à revenir dans un endroit où il aurait préféré ne jamais remettre les pieds.

Une douleur familière se réveilla dans la poitrine d'Antonio. Avec des parents qui s'étaient désintéressés d'eux très tôt, ses frères et sœurs, comme lui-même, n'avaient pas démarré dans la vie avec les meilleures chances. Il avait fait de son mieux pendant quelque temps pour pallier l'absence d'autorité parentale, mais ça n'avait pas suffi.

Les vieilles blessures, laissées par la violente querelle qui l'avait opposé à son père plus de dix ans auparavant, n'étaient toujours pas refermées. C'était à cette occasion qu'il avait pris conscience que tous ses efforts étaient vains et que le meilleur service à rendre à sa famille était peut-être de s'en aller. Comme son père le lui avait rappelé, il n'était pas et ne serait jamais le père de ses frères et sœurs.

Un sourire sans joie étira les lèvres d'Antonio. Sa sœur Lucilla le connaissait bien. Elle devinait qu'il se sentait coupable d'avoir quitté la maison, même si à l'époque c'était elle qui l'avait poussé à partir. Elle devinait également sa soif d'action et son déracinement. Mais ce sur quoi elle comptait avant tout c'était son sens des responsabilités. Ils s'étaient retrouvés du jour au lendemain avec un lourd fardeau à porter, quand leur mère avait quitté la maison pour ne jamais revenir.

Sa mémoire avait engrangé au fil des années des centaines d'images plus horribles les unes que les autres, mais jamais il ne parviendrait à effacer celle de Lucilla adolescente, le visage inondé de larmes, tenant dans ses bras leur sœur Cara qui venait de naître. « Antonio, elle est partie... elle nous a laissés ici. Seuls. »

Sur le moment, la colère et la peur l'avaient rendu muet. Il s'était contenté de prendre Lucilla et leur petite sœur contre lui en se jurant de ne pas laisser leur famille se briser. Il avait quinze ans.

Irrité par le cours que prenaient ses pensées, Antonio vida son verre d'un trait. Il ferait mieux de retourner dans sa suite au lieu de polluer l'atmosphère du bar par sa présence morose...

Il était sur le point de descendre de son tabouret quand la porte du bar s'ouvrit. Une femme entra et toute velléité de partir le quitta aussitôt.

Pourquoi cette inconnue lui faisait-elle cet effet ? se demanda-t-il avec perplexité. Peut-être était-ce son teint, dont la pâleur remarquable était encore accentuée par le noir de sa robe. Peut-être étaient-ce ses longues jambes au galbe parfait et ses escarpins noirs à talons. Il ne savait pas exactement à quoi était due sa fascination, mais il ne pouvait s'empêcher de la dévorer des yeux.

Elle se plaça au milieu du bar et attendit patiemment que le barman vienne prendre sa commande. Sa chevelure flamboyante était relevée en un chignon haut qui dégageait sa nuque délicate. Sa frange épaisse ramenée légèrement sur le côté mettait en valeur ses grands yeux saphir. A la fois sobre et sexy, sa robe de soie noire tombait en plis souples du cou jusqu'à mi-cuisses, tout en étant resserrée à la taille.

L'inconnue avait des bras minces et des poignets fins. Des ongles courts recouverts d'un vernis clair. Une pochette noire. Des dormeuses de diamants pour seuls bijoux. Et elle n'était pas aussi grande qu'il l'avait d'abord cru. Environ un mètre soixante-deux sans talons. Menue.

Antonio sentit sa virilité s'éveiller, à sa grande perplexité. Pourquoi cette réaction alors qu'il était resté de marbre devant les courbes beaucoup plus généreuses de l'autre femme ? D'après ce que laissait deviner la coupe de sa robe, la nouvelle arrivante avait de petits seins. Peut-être assez petits pour qu'elle

puisse se dispenser de soutien-gorge. Au même instant, la jeune femme changea de position et ce léger mouvement dévoila, parmi les plis de la soie, une fente qui partait du cou et descendait jusque sous les seins. Si discrète qu'elle pouvait passer inaperçue. Sauf qu'il l'avait remarquée. Et qu'il avait entrevu un sein pâle, rond et ferme...

Comment ne pas s'imaginer glissant la main dans cette fente ? Comment ne pas s'imaginer savourant le contact d'une pointe hérissée contre sa paume ? Antonio fut submergé par une vague de désir qui lui coupa le souffle.

* * *

Debout devant le bar, Orla Kennedy s'efforçait de surmonter son embarras. Ce bar au décor 1920 et à l'atmosphère feutrée était très intimidant. Elle n'avait qu'une envie, prendre ses jambes à son cou... Mais si elle était là, c'était justement pour se donner du courage et explorer les lieux avant son rendez-vous du lendemain. Alors pas question de prendre la fuite, sous prétexte qu'elle avait l'impression d'attirer tous les regards et qu'elle craignait d'être cataloguée comme une femme paumée qui buvait seule. Ou pire encore, songea-t-elle en voyant le couple qui flirtait ouvertement à l'autre bout du bar. Comme une femme qui cherchait un homme !

Orla promena un regard furtif sur la salle. Quelques couples beaucoup plus discrets assis à des tables isolées, un groupe d'employés de la City autour d'une table située à proximité du bar... Dieu merci, personne ne semblait lui prêter attention. Et si elle restait au bar, perchée sur un tabouret ? Le miroir qui occupait toute la largeur du mur derrière le comptoir lui permettrait d'observer discrètement ce qui se passait autour d'elle. Le séduisant barman posa son verre devant elle avec un clin d'œil. Elle le remercia, signa la note et but une gorgée de whisky. Elle se sentait toujours étrangement mal à l'aise. Comme si quelqu'un l'observait...

Etait-ce vraiment une bonne idée d'avoir pris une chambre au Chatsfield, avant son rendez-vous de demain avec la direction ? Elle s'était dit que cela l'aiderait à se faire une idée plus précise du concurrent qui avait des visées sur ses hôtels. Non qu'elle ait besoin de passer une nuit au Chatsfield de Londres pour savoir que c'était un établissement prestigieux qui se distinguait par la somptuosité de son décor et le professionnalisme de son personnel.

La réputation du groupe Chatsfield avait cependant été ternie ces derniers temps par les frasques des héritiers du propriétaire. Etait-ce pour cette raison que ce dernier semblait déterminé à racheter un concurrent en difficulté ? A savoir le groupe Kennedy, fondé et dirigé par son père... Orla eut un pincement au cœur. Patrick Kennedy avait commencé avec un petit hôtel dans les années soixante dans l'ouest de l'Irlande, puis il avait profité de la conjoncture favorable pour bâtir à force de courage et de ténacité un empire basé en Angleterre, où il avait emménagé avec sa femme et elle-même encore petite.

Mais plus récemment, la crise économique l'avait obligé à fermer plusieurs établissements, ce qui avait considérablement diminué les fonds propres du groupe et l'avait rendu vulnérable aux OPA. Les hôtels Kennedy étaient loin d'appartenir à la même catégorie que celle du groupe Chatsfield, mais leur bonne réputation et leur clientèle aisée pouvaient ouvrir des perspectives intéressantes à ce dernier. D'où sa présence dans ce bar ce soir, pour jauger l'adversaire. Mais loin de la rassurer, cette mission de reconnaissance ne faisait que renforcer ses craintes. L'adversaire s'annonçait redoutable.

Orla réprima un frisson. Pourquoi avait-elle l'impression d'être observée ? Elle jeta un coup d'œil sur sa gauche. Son cœur fit un bond dans sa poitrine à la vue d'un homme assis dans l'ombre au coin du bar, les yeux fixés sur elle. Il ne cilla pas. Et à sa grande consternation, elle fut incapable de détourner son regard. Comment avait-elle pu ne pas le remarquer plus tôt ? Grand et bâti en athlète, il avait une présence impressionnante. Epais cheveux bruns coupés courts. Visage taillé à la serpe. Dur. Fermé. Mais des lèvres incroyablement sensuelles. Recevoir un baiser de ces lèvres devait être une expérience

grisante... Mais que lui prenait-il ? se demanda-t-elle horrifiée. Comment pouvait-elle fixer la bouche d'un inconnu et imaginer qu'il l'embrassait ? Les joues en feu, elle reporta précipitamment son attention sur son verre. Elle ne pouvait pas rester là sous les lumières du bar, même tamisées.

Pourvu que l'inconnu n'ait pas mal interprété son regard ! Elle prit sa pochette, son verre et se dirigea vers une des tables disposées le long du mur recouvert de velours noir. Elle s'assit sur la banquette et poussa un soupir de soulagement. Ici elle était un peu moins exposée aux regards. Pourquoi n'avait-elle pas pensé à s'asseoir en arrivant et à attendre qu'on vienne prendre sa commande ? Elle ne serait pas dans cet état... Son cœur battait à grands coups et de longs frissons la parcouraient. Elle jeta un coup d'œil à l'inconnu. Il ne pouvait certainement plus la voir..., mais il regardait toujours dans sa direction ! Les pointes de ses seins se hérissèrent contre la soie de sa robe, faisant courir de nouveaux frissons dans tout son corps. Elle avait oublié le soutien-gorge spécial destiné à ce genre de coupe, mais elle n'avait pas eu d'autre choix que de mettre la robe. C'était ça ou le tailleur-pantalon qu'elle avait prévu de mettre pour le rendez-vous de demain. Or dans ce bar, en soirée, il aurait détonné.

Elle s'était dit que les plis de la robe masqueraient l'absence de soutien-gorge, mais à présent elle avait l'impression d'être carrément nue... La fente, qui d'ordinaire ne laissait entrevoir que furtivement son soutien-gorge, devait à présent dévoiler furtivement... ses seins. Surtout si on promenait sur elle un regard insistant. Comme celui de cet homme... A cette pensée, une chaleur liquide se répandit entre les jambes d'Orla. Déglutissant péniblement, elle baissa les yeux sur son verre. D'accord, il y avait un certain temps qu'elle n'avait pas couché avec un homme. Plus d'un an, très précisément. Et il y avait plus longtemps encore qu'elle n'avait pas vécu d'instant mémorables dans les bras d'un homme... Aucune de ses relations n'avait duré plus de quelques semaines, les hommes étant refroidis quand ils découvraient que sa passion pour la société familiale passait avant tout le reste.

Jusqu'à ce soir, elle s'était accommodée de cette situation, avec à peine de temps à autre une pointe de frustration devant un couple d'amoureux séjournant dans un de ses hôtels. Alors, pourquoi ce brusque sentiment d'insatisfaction ?

A cause du regard insistant d'un inconnu ? Mon Dieu ! Qu'est-ce qui ne tournait pas rond chez elle ? C'était sans doute le genre de type à aborder n'importe quelle...

— Puis-je me joindre à vous ?

Orla eut l'impression que son cœur bondissait hors de sa poitrine et releva vivement la tête. L'inconnu était là. En costume sombre et chemise blanche à col ouvert. Superbe. Imposant. Ridiculement grand. Un mètre quatre-vingt-dix ? Quatre-vingt-douze ? Abasourdie, elle était incapable d'émettre le moindre son. Prenant visiblement son silence pour un assentiment, il s'assit dans le fauteuil en face d'elle. Elle continua de le fixer, bouche bée, incroyablement. Il ne manquait pas d'aplomb !

Il posa son verre sur la table et elle sortit enfin de son inertie.

— Je n'ai pas dit que vous pouviez vous asseoir.

Son cœur battait si vite qu'elle avait du mal à respirer. Et ce vertige... c'était de l'excitation ? Furieuse contre elle-même, elle voulut se lever, mais la voix profonde de l'homme l'en empêcha.

— S'il vous plaît, ne partez pas.

Clouée sur la banquette, elle le regarda. Il était vraiment très impressionnant. D'une virilité à couper le souffle. Et contre toute attente, il n'avait pas d'accent. Elle plissa le front.

— Vous êtes d'ici ?

— Oui. Pourquoi ?

— Vous avez l'air...

Elle s'interrompit, les joues en feu. Allons bon ! elle venait de suggérer qu'elle l'avait observé elle aussi...

— Vous avez l'air étranger.

Il esquissa un sourire.

— Je suis à moitié italien et à moitié anglais.

— Oh...

— Et vous ?

— Irlandaise... née là-bas mais élevée ici.

— D'où vos cheveux cuivrés.

De quelle couleur étaient ses yeux ? se demanda-t-elle. Noirs. Dans cette lumière, en tout cas. Et il y avait une certaine dureté dans son regard... Elle se raidit.

— Voulez-vous bien me laisser, s'il vous plaît ? Je ne vous ai pas invité à vous asseoir.

Dans le silence tendu qui suivit, il ne bougea pas. Elle soupira.

— Puisque vous n'avez pas la courtoisie de changer de place, c'est moi qui vais le faire.

Au moment où elle allait se lever, la main de l'homme se referma sur son poignet et elle fut transpercée par une flèche de désir.

— S'il vous plaît..., vous me rendriez un immense service si, pendant une minute, vous pouviez faire comme si nous nous connaissions.

Elle dégagea son poignet, interloquée.

— De quoi parlez-vous ?

— Vous voyez cette femme, au bar ?

Elle jeta un coup d'œil dans la direction qu'il lui avait indiquée d'un signe de tête. La femme qui flirtait au bar quelques instants plus tôt était seule.

— Oui, acquiesça-t-elle à contrecœur.

— Eh bien, je crains d'être le prochain sur sa liste.

Orla scruta le visage de l'homme. Grands yeux, air innocent... Elle sentit son cœur s'affoler. Pas de doute, il lui faisait du charme. Effrontément. A son grand dam, les pointes de ses seins se hérissèrent de plus belle. Elle croisa les bras, la mine sévère.

— Vous voulez me faire croire que vous n'êtes pas capable de vous défendre contre une femme ?

Il arqua un sourcil malicieux.

— Vous ne le croyez pas ?

Elle secoua la tête en réprimant à grand-peine un sourire amusé.

— De toute façon, vous êtes hors de danger, déclara-t-elle en regardant derrière lui. Sa victime actuelle vient de revenir.

Au lieu de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule, l'homme leva les yeux au-dessus de la banquette. Il voyait tout dans la glace derrière elle, comprit-elle. Il la regarda et lui sourit.

— Moi qui avais trouvé un bon prétexte pour vous parler...

Une vive chaleur envahit Orla. Bien sûr, elle pourrait se lever et partir. Mais curieusement elle n'en avait plus aucune envie. Cet homme était un séducteur, et il avait également un côté voyou aussi inquiétant qu'intrigant. Mais sous son regard, elle sentait renaître à la vie, tout au fond d'elle, une sensation endormie depuis trop longtemps.

— Puis-je vous offrir un verre pour me faire pardonner d'avoir troublé votre tranquillité ?

Elle hésita. Quel risque y avait-il à boire un verre avec lui ? Elle décroisa les bras.

— Pourquoi pas ?

Comme par magie, un serveur apparut aussitôt pour prendre la commande. L'inconnu ne la quittait pas des yeux et elle avait de nouveau toutes les peines du monde à respirer. Après le départ du serveur, embarrassée par la moiteur de sa féminité, elle croisa les jambes. Le regard de l'homme se posa immédiatement sur une de ses cuisses et elle maudit son choix de robe. Elle posa les mains sur sa cuisse et il esquissa un sourire. Comme s'il mesurait parfaitement sa gêne.

— Vous êtes ici pour affaires ? demanda-t-il en se calant dans le fauteuil.

Elle se contenta de hocher la tête. Pas question d'entrer dans les détails. Elle n'avait aucune envie de penser à ses problèmes pour l'instant.

— Je travaille dans la vente.

Ce n'était pas faux. Même si elle s'occupait également de marketing, de management, de relations publiques, de tourisme...

— Moi je suis dans les achats. Pas très exaltant, n'est-ce pas ?

Elle lui lança un regard méfiant. Cet homme ne ressemblait pas plus à un cadre banal qu'au Père Noël sur son traîneau. Mais elle pouvait difficilement lui en vouloir d'avoir décidé, comme elle, de jouer à être quelqu'un d'autre, non ? Machinalement, son regard se posa sur la main gauche. Pas d'alliance. Mais après tout ça ne voulait rien dire.

— Etes-vous marié ?

Il secoua la tête avec une vivacité qui en disait long.

— Non. Et vous ?

Elle secoua la tête à son tour en réprimant un frisson. Se marier pour qu'un homme puisse s'emparer de la moitié de la société qu'elle avait bâtie avec son père ? Elle était bien placée pour connaître les effets désastreux qu'un mariage pouvait avoir sur une société...

— Non.

— Eh bien, maintenant que ce point est éclairci... où en étions-nous ?

— Nous parlions de vente et d'achats, il me semble.

— Ah, oui...

Le serveur revint avec leurs whiskies. L'homme leva son verre en souriant.

— Aux rencontres fortuites.

Orla leva son verre en lui rendant son sourire.

— Aux hommes très directs qui trouvent des prétextes absurdes pour aborder les femmes.

L'homme sourit.

— Peut-être pourrions-nous nous présenter ?

Elle sentit son estomac se nouer. Révéler son nom ? Ce serait ancrer cette rencontre dans la réalité et elle n'en avait aucune envie. Avec une désinvolture qu'elle était loin de ressentir, elle déclara :

— A quoi bon ? Il est probable que nous ne nous reverrons jamais.

Les yeux de l'homme brillèrent dans la pénombre.

— Nous ne sommes pas obligés de dévoiler nos véritables noms, si ça vous pose un problème. Mais j'aimerais pouvoir quand même avoir un prénom par lequel vous appeler.

Dans le feu de la passion par exemple ? A cette idée, Orla fut submergée par une nouvelle vague de désir.

Il tendit la main avec un sourire malicieux.

— Marco.

Elle mit sa main dans la sienne et son esprit se vida instantanément. Déglutissant péniblement, elle s'efforça de se ressaisir.

— Kate.

— Enchanté de faire votre connaissance, Kate... ?

Elle dégagea sa main en souriant.

— Juste Kate.

— Kate Kate, d'accord. Et moi c'est Marco Marco.

Il se pencha en avant.

— J'étais sur le point de partir quand vous êtes entrée.

— Vraiment ?

— Oui. Mais je vous ai vue et ça m'a arrêté.

— Pourquoi ?

— Parce que vous m'avez fasciné.

— Oh...

La voix d'Orla s'éteignit, tandis que son excitation décuplait.

— En principe, vous êtes censée dire que je vous ai fait le même effet, murmura Marco d'un ton taquin.

Etourdie, elle prit une profonde inspiration. Le contrôle de la situation lui échappait totalement. Elle n'était plus du tout elle-même...

— Je ne vous ai pas vu tout de suite... Je ne sais pas pourquoi.

Il pinça imperceptiblement les lèvres.

— J'étais caché. Dans l'ombre.

Elle hocha la tête, étrangement émue. Il semblait y avoir un sens caché à ces paroles...

— Oui, c'est pour ça que je ne vous ai pas remarqué tout de suite. Mais quand je vous ai vu... j'ai été fascinée moi aussi.

Les joues en feu, elle prit son verre à deux mains.

— Mais je ne voulais pas que vous vous imaginiez que je vous encourageais.

— Ne vous inquiétez pas, commenta Marco d'un ton pince-sans-rire. Vous étiez tellement glaciale que je ne risquais pas de me faire des idées.

— Je ne suis pas glaciale !

— Je sais...

Orla laisser échapper un gémissement. Cette voix veloutée... Ce regard brûlant... Jamais aucun homme ne lui avait fait un effet aussi dévastateur...

Marco vida son verre d'un trait. Elle crut qu'il allait partir et sa déception fut telle qu'elle la laissa abasourdie. Que lui arrivait-il ? Elle ne connaissait pas cet homme, bon sang !

Il posa son verre sur la table. Elle but une gorgée pour se donner une contenance. Il la regarda longuement, la mettant au supplice. Elle avait envie de cet homme à en devenir folle ! Pourvu qu'il ne se lève pas et ne la laisse pas en...

— J'ai eu envie de vous dès l'instant où vous êtes arrivée, murmura-t-il d'une voix profonde. J'ai tellement envie de vous que c'est une véritable torture. Je ne me souviens pas avoir déjà éprouvé ça.

La gorge sèche, elle fixait ses lèvres. Il suffirait qu'il les pose sur les siennes pour qu'elle s'embrase. Et sa franchise la galvanisait. C'était tellement plus excitant de reconnaître sans détours que ce qui se passait entre eux était fou. Surnaturel...

— Je... j'ai envie de vous aussi.

Les étincelles qui jaillirent dans les yeux noirs l'électrisèrent.

— Mais... je ne suis pas venue ici pour chercher une aventure d'une nuit.

— Je sais.

Plongeant son regard dans le sien, il ajouta :

— Je vais me lever pour payer ces verres au bar. Si vous voulez partir, je ne vous retiendrai pas. Mais si vous restez...

Il n'avait pas besoin de terminer sa phrase, bien sûr. Elle fut parcourue d'un long frisson. Si elle restait, elle passerait la nuit avec lui. Après l'avoir encore regardée longuement, il se leva et se dirigea vers le bar d'une démarche souple. Fascinée, elle le suivit des yeux, tandis que les pensées tourbillonnaient dans son esprit. La réunion de demain était d'une importance cruciale. Elle devait relire tout le dossier une dernière fois, affûter ses arguments, se préparer au mieux... Pourtant, ici et maintenant, tout cela semblait complètement dérisoire.

Elle se leva comme un automate et prit sa pochette. Il fallait à tout prix qu'elle s'accroche aux dernières bribes de raison qui lui restaient. Elle ne pouvait pas suivre cet homme dans sa chambre.

C'était insensé.

Elle se dirigea vers la sortie, déterminée à quitter les lieux avant qu'il ait fini de payer. Mais en arrivant à la hauteur des tables les plus proches du bar, elle ne put s'empêcher de lever les yeux. Dans le miroir accroché derrière le comptoir, elle croisa le regard de Marco et son cœur cessa de battre.

Il avait déjà payé et il l'observait depuis quelques minutes, comprit-elle. Pour voir ce qu'elle allait faire. Pour lui laisser la possibilité de s'en aller si elle le voulait... Si elle le voulait ? Justement non, elle n'avait aucune envie de s'en aller ! Elle avait envie de lui !

Elle resta là à le regarder dans les yeux. Oui ! Inutile de prononcer le mot. Le message était clair. Marco se retourna lentement, s'avança vers elle et lui prit la main. Puis il l'entraîna hors du bar.

Comme dans un rêve, elle le suivit jusqu'à l'ascenseur. Ils étaient seuls dans la cabine et à sa grande surprise il lui lâcha la main pour s'adosser à la paroi opposée. Dans cette lumière plus vive que celle du bar il semblait encore plus imposant. L'espace d'une seconde, elle faillit retrouver la raison. Mais au moment où la cabine démarrait, il dit d'une voix rauque :

— Montre-moi tes seins.

Electrisée, elle resta un instant bouche bée, puis elle suivit son regard. La fente de sa robe bâillait légèrement, laissant entrevoir un peu de peau laiteuse. Avec le sentiment grisant de jouer les dévergondées, elle écarta un côté de la robe, révélant un sein. Le souffle court, les joues en feu, elle fixait Marco. Sous le regard ébloui de ses yeux noirs, la pointe de son sein se durcit encore et elle se mordit la lèvre.

L'ascenseur s'immobilisa. Marco leva les yeux. Orla lâcha le tissu, qui retomba en place. Les portes s'ouvrirent. Marco lui reprit la main et l'entraîna dehors.

Il s'arrêta au fond du couloir, devant une porte qu'il ouvrit à l'aide d'une clé magnétique. Lorsqu'ils franchirent le seuil, Orla eut vaguement conscience que la pièce était immense, somptueuse et dotée d'une vue panoramique. Dès que la porte fut refermée derrière eux, Marco lui lâcha la main pour enlever sa veste et la lancer sur une chaise. Puis il se retourna vers elle. Fascinée, elle le dévora des yeux. Il était vraiment superbe. Splendide. Très impressionnant... Devant lui elle se sentait minuscule, délicate... et désirable. Une chaleur intense l'envahit tout entière.

— Tu es sûre de ne pas regretter ta décision ?

Oh non ! Même si elle avait un peu le trac... Avec une désinvolture qu'elle était loin de ressentir, elle lança :

— Je suis là, non ?

2.

« Je suis là, non ? » Ces mots prononcés d'une voix rauque et enjouée exacerbèrent le désir d'Antonio. Jamais il n'avait été aussi excité par une femme... Et il l'avait à peine touchée !

Sans doute ferait-il mieux de se ressaisir pour ne pas perdre complètement le contrôle de la situation. Mais comment résister à la bouche de cette femme, la bouche de Kate, si pulpeuse, si tentante ?

Prenant appui des deux mains sur la porte, il se pencha vers elle.

— Dénoue tes cheveux.

— On ne t'a jamais dit que tu étais horriblement autoritaire ? rétorqua-t-elle après une légère hésitation.

Antonio réprima une moue de dérision au souvenir des bataillons de soldats d'élite qu'il avait commandés.

— Si, très souvent.

Elle leva la main, la passa derrière sa tête et quelques secondes plus tard, ses cheveux ruisselèrent sur ses épaules en boucles soyeuses d'une couleur éclatante qui tranchait sur la pénombre. Antonio prit une mèche entre ses doigts. Il n'avait jamais rien senti d'aussi doux... Un réflexe venu du plus profond de lui-même l'incita à rompre le charme, mais il l'ignora résolument. Ayant recours aux exercices qui lui avaient permis de ne pas sombrer dans la folie, il se concentra sur la femme qui le fixait de ses yeux immenses. Il savoura son parfum. Musc et roses. A la fois suave et capiteux.

Il lâcha ses cheveux pour tracer du bout des doigts le contour de sa mâchoire, puis il se pencha encore et posa ses lèvres sur les siennes. Une décharge électrique le parcourut. Tandis qu'il approfondissait son baiser, il sentit les mains de Kate se poser sur son torse. Incapable de réprimer plus longtemps l'envie qui le tenaillait, depuis l'instant où il avait posé le regard sur elle, il glissa la main dans son décolleté et la referma sur un sein nu. Une flèche de désir le transperça au contact du bourgeon hérissé contre sa paume et il se mit à pétrir le globe délicat, savourant le contraste entre la dureté de sa pointe et la douceur de sa peau. Aiguillonné par les gémissements de Kate, il referma un bras sur sa taille et l'attira contre lui, plaquant son bassin contre le sien.

* * *

Le souffle court, Orla s'arracha à la bouche de Marco tandis qu'un flot de chaleur se répandait entre ses cuisses.

— J'ai envie de te voir nu, déclara-t-elle en plongeant son regard dans le sien.

Après tout, elle aussi pouvait donner des ordres... Il retira sa main du décolleté et elle faillit regretter son initiative. Mais elle oublia vite sa frustration, tandis qu'il ouvrait un à un les boutons de sa

chemise. Lorsque celle-ci finit par tomber sur le sol, elle fut éblouie par la perfection de son torse musclé recouvert par une fine toison brune. Son regard suivit la ligne de poils qui disparaissait sous la ceinture de son pantalon et elle sentit son cœur s'affoler.

— A ton tour, intima-t-il d'une voix sourde.

La gorge sèche, elle défit le petit bouton qui fermait sa robe dans le dos. Puis elle prit une profonde inspiration avant de lâcher le tissu, qui tomba en avant la découvrant jusqu'à la taille.

Elle sentit le regard brûlant de Marco sur sa peau, tandis que son sein frémissait encore du souvenir de sa main.

— Tu es splendide, murmura-t-il en effleurant du bout d'un doigt la pointe de l'autre sein.

Etouffant un gémissement, elle ferma les yeux. Puis les rouvrit presque aussitôt, le souffle coupé, en sentant la bouche de Marco se refermer sur le bourgeon hérissé. Incapable de retenir plus longtemps les gémissements qui s'échappaient de sa gorge, elle enfonça les doigts dans ses cheveux tandis qu'il suçait et mordillait la pointe de son sein. Les jambes tremblantes, elle s'affaissa contre la porte.

— Marco... je... je ne vais pas pouvoir rester debout...

Il s'interrompt, se redressa et la souleva de terre comme si elle ne pesait pas plus lourd qu'une plume. Se laissant aller dans ses bras, elle posa la main sur son torse, savourant le mouvement des muscles sous sa paume. Il traversa la suite jusqu'à la chambre, où une lampe de chevet était allumée. Après l'avoir déposée sur le lit, il effleura ses jambes jusqu'aux chevilles avant de lui enlever ses chaussures. Puis ses mains remontèrent le long de ses jambes, se glissèrent sous sa robe, écartant ses cuisses sans cesser de les caresser, s'approchant inexorablement de son sexe.

— Non ! s'exclama-t-elle d'une voix étranglée.

Les mains s'immobilisèrent.

— Non, quoi ?

Elle détourna les yeux, partagée entre la frustration et l'embarras. C'était peut-être stupide, mais elle ne pouvait s'empêcher d'être gênée à l'idée qu'il allait découvrir à quel point il l'excitait. Jamais aucun homme ne lui avait fait un tel effet...

— Je ne veux pas que tu saches...

— Quoi donc ?

A quel point j'ai envie de toi. Incapable de se résoudre à cet aveu, elle murmura :

— Je ne te connais même pas.

Marco scruta son visage dans la pénombre, puis devinant visiblement la cause de son hésitation, il répliqua :

— Je sais... C'est pareil pour moi.

Se redressant, il déboucla sa ceinture puis déboutonna son pantalon, qu'il baissa en même temps que son boxer.

— Tu vois l'effet que tu me fais ? C'est réciproque.

La vue de sa virilité fièrement dressée décupla le désir d'Orla. Le regard étincelant, il se pencha de nouveau sur elle. Ses mains remontèrent lentement le long de ses cuisses, s'immobilisèrent l'espace d'une seconde, la mettant au supplice. Puis ses doigts se glissèrent sous l'élastique de sa culotte et effleurèrent son sexe, lui arrachant un gémissement étouffé. Il marmonna quelque chose dans une langue qu'elle ne comprit pas.

Assaillie par des sensations inouïes, elle ferma les yeux tandis qu'il accentuait ses caresses. Un doigt s'enfonça au cœur de sa féminité et elle creusa les reins en laissant échapper un cri étranglé. Il la rejoignit sur le lit et aspira goulûment la pointe d'un sein tout en plongeant un deuxième doigt au plus profond d'elle. Emportée dans une spirale irrésistible, elle se mit à onduler frénétiquement des hanches au rythme de ses caresses. L'explosion qui la secoua fut d'une telle violence qu'elle la laissa tout étourdie.

Peu à peu, ses spasmes finirent par s'apaiser. Parcourue d'ultimes ondes de plaisir, elle rouvrit les yeux tandis qu'il dénouait la ceinture de sa robe et lui enlevait prestement celle-ci avant de la jeter par terre, où elle fut bientôt rejointe par sa culotte. Il se redressa et elle entendit un bruit caractéristique. Il venait de déchirer l'étui d'un préservatif.

— Attends, dit-elle alors qu'il s'apprêtait à enfiler ce dernier. Laisse-moi faire.

Ce soir elle était Kate. L'espace de quelques heures la réalité était abolie. Elle était libre d'obéir à ses impulsions et de vivre des fantasmes dont elle n'avait même pas eu conscience jusque-là. Elle prit le préservatif des mains de Marco et l'enroula lentement autour de sa virilité, électrisée par son mélange enivrant de douceur et de dureté. Dès qu'elle eut terminé, les mains de Marco se refermèrent sur ses bras.

— Si tu continues, je ne vais pas tenir plus longtemps et nous aurons terminé avant d'avoir commencé.

Les traits crispés et le front humide de sueur, il faisait en effet des efforts manifestes pour garder le contrôle de lui-même, constata-t-elle. Prendre le temps de lui donner du plaisir avait dû lui coûter beaucoup.

L'allongeant sur le dos, il prit place entre ses cuisses et elle retint son souffle tandis qu'il entra lentement en elle. Sa virilité était tellement imposante que c'était presque douloureux.

— Je ne veux pas te faire mal, murmura-t-il au même instant.

— Tu ne me fais pas mal, répliqua-t-elle aussitôt, touchée malgré elle.

Il semblait si intimidant quand elle l'avait vu au bar... Elle n'aurait jamais imaginé qu'il pouvait être aussi attentionné. Il s'enfonça encore un peu et captura sa bouche. Électrisée, elle noua les jambes sur ses reins tout en répondant avec ferveur à son baiser. Leurs deux corps se confondaient et pour la première fois de sa vie, elle eut le sentiment d'être enfin elle-même, tout entière, comme si une part manquante de son être venait de se mettre en place.

Le rythme de leur danse lascive s'accélérait peu à peu et elle sentait monter en elle les prémices d'un plaisir encore plus dévastateur que celui qu'elle venait d'expérimenter. Elle enfonça les talons dans les fesses de Marco. Avec un rugissement étranglé, il donna un dernier coup de reins qui les précipita l'un et l'autre au fond du gouffre de la volupté.

* * *

Antonio perdit conscience pendant quelques secondes avant de revenir à lui, hors d'haleine, le corps imbriqué dans celui de Kate encore parcouru d'ondes de plaisir. Se redressant légèrement, il lut sur son visage la stupeur qu'il ressentait lui-même.

— Ça va ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

Elle hocha la tête. Ses joues étaient colorées et ses cheveux flamboyants tout ébouriffés. Faisant appel à toute sa volonté, il s'écarta et rabattit les couvertures sur elle.

— Je reviens tout de suite.

Il se leva. Ses jambes le portaient à peine, constata-t-il avec consternation en gagnant la salle de bains. Après s'être débarrassé du préservatif, il se contempla dans le miroir. Ses pommettes étaient aussi rouges que celles de Kate et son regard brillait d'un éclat inhabituel. Mais surtout, il se sentait étrangement différent... Ce qui était ridicule. Il venait juste de vivre une expérience sexuelle de plus. *L'expérience la plus intense de toute ta vie*, lui souffla une petite voix. Peut-être, mais ce n'était rien d'autre que du sexe.

Ayant toujours privilégié les aventures sans lendemain, avec des femmes expérimentées attachées à leur liberté, il était un habitué de ce genre de rencontres. Celle-ci n'était pas différente des autres. Cette femme et lui ne s'étaient même pas dit leurs vrais prénoms, bon sang ! Et pourtant... il ne pouvait s'empêcher d'avoir l'impression que c'était différent. Antonio plissa le front devant le miroir puis il

s'aspergea le visage d'eau fraîche avant de regagner la chambre. En trouvant Kate pelotonnée sur le lit, dos à la porte de la salle de bains, il eut un pincement au cœur. Lui aurait-il fait mal ?

Il se glissa sous les couvertures et la vit se raidir, ce qui accrut son inquiétude. Anxieux de voir son visage, il posa la main sur son épaule et la pressa doucement. Après quelques secondes, elle se retourna vers lui en maintenant le drap sur sa poitrine. Devant son visage pâle et ses lèvres serrées, il eut l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac.

— Je t'ai fait mal ?

— Non, répondit-elle à voix basse. C'est juste que... je n'ai jamais... ça n'a jamais été aussi intense, pour moi.

Antonio fut submergé par un immense soulagement. Avec un petit sourire, il écarta une mèche de sa joue.

— Pour moi non plus.

Elle plissa les yeux.

— Je parie que tu dis ça à toutes les filles.

Il plongea son regard dans le sien.

— Et moi je parie que tu dis ça à tous les garçons.

Elle haussa imperceptiblement une épaule.

— Peut-être.

— Tu me le paieras, plaisanta-t-il d'un ton léger juste avant de prendre conscience de ce qu'impliquait ce qu'elle venait de dire.

A l'idée que d'autres hommes l'avaient tenue dans leurs bras, il vit rouge. Etouffant un grognement, il l'attira contre lui et captura sa bouche dans un baiser impérieux. A partir de maintenant, elle ne devait plus jamais penser à aucun autre homme... Laissant échapper un petit soupir, elle lui répondit avec ferveur. La fièvre s'empara de nouveau d'eux et le drap fut rapidement écarté. Antonio souleva Kate et l'installa à califourchon sur lui.

Il avait tellement envie d'elle ! De nouveau. Et il ne se souvenait pas avoir déjà eu envie de recommencer aussi vite... Mais quelle importance ? A son grand soulagement, elle secoua la tête, agitant ses mèches flamboyantes qui glissèrent sur ses épaules. Il enfila un préservatif avec des gestes inhabituellement gauches. Lorsqu'il fut prêt, elle plongea son regard dans le sien et souleva le bassin pour l'accueillir en elle avec une lenteur diabolique. Puis elle l'emporta dans un tourbillon vertigineux auquel il s'abandonna corps et âme.

* * *

Lorsque Orla se réveilla, l'aurore baignait la pièce d'une lueur rosée et des oiseaux gazouillaient. Les rideaux étaient ouverts et la baie vitrée donnait sur une terrasse, constata-t-elle. Elle se trouvait dans une chambre luxueuse. Qui n'était pas la sienne, mais celle de...

Retenant son souffle, elle tourna la tête. Marco était allongé à côté d'elle, entièrement nu. Se redressant avec précaution sur un coude, elle grimaça. Pas étonnant qu'elle ait des courbatures... Ils avaient fait l'amour toute la nuit. Et chaque fois, à peine son désir assouvi qu'elle l'avait senti renaître, toujours plus intense. D'ailleurs, en ce moment même, il lui suffisait de regarder ce visage taillé à la serpe pour être envahie par une vive chaleur... Son regard s'aventura plus bas et ses yeux s'écarquillèrent. Le corps de Marco était marqué de plusieurs cicatrices. Si elle ne s'en était pas rendu compte plus tôt c'était sans doute à cause de la pénombre, mais aussi et surtout de la passion...

Une sorte de blason était tatoué sur son bras. Et il avait vraiment un corps d'athlète... ou de guerrier. Sa peau arborait des balafres diverses, dont une plus étendue sur une cuisse. Et aussi plusieurs petits cercles étranges sur la poitrine.

Orla sentit son estomac se nouer. Et si cet homme était un criminel ? A son arrivée au bar il était caché dans un coin sombre... Comment avait-elle pu être assez inconsciente pour coucher avec un parfait inconnu ? Elle promena son regard autour de la pièce. Plusieurs livres. Dont une édition ancienne des fables d'Esopé, curieusement. Des tas d'affaires. De toute évidence, il n'était pas de passage comme elle. L'idée l'avait effleurée hier, mais sans qu'elle s'y arrête. Cet homme vivait au Chatsfield.

Qui était-il ? En tout cas, il fallait qu'elle s'en aille au plus vite. Pendant plusieurs heures elle avait complètement oublié ce qui l'avait amenée au Chatsfield. Comment était-ce possible ? Jamais auparavant elle ne s'était laissée distraire de son travail.

Furieuse contre elle-même, Orla se leva avec précaution. A son grand soulagement, Marco ne bougea pas. Pourvu qu'il ne se réveille pas ! Pourvu qu'il n'ouvre pas ces yeux noirs au regard étincelant ! Elle n'avait aucune envie d'être de nouveau hypnotisée... Elle ramassa sa robe et l'enfila avec des mains tremblantes.

Elle trouva sa pochette, mais malgré tous ses efforts elle fut incapable de mettre la main sur sa culotte. Marco remua et son regard s'attarda malgré elle sur ce corps si viril. Il remua de nouveau et elle fut prise de panique. Il fallait à tout prix qu'elle s'en aille. Maintenant. Avant qu'il se réveille. S'arrachant à sa contemplation, elle se dirigea vers la porte.

Mais ce fut plus fort qu'elle. Elle s'immobilisa sur le seuil et se retourna pour le regarder une dernière fois. A son grand dam, son cœur se serra douloureusement. Réprimant l'émotion qui menaçait de la submerger, elle s'empressa de quitter la suite. Ce fut seulement dans le couloir qu'elle s'aperçut qu'en plus de sa culotte, elle avait laissé dans la chambre ses chaussures et la ceinture de sa robe.

* * *

Quatre heures plus tard, les jambes croisées sous la table de la salle de réunion, Orla tapotait avec son stylo sur le bloc de papier posé devant elle tout en agitant nerveusement un pied. La pièce était de taille relativement modeste, mais là s'arrêtait la comparaison avec la salle de réunion d'un hôtel ordinaire. Le décor était d'un raffinement extrême et il flottait dans l'air un parfum qu'elle avait déjà remarqué la veille, en arrivant. Puis qu'elle avait oublié dès qu'elle était entrée dans le bar...

Cette senteur subtile — mélange de cèdre, cuir et rose blanche avec une pointe de lavande — était sans doute emblématique des hôtels Chatsfield et devait imprégner discrètement l'atmosphère de toutes les pièces. Bonne stratégie, songea-t-elle avec agacement. Il était connu que les odeurs comptaient parmi les sensations les plus évocatrices. Associer son nom à un parfum dans la mémoire des gens était la plus efficace des publicités subliminales. Elle y avait pensé pour ses propres hôtels, mais le coût aurait été trop élevé. Le conseiller juridique du groupe Kennedy consulta sa montre pour la énième fois. Son homologue, assis en face de lui, assura d'une voix apaisante :

— M. Chatsfield va arriver d'un instant à l'autre, et comme je vous l'ai dit il est désolé de vous faire attendre.

Orla poussa un soupir exaspéré. Bien sûr. Nul doute que c'était une autre brillante stratégie, destinée à leur rappeler qui était en position de force... Et pour tout arranger elle ne se sentait pas du tout prête à livrer bataille, vu qu'elle était trop atterrée par sa conduite insensée de la veille. Dire qu'elle avait passé la nuit avec un inconnu qui était peut-être un dangereux criminel ou un mercenaire...

Mais il y avait encore pire. En ce moment même, le souvenir de ses cicatrices ne lui inspirait pas de la peur... mais un désir brûlant. Décidément, elle avait complètement perdu la tête ! Pourvu que tous les produits qu'elle avait appliqués sur son visage, pour masquer les ravages de la nuit, aient un semblant d'efficacité... Ce matin, elle avait demandé à son assistante de lui acheter des chaussures en prétextant que celles qu'elle avait apportées n'allaient pas avec son tailleur-pantalon. Si bien qu'en plus de tout le reste, elle avait mal aux pieds ! Elle posa son stylo et se mit à triturer le jabot de son corsage blanc. Cet

ornement ne donnait-il pas une touche un peu trop frivole à sa tenue ? Elle avait été plus frivole au cours des douze dernières heures que durant toute sa vie. Or, contrairement à sa mère, elle n'était pas quelqu'un de frivole. Elle était au contraire sérieuse. Travailleuse. Rangée.

Des voix résonnèrent dans le couloir et sans savoir pourquoi elle frissonna. La porte s'ouvrit et un homme pénétra dans la pièce, suivi par un autre. Elle sentit son sang se glacer dans ses veines et resta figée, incrédule. Vêtu d'un costume trois-pièces et rasé de près, il était superbe. Fascinant. Irrésistiblement attirant.

Orla eut vaguement conscience que son assistante se redressait sur son siège à côté d'elle. Le réflexe d'une femme mise en présence de la virilité incarnée, malgré une quarantaine assumée, une nombreuse progéniture et un mari aimant... Orla refréna une brusque envie de se tourner vers son assistante — et amie — pour la foudroyer du regard.

Le regard de l'arrivant se promena sur l'assistance. Et s'immobilisa. Sur elle. Des étincelles jaillirent de ses yeux noirs, mais il masqua aussitôt sa stupéfaction. Si elle retenait son souffle une seconde de plus, ses poumons allaient exploser, songea-t-elle confusément. Déglutissant péniblement, elle s'efforça de réprimer les émotions contradictoires qui la submergeaient. Stupeur. Humiliation. Embarras. Colère. Désir...

Le conseiller juridique du groupe Chatsfield se leva.

— Antonio, je te présente Orla Kennedy, du groupe Kennedy, son conseiller juridique, Tom Barry et son assistante, Susan White. Mademoiselle Kennedy, je vous présente Antonio Chatsfield et son assistant, David Markusson.

Orla eut vaguement conscience que les gens de part et d'autre de la table se levaient pour se serrer la main. Pour sa part, elle était paralysée. Son mystérieux amant était Antonio *Marco* Chatsfield. L'aîné des enfants Chatsfield. Pour cette réunion elle s'était documentée sur lui, bien sûr. Mais, ironie du sort, c'était pratiquement le seul membre de la famille dont aucune photo récente n'était disponible, parce qu'il avait passé plusieurs années dans l'armée puis dans le monde très secret des agences privées de sécurité. S'il avait servi dans l'armée régulière, elle aurait peut-être trouvé des photos de lui, mais c'était dans la mythique Légion étrangère de l'armée française qu'il s'était engagé. Un corps fermé au monde extérieur, dont les soldats étaient recrutés sous une identité d'emprunt qui leur garantissait l'anonymat. De fait, Antonio Chatsfield était devenu un fantôme jusqu'à son retour récent dans sa famille.

Mais aujourd'hui il n'avait rien d'un fantôme. Il était bien réel et il la regardait, attendant visiblement qu'elle réagisse. Sauf qu'elle était hébétée de stupeur et incapable de la moindre réaction...

Un léger coup de pied de son assistante sous la table tira Orla de sa torpeur. Elle se leva et serra la main de l'assistant d'Antonio Chatsfield. Puis celle de ce dernier se referma avec vigueur sur la sienne, déclenchant un feu d'artifice de souvenirs plus érotiques les uns que les autres.

— Mademoiselle Kennedy, dit-il de sa voix profonde en dardant sur elle un regard étincelant.

Se ressaisissant, elle parvint à reléguer dans un coin obscur les images qui défilaient dans sa mémoire et serra fermement la main d'Antonio.

— Monsieur Chatsfield.

Il retint sa main dans la sienne.

— C'est curieux, je jurerais vous avoir déjà vue quelque part.

Ignorant résolument la honte qui l'assaillait, elle le foudroya du regard.

— Croyez-moi, monsieur Chatsfield, nous ne nous sommes jamais rencontrés. Si c'était le cas, je m'en souviendrais. Votre famille est si célèbre...

De nouvelles étincelles jaillirent des yeux d'Antonio Chatsfield et ses doigts se resserrèrent encore autour de sa main. Alors que la douleur devenait insupportable, il la relâcha brusquement.

— Je dois me tromper, en effet. La femme à laquelle je pense s'appelle Kate.

Consciente du regard curieux que lui lançait son assistante, Orla pâlit. Comme Susan le savait, Kate était son deuxième prénom. Ils avaient tous les deux utilisé leur deuxième prénom. Ce n'était même pas drôle.

3.

Le début de la réunion se déroula dans une sorte de brouillard, l'essentiel de la discussion portant sur des points de droit débattus dans leur jargon par les deux conseillers juridiques. Bien calé dans son siège, Antonio en profitait pour fixer Orla. Elle n'avait aucune raison d'avoir honte, se répétait-elle en s'efforçant de soutenir son regard. Mais elle finissait toujours par détourner les yeux, l'esprit de nouveau assailli par des images intempestives.

Il émanait de lui une telle hostilité que Susan finit par se pencher vers Orla pour lui dire à mi-voix :

— Quel est le problème de Chatsfield ? J'avais entendu dire qu'il était charmant, mais il nous regarde comme si nous le dégoûtions.

Pas nous, répliqua silencieusement Orla, bouillant de colère. *Juste moi.*

Au même instant, le conseiller du groupe Chatsfield déclara :

— Bien, nous pouvons à présent commencer les négociations en vue d'un éventuel rachat du groupe Kennedy.

Antonio esquissa un sourire suffisant et Orla vit rouge. Elle se leva, posa les mains sur la table et le regarda dans les yeux.

— Désolée, mais je ne suis plus certaine de vouloir négocier avec le groupe Chatsfield.

Elle entendit son assistante et son conseiller étouffer en même temps une exclamation stupéfaite. Tremblant de rage, elle s'efforça de retrouver un semblant de calme. Antonio Chatsfield jouait avec elle. De toute évidence, il avait décidé de la punir. Et le plus insupportable c'était qu'elle se sentait terriblement vulnérable...

Antonio se leva à son tour. Après un long silence tendu, il dit aux autres sans la quitter des yeux :

— Si vous voulez bien nous excuser, j'aimerais m'entretenir en privé avec Mlle Kennedy.

Orla maudit son tempérament coléreux, hérité selon son père de sa redoutable grand-mère irlandaise, qui avait survécu à la plus grande partie de ses dix enfants.

Les conseillers et les assistants quittèrent la pièce sans demander leur reste. La porte se referma derrière eux et elle se retrouva seule avec Antonio Chatsfield. L'amant mystérieux qu'elle pensait ne jamais revoir.

* * *

S'exhortant au calme, Antonio continuait de fixer Orla. S'il ne se retenait pas, il l'étranglerait ! Ou il l'embrasserait... C'était insensé, mais malgré sa fureur son corps refusait de se soumettre aux injonctions de son esprit. Impossible de réprimer le désir qui le dévorait...

La femme qui se tenait devant lui n'avait pourtant plus rien de commun avec celle qui criait de plaisir dans ses bras, quelques heures plus tôt. Et qui l'avait entraîné vers des sommets si vertigineux qu'il en avait perdu connaissance...

Non. Orla/Kate était d'un calme imperturbable en tailleur-pantalon et corsage blanc à jabot boutonné jusqu'au cou, comme celui d'une héroïne victorienne. Sa crinière flamboyante était sagement tirée en arrière, à part bien sûr l'épaisse frange qui mettait en valeur ses yeux saphir.

Le plus rageant c'était de savoir qu'il dormait à poings fermés quand elle était partie. Lui qui d'ordinaire ne dormait que d'un œil ! C'était une habitude qu'il avait gardée de l'époque où relâcher sa vigilance une seule seconde aurait pu lui coûter la vie. Pourtant, elle avait réussi à sortir du lit, à s'habiller puis à quitter la pièce sans qu'il se réveille. Comme s'il avait été drogué.

Il avait même dormi si longtemps qu'il avait failli rater la réunion... Il ne s'était réveillé que lorsque Lucilla l'avait appelé, étonnée qu'il soit en retard au briefing précédant la réunion ! Réprimant à grand-peine sa fureur, Antonio croisa les bras.

— Je suppose que tu as trouvé ça amusant ?

Orla plissa le front.

— Quoi donc ?

— De séduire l'homme qui a l'intention de racheter ton empire au bord de la ruine ?

Orla devint écarlate et un petit cri étranglé s'échappa de sa gorge. Antonio fut aussitôt submergé par une vague de désir qui lui coupa le souffle.

— Je ne savais pas qui tu étais, répliqua-t-elle d'un air outré. Si je l'avais su, j'aurais fait demi-tour et j'aurais quitté le bar immédiatement. Je n'ai pas besoin de coucher avec un adversaire la veille d'une réunion pour m'éclater.

Antonio eut un étrange pincement au cœur.

— Il te suffit juste de choisir un inconnu au hasard ?

Les joues d'Orla devinrent encore plus rouges.

— Comment oses-tu me juger alors que c'est toi qui m'as abordée ?

— Bien sûr. Si tu es venue dans ce bar ce n'est pas pour boire un verre toute seule. Tu cachais peut-être mieux ton jeu que la femme assise au bar, mais tu cherchais la même chose qu'elle.

Orla releva le menton.

— Alors que toi tu étais là par hasard, je suppose ? Tu n'as pas perdu de temps pour venir t'asseoir à ma table sans le moindre signe d'encouragement de ma part.

Ignorant cette remarque, Antonio darda sur elle un regard méprisant.

— Curieusement tu n'as pas choisi le même genre de tenue pour la réunion. Tu ne veux tout de même pas me faire croire que tu ne cherchais pas une aventure en venant dans ce bar vêtue d'une robe conçue pour allumer les hommes ? Tu ne portais même pas de soutien-gorge !

Mû par une pulsion incontrôlable Antonio fit le tour de la table. Que comptait-il faire ? Il n'en avait aucune idée. Tout ce qu'il savait c'était que cette femme le rendait fou de désir et de colère. Il fallait qu'il la provoque. C'était plus fort que lui.

Elle leva les mains dans un geste de défense.

— Ne m'approche pas. Comment oses-tu déduire mes intentions de ma seule tenue vestimentaire ? C'est exactement le genre d'argument qu'emploient les hommes pour se justifier quand ils sont accusés de...

— Tais-toi, coupa-t-il, scandalisé.

Comment pouvait-elle faire une comparaison aussi injustifiée ? Et pourtant... il fallait bien reconnaître qu'il était lui-même de mauvaise foi. Elle le mettait dans un tel état qu'il avait des réactions qui ne lui ressemblaient pas. D'ordinaire, il ne se permettrait jamais de juger une femme sur sa façon de s'habiller. Et elle avait raison sur un point. C'était bien lui qui l'avait abordée au bar... L'attirance

immédiate et irrésistible qu'il avait éprouvée pour elle n'aurait donc pas été entièrement partagée ? Cette idée était insupportable...

— Va au diable, Orla.

C'était la première fois qu'il l'appelait par son vrai prénom... Déjà déstabilisée par sa proximité et les effluves de son parfum épicé, Orla sentit son trouble s'accroître. Elle s'efforça de l'ignorer.

— Me désigner comme seule coupable est injuste, déclara-t-elle d'un ton froid. Nous sommes tous les deux responsables de ce qui s'est passé.

Il ne fallait surtout pas qu'il devine qu'elle n'avait pas cessé de penser à lui depuis son départ de la chambre. Et qu'assaillie par les regrets dès la porte refermée, elle avait eu le sentiment d'avoir commis une énorme erreur.

Après un long silence tendu, il s'écarta d'elle et se dirigea vers une fenêtre donnant sur Hyde Park. Il mit les mains dans ses poches, et elle ne put s'empêcher d'admirer ses fesses musclées moulées par le tissu de son pantalon. Lorsqu'il se retourna brusquement elle détourna les yeux, furieuse contre elle-même.

Il poussa un profond soupir avant de demander :

— Tu ne savais vraiment pas qui j'étais ?

— Bien sûr que non ! Tu crois que je manque de professionnalisme à ce point ? Et je ne suis pas non plus allée au bar pour chercher une aventure. Par ailleurs, cette robe est tout à fait convenable. Elle vient de chez un styliste renommé.

Après une hésitation, Orla ajouta à contrecœur :

— J'ai quelque chose à porter en dessous, mais je l'ai oublié. Et je n'ai pas mis ce tailleur parce que ce n'était pas une tenue adaptée au lieu ni à l'heure. Je n'avais pas envie de me faire remarquer.

Antonio s'adossa à la fenêtre et croisa les bras.

— Si je comprends bien, tu voulais jauger la concurrence.

Elle réprima un soupir. A quoi bon le nier ? De toute façon, le reconnaître était le seul moyen d'expliquer sa présence au bar. Même si elle n'avait aucune raison de se justifier. Elle était libre, non ? Agacée par ses propres tergiversations, Orla darda sur Antonio un regard noir.

— Mais j'ai été détournée de mon objectif. A propos, c'était peut-être justement ton intention. Toi tu savais peut-être qui j'étais, après tout.

Il secoua la tête, le visage impénétrable.

— Non. En fait, je pensais que c'était ton père qui viendrait à cette réunion.

Elle se hérissa.

— Et, bien sûr, tu aurais préféré traiter avec un homme, n'est-ce pas ?

— Inutile de monter sur tes grands chevaux, Orla, je ne suis pas misogyne. Traiter avec toi plutôt qu'avec ton père ne me pose aucun problème du moment que tu es à la hauteur... Et pour l'instant, disons que j'en sais plus à ton sujet sur le plan intime que sur le plan professionnel.

Mortifiée, Orla s'efforça de soutenir le regard d'Antonio sans ciller.

— Je te rappelle que c'est réciproque. Par ailleurs, sache que je n'ai jamais eu d'aventure sans lendemain, mais que l'expérience de cette nuit est inscrite dans la colonne « A ne jamais renouveler ».

Orla prit son porte-documents et se dirigea vers la porte, mais une main se referma sur son bras. Elle se retourna vers Antonio, visiblement piqué au vif.

— Ça, je l'ai compris en découvrant à mon réveil que la mystérieuse Kate avait disparu, figure-toi. Mais n'essaie pas de me faire croire que tu n'as pas pris autant de plaisir que moi. Nos corps ne mentaient pas, ma belle. Et si je t'embrassais maintenant, il me suffirait de quelques secondes pour te renverser sur cette table.

Submergée par une vive chaleur à cette idée, Orla dégagea son bras d'un mouvement vif.

— Espèce de... ! Cette réunion est terminée. Ce qui s'est passé la nuit dernière a été une grave erreur. Je ne te céderai pas notre société, même si tu triplais le montant de ton offre. Et bien sûr, je ne coucherai plus jamais avec toi, même si tu étais le dernier homme sur Terre.

Cette dernière précision était puérile et superflue, se dit-elle aussitôt. Mais le souvenir de sa conduite de la veille la rendait malade. Comment avait-elle pu perdre la tête à ce point ?

S'écartant d'elle, Antonio la toisa d'un air méprisant.

— Je n'ai jamais supplié aucune femme et je n'ai pas l'intention de commencer maintenant. Et à ta place, je ne serais pas aussi catégorique. Tu es en train de scier la branche sur laquelle tu es assise. Le groupe Kennedy a besoin de nous. Aucune autre chaîne hôtelière n'est prête à voler à votre secours, que je sache. La conjoncture étant ce qu'elle est, qui, à part Chatsfield, dispose des moyens nécessaires pour vous sortir de l'ornière ?

— Ne présente pas ça comme une faveur que Chatsfield s'apprêterait à nous rendre. Si vous voulez nous racheter c'est dans un but bien précis. Et j'ai l'intention de découvrir lequel.

— Si tu passais un peu moins de temps à céder aux caprices de la séductrice qui sommeille sous ce tailleur très sage, tu aurais peut-être déjà une idée sur la question.

La gifle partit toute seule avant qu'Orla prenne conscience de son intention. Antonio ne cilla pas. Stupéfaite d'avoir eu ce geste sans précédent, elle pivota sur elle-même et quitta la pièce au comble de l'humiliation et de la colère.

* * *

Le claquement de la porte résonna aux oreilles d'Antonio. Bon débarras. Il n'aurait jamais dû obéir à sa libido hier soir, même si cette femme l'avait rendu fou de désir. Il aurait dû se dominer. La joue lui cuisait après la gifle qu'elle venait de lui asséner, mais tant mieux. Il l'avait méritée pour sa conduite irresponsable d'hier soir. Et pour tout ce qu'il avait dit ce matin. Il s'en était pris à elle parce qu'il était furieux contre lui-même. Elle avait raison. C'était lui qui l'avait abordée, qui s'était montré insistant. Et pourquoi se mentir ? Elle aurait pu être fagotée comme un sac, hier soir et ce matin, ça n'aurait rien changé à l'attraction irrésistible qu'il éprouvait pour elle.

Il regagna la fenêtre en jurant. A cause de ce moment de faiblesse, il risquait de décevoir sa sœur. C'était le seul service qu'elle lui avait demandé. Lancer secrètement le rachat du groupe Kennedy, afin de prouver qu'ils n'avaient pas besoin du nouveau directeur général pour redonner tout son prestige au groupe Chatsfield.

Quand il s'était engagé dans la Légion, Cara, la benjamine de la famille n'avait que dix ans. Il ne pouvait pas remonter le temps et réécrire l'histoire, ni réapparaître dans la vie de ses frères et sœurs comme si rien n'avait changé. Certes, il ne les avait jamais perdus de vue, mais ce n'était pas la même chose que d'être présent.

Aujourd'hui, il était de retour et sa priorité était de soutenir sa sœur, et par ricochet toute sa famille. Si ça impliquait de racheter la chaîne hôtelière de Patrick Kennedy, il le ferait. Ce n'était pas une femme qui allait l'en empêcher. Quelle que soit l'intensité du désir qu'elle lui inspirait. Ce dernier était un phénomène anormal mais purement physique. Il pouvait le contrôler. Il le fallait. Parce que Orla Kennedy reviendrait inévitablement. Elle n'avait pas le choix.

* * *

— Vous êtes certain qu'il n'y a pas d'autre solution ?

Orla avait toutes les peines du monde à surmonter sa panique. Tom, le conseiller juridique du groupe Kennedy soupira.

— Vous aurez beau reposer indéfiniment la question, Orla, la réponse restera la même. Oui. Le rachat par le groupe Chatsfield est à l'heure actuelle votre seule chance d'éviter le dépôt de bilan.

— A l'heure actuelle, répéta-t-elle en se raccrochant à cet infime espoir. Si nous arrivons à tenir bon encore quelque temps...

— Vous n'avez pas les moyens. Et il ne faut surtout pas perdre de temps. Si nous ne considérons pas sérieusement leur offre, ils risquent de la retirer. Et aucune autre société ne dispose de ressources comparables.

Orla arpena nerveusement son bureau. Une semaine s'était écoulée depuis la réunion désastreuse qui avait suivi sa nuit torride avec Antonio Chatsfield. Une semaine qu'elle avait passée à chercher une solution qui lui éviterait de le revoir. Elle avait conscience de l'égoïsme de son attitude et cela ne faisait qu'accroître ses remords.

— Si vous faites encore traîner les choses, votre père finira par se rendre compte de la situation, ajouta Tom. Il pense que les négociations sont en cours, ne l'oubliez pas. Dès qu'il aura finalisé la vente de vos biens dans le sud-est asiatique, il rentrera. En s'attendant à apprendre une bonne nouvelle. Vous savez qu'il tient à ce que les hôtels Kennedy du Royaume-Uni et d'Irlande gardent leur nom. Ainsi que le dernier hôtel Kennedy de New York.

Orla hocha la tête, accablée. Oui, bien sûr, elle savait tout ça. Elle savait aussi qu'elle était en train de mettre en péril tout ce pour quoi elle avait travaillé avec acharnement pendant des années.

Depuis son enfance, elle avait toujours fait tout son possible pour apporter à son père le soutien qu'il ne trouvait pas auprès de sa mère. A neuf ans, elle avait surpris une conversation entre son père et son directeur commercial, tard dans la nuit après une soirée. « Marianne ne peut plus avoir d'enfants, avait dit tristement son père. Si nous avons un fils à qui léguer la société, il y aurait peut-être une chance..., mais je ne vois pas comment Orla pourrait me succéder. »

Sans avoir conscience à l'époque que son père avait une vision dépassée du rôle des femmes, elle s'était juré de lui prouver qu'elle était capable de reprendre le flambeau. Et, depuis ce jour, elle avait consacré toute son énergie à l'entreprise familiale.

Elle s'était mise à travailler dans les hôtels après les cours, le week-end, pendant les vacances. A assister aux réunions avec son père, se faisant toute petite, mais s'imprégnant de tout ce qui se disait. Et à redoubler d'efforts à l'école pour obtenir à vingt-trois ans un master de gestion hôtelière.

Cependant, sa vigilance et son zèle n'avaient pas suffi à protéger le groupe Kennedy contre les erreurs de son père. Soucieux de satisfaire les goûts de luxe de son épouse, ce dernier avait pris de mauvaises décisions sans tenir compte de ses mises en garde.

Si bien que l'offre de rachat de Chatsfield était désormais leur seule chance d'éviter la faillite. Leur seule chance... Le cœur lourd, Orla regarda Tom en soupirant.

— Très bien. Je vais y retourner. Mais je le verrai seule à seul.

Pas question de risquer d'être humiliée par Antonio Chatsfield devant témoins...

* * *

— Mlle Orla Kennedy est arrivée.

A sa grande irritation, Antonio sentit son pouls s'accélérer.

— Faites-la entrer.

Il se leva et se dirigea vers la fenêtre en s'efforçant de retrouver son sang-froid. La porte s'ouvrit.

— Mlle Kennedy, monsieur.

Il se retourna lentement et fut transpercé par une flèche de désir.

— Merci, Maggie, répliqua-t-il, les yeux fixés sur Orla Kennedy.

Très pâle, elle avait les yeux cernés. Elle était coiffée d'un chignon, comme la première fois qu'il l'avait vue... Mais, aujourd'hui, elle était vêtue d'une robe droite vert bouteille qui lui couvrait le genou et d'une veste assortie. Bon sang, comme il était tentant de la prendre dans ses bras, de lui enlever sa veste, de baisser la fermeture Eclair de sa robe...

Réprimant un juron, Antonio se rapprocha de son bureau et indiqua le fauteuil situé en face de lui.

— Assieds-toi, je t'en prie.

Orla s'avança, le visage fermé. Elle s'assit au bord du fauteuil et posa son porte-documents par terre. Au même instant on frappa à la porte et Maggie entra avec un plateau. Antonio fit un effort pour lui sourire.

— Merci, Maggie, nous nous servirons nous-même. Veillez à ce que nous ne soyons pas dérangés, s'il vous plaît.

Après son départ, il reporta son attention sur Orla. Ses pommettes s'étaient colorées, constata-t-il, assailli par l'envie qu'il avait d'elle.

— Thé ou café ? demanda-t-il d'un ton crispé.

— Du thé, s'il te plaît.

Cette voix rauque... Il fut tourmenté par les images classées X qui peuplaient ses rêves nuit après nuit depuis une semaine.

Serrant les dents, il servit un thé puis tendit la tasse et la soucoupe à Orla. Le rouge de ses pommettes s'intensifia, tandis qu'elle les prenait et les posait sur le bureau devant elle. Il se servit un café et but une gorgée en s'efforçant de réprimer le désir qui le tenaillait.

Orla ignore son thé. Visiblement tendue à l'extrême, elle déclara brusquement :

— Ecoutez, monsieur Chatsfield, je regrette ce qui s'est passé entre nous cette nuit-là, comme vous le regrettez sans aucun doute vous-même. Si nous avions été conscients de nos identités respectives, rien ne serait arrivé. Je... Je veux juste oublier ça et repartir de zéro. Faire comme s'il ne s'était rien passé.

Antonio fut presque apitoyé par son air anxieux. Presque. Parce qu'il fut avant tout horripilé par sa détermination à le vouvoyer et à exprimer des regrets. Même s'il n'avait pas cessé de se répéter lui-même, pendant toute la semaine, qu'il regrettait d'avoir cédé à la tentation.

Se calant dans son fauteuil, il plongea son regard dans le sien.

— Désolé, mais je ne suis pas d'accord. Et dois-je te rappeler pourquoi il est ridicule de me vouvoyer et de m'appeler « monsieur Chatsfield » ?

* * *

Orla pâlit. Comment pouvait-il être aussi détendu et sûr de lui ? Elle s'efforça de contenir sa colère. Dire que pendant toute la semaine elle avait enchaîné les nuits d'insomnie, hantée par le souvenir de leurs deux corps mêlés...

— Tu as bien reçu tes affaires ?

Le ton courtois d'Antonio accrut sa colère.

— Oui, merci, répliqua-t-elle d'un ton crispé.

Elle avait en effet reçu par courrier sa ceinture et ses chaussures oubliées dans la chambre. Mais pas sa culotte...

Comme s'il lisait dans ses pensées, Antonio déclara :

— Il y avait une troisième chose, mais j'ai pensé que tu préférerais sans doute qu'elle aille à la poubelle plutôt que de la recevoir par la poste.

Mortifiée, elle sentit ses joues s'enflammer. Quel soulagement ce serait de lui donner une nouvelle gifle ! Elle s'attendait à ce qu'il l'humilie, mais pas de cette manière...

— Un gentleman éviterait le sujet.

— Ah, mais je n'ai jamais prétendu être un gentleman, rétorqua-t-il avec un sourire enjôleur. Et je ne pense pas que tu avais envie que je me comporte comme tel cette nuit-là. Pas plus que tu n'avais envie de te comporter comme une femme respectable.

Elle le foudroya du regard.

— Je suis venue ici dans l'espoir d'avoir une discussion professionnelle, mais je vois que c'est impossible.

— Tu es venue ici parce que tu n'as pas d'autre choix si tu veux préserver ton entreprise familiale et une partie de ta fortune.

L'estomac noué, elle répliqua avec amertume :

— J'en ai conscience. Alors si nous pouvions nous en tenir au dossier en question...

Elle ouvrit sa serviette et en sortit des documents qu'elle posa sur le bureau à côté du plateau, en évitant le regard d'Antonio.

— Certaines de nos conditions ont été légèrement modifiées. J'ai ajouté une clause selon laquelle avant toute signature un membre de Chatsfield — toi ou un de tes collaborateurs — doit venir constater sur place le fonctionnement de notre modèle d'entreprise. Etant donné que nous conserverons notre nom, nous voulons avoir l'assurance que les normes d'excellence du service, qui font notre réputation, seront respectées.

Après quelques secondes de silence, elle se risqua à jeter un coup d'œil à Antonio. L'air impénétrable, il déclara d'un ton neutre :

— Il serait beaucoup plus simple de remplacer votre nom par celui de Chatsfield.

Elle sentit son estomac se nouer et s'exhorta au calme. Pas de panique. Il essayait juste de la déstabiliser. Le maintien du nom Kennedy était la première condition stipulée par son père, préalable à l'ouverture des négociations.

— Tu sais bien que c'est une condition sine qua non. Nos hôtels doivent garder leur nom. Et par conséquent, le niveau d'excellence doit être maintenu.

Antonio se leva et fit le tour du bureau. Elle sentit son cœur s'affoler. Pourvu qu'il ne se perche pas sur le bord, à quelques centimètres d'elle... Mais à son grand soulagement il se dirigea vers la fenêtre et mit les mains dans ses poches.

Malgré elle, son regard se promena sur ses larges épaules, ses hanches étroites, ses fesses musclées et ses jambes interminables. Le souvenir de ses cicatrices assaillit son esprit et elle déglutit péniblement. Mieux valait ne pas tenter d'imaginer les circonstances précises dans lesquelles il avait été blessé. Quelques jours plus tôt, dans un moment de faiblesse, elle avait effectué de nouvelles recherches à son sujet. Il avait été décoré en tant que héros de guerre. Une distinction n'ayant pas eu d'écho dans la presse généraliste, car consécutive à une mission secrète effectuée au sein de la Légion.

Il se retourna brusquement.

— Si ton père est aussi attaché à l'excellence, comment a-t-il pu conduire sa société au bord de la faillite ? Avec Chatsfield, le groupe Kennedy faisait partie des rares entreprises jugées assez solides pour résister à la crise. Et aujourd'hui vous n'êtes même pas certains de pouvoir conserver votre nom.

La gorge d'Orla se serra. Impossible d'avouer que son père était trop faible pour refuser de céder aux caprices extravagants de son épouse...

Ne supportant plus de se sentir en position d'infériorité, elle se leva.

— Nous avons commis des erreurs et pris de mauvaises décisions... qui nous ont coûté très cher.

Antonio croisa les bras, le visage sévère.

— C'est beaucoup plus grave que ça. Comme tu le sais, nous avons examiné vos comptes en prévision du rachat. Les décisions en question étaient des aberrations et elles ont provoqué une véritable

hémorragie de capitaux. D'où est venue à ton père l'idée insensée d'exporter dans le sud-est asiatique un produit dont le cœur de cible est constitué par les clientèles britannique et nord-américaine ?

Orla détourna les yeux. C'était précisément cette décision qui avait conduit le groupe Kennedy au bord du gouffre. Consciente que ce projet était suicidaire, elle avait tenté par tous les moyens de convaincre son père d'y renoncer. Malheureusement, sa mère trouvait très chic de posséder des hôtels à Hong Kong et à Bangkok...

— Mon père...

Elle se reprit aussitôt.

— *Nous* avons consulté les meilleurs spécialistes et les études de marché étaient prometteuses.

Antonio secoua la tête.

— Je reconnais que je suis resté en dehors du coup pendant un certain temps, mais n'importe qui doué d'une once de bon sens aurait pu prévoir ce désastre.

La poitrine d'Orla se comprima. Comment ne pas être d'accord ? Malheureusement, son père était trop amoureux pour faire preuve de bon sens. Son aveuglement la désespérait et elle s'était juré de ne pas tomber dans le même piège. Jamais elle ne laisserait ses sentiments lui fausser le jugement. *Et l'autre nuit, que s'est-il passé ?* railla une petite voix intérieure. L'autre nuit c'était du désir, se dit-elle aussitôt. Rien à voir avec les sentiments.

— Je ne vois pas l'utilité d'épiloguer sur les causes de notre échec. C'est de l'avenir que je souhaite discuter.

A son grand soulagement, Antonio haussa les épaules et se rassit à son bureau. Il prit les documents qu'elle avait apportés et les parcourut.

Elle se rassit à son tour et son cœur retrouva un rythme à peu près normal. Aussi normal que possible en présence de cet homme, en tout cas...

— Il n'y a rien de nouveau là-dedans, commenta-t-il après avoir feuilleté toute la liasse.

Elle prit une profonde inspiration. Le moment était venu de jouer la seule carte qui pouvait l'aider à reprendre le contrôle.

— Je sais pourquoi tu tiens tellement à racheter le groupe Kennedy.

Une lueur inquiétante s'alluma dans les yeux noirs d'Antonio.

— Je t'écoute.

— Nous t'intéressons parce que nous sommes vulnérables, mais aussi parce que tu veux prouver à ton directeur général que tu n'as pas besoin de lui pour redorer le blason du groupe Chatsfield.

D'un ton dangereusement posé, il demanda :

— Et comment en es-tu arrivée à cette conclusion ?

4.

Orla avait soudain très chaud, mais elle n'osait pas enlever sa veste de crainte que ce geste prêle à confusion.

— Ta famille a souvent les honneurs de la première page des journaux à scandale. Le bruit court que le nouveau directeur général a été chargé de confier une mission stratégique à chacun des enfants Chatsfield, afin de faire oublier leurs frasques et d'améliorer l'image du groupe.

Le ton d'Antonio devint glacial.

— En quoi cela me concernerait-il ? Je te donne l'impression d'être du genre à me plier à la volonté de quiconque ?

A son grand dam Orla fut parcourue d'un frisson. En fait il s'était plié à la sienne l'autre nuit, au lit... Elle secoua la tête avec vivacité comme si ça pouvait l'aider à chasser ce souvenir important.

— Non, admit-elle.

Le directeur général avait peut-être un certain pouvoir sur ses frères et sœurs, mais certainement pas sur lui. Il avait fait fortune en créant sa propre agence de sécurité, rapidement devenue l'une des plus prospères et des plus secrètes du monde...

— Je pense malgré tout que tu es bel et bien concerné, sans doute par solidarité familiale. La vérité, Antonio...

Elle reprima un nouveau frisson. L'appeler par son prénom était beaucoup trop troublant à son goût...

— ... c'est que nous avons besoin l'un de l'autre.

Une lueur trop familière s'alluma dans les yeux noirs fixés sur elle.

— Là-dessus je suis bien d'accord, acquiesça Antonio d'une voix caressante.

— Pas dans le sens où tu l'entends, objecta-t-elle avec irritation. Ce que je veux dire c'est que nous avons autant intérêt l'un que l'autre à ce que Chatsfield rachète Kennedy.

Croisant les bras, elle releva le menton. Pas question de se laisser déstabiliser par ce regard tantôt glacial tantôt brûlant.

— Mais je ne donnerai pas mon accord tant que tu n'auras pas accepté de venir étudier sur place la mise en œuvre de notre modèle d'entreprise et de signer une clause additionnelle garantissant à mon père un siège au conseil d'administration.

— Il n'a jamais été question que ton père soit membre du conseil, protesta Antonio, visiblement furieux.

Orla se leva. Quelle satisfaction de réussir à contrarier, même pour un instant, les plans de cet homme d'une arrogance sans bornes !

— Eh bien, maintenant il en est question.

Antonio se leva à son tour et fit le tour du bureau. Elle fut aussitôt envahie par une vive chaleur qui lui fit oublier son bref sentiment de victoire. Il s'immobilisa à quelques centimètres d'elle et son trouble décupla. Hypnotisée par sa bouche, elle avait toutes les peines du monde à respirer.

— Puisqu'il semble que de nouveaux points soient soumis à la négociation, je serais curieux de savoir comment tu comptes négocier ça...

Avant qu'elle ait le temps de réagir, il referma une main sur sa taille et l'autre sur sa nuque, puis il captura sa bouche dans un baiser vorace. Electrisée, elle acheva de s'enflammer au contact de sa virilité d'acier lorsque son corps se plaqua contre le sien. La frustration accumulée au cours de la semaine lui fit perdre instantanément toute retenue. Mus par une volonté propre, ses bras se nouèrent sur la nuque d'Antonio et ses doigts s'enfoncèrent dans ses cheveux soyeux. Il approfondit son baiser et elle lui répondit avec une passion égale à la sienne, frottant les pointes durcies de ses seins contre son torse. Sans cesser de l'embrasser, il dénoua ses bras de sa nuque pour lui enlever la veste. Tandis que leurs bouches s'entre-dévoraient, elle promena les mains sur les épaules puis sur les bras, savourant la perfection de sa musculature. Lorsque le haut de sa robe devint plus lâche, elle en eut à peine conscience. Ce fut seulement quand elle sentit une bretelle glisser sur son bras qu'elle comprit que sa poitrine était à moitié découverte. Au même instant il s'arracha à sa bouche.

Pantelante, elle ouvrit lentement les yeux, toujours soudée à lui par le bassin, grisée par le témoignage flagrant de son désir. Dévorant du regard son sein habillé de dentelle, il l'enveloppa d'une main caressante. Elle étouffa un couinement. Mais lorsque ses doigts libérèrent le globe frémissant de son enveloppe et pincèrent délicatement le bourgeon durci, elle laissa échapper un long gémissement.

Il s'empara de nouveau de sa bouche tout en accentuant les caresses et en pressant sa virilité contre son ventre. Vibrant de désir, elle était entravée par sa robe droite qui l'empêchait d'écarter les cuisses. Comme s'il devinait sa frustration, Antonio remonta sa robe jusqu'à la taille, puis il la percha au bord du bureau. Prenant place entre ses cuisses, il se mit à onduler du bassin, pressant à présent sa virilité contre son sexe prisonnier d'une fine couche de coton. Elle s'apprêtait à le supplier de lui arracher sa culotte pour s'unir à elle au plus vite quand il s'écarta en murmurant d'une voix rauque :

— J'ai envie de toi. Maintenant.

Elle exulta, mais au même instant un son aigrelet retentit, les faisant tressaillir. Une sonnerie de portable. Le sien... Retrouvant la raison, Orla se fustigea. Si elle avait eu la moindre chance de regagner un peu de dignité après ce qui s'était passé la semaine dernière, elle venait de la gâcher. Les mains tremblantes, elle rajusta son soutien-gorge et sa robe. Son chignon s'était défait, et tout son corps vibrait encore de désir, constata-t-elle, de plus en plus furieuse contre elle-même. Antonio jura à mi-voix.

— Orla...

Elle le foudroya du regard tout en tentant de remonter la fermeture Eclair de sa robe.

— Ne dis pas un mot, intima-t-elle d'un ton farouche.

— Laisse-moi au moins t'aider.

Elle jura à son tour. Malheureusement, elle n'avait pas le choix. Elle n'arriverait jamais à fermer sa robe toute seule... Elle se retourna. Antonio écarta ses cheveux de sa nuque et remonta la fermeture Eclair, ce qui fit courir un frisson le long de son épine dorsale. Dès qu'il eut fini, elle ramassa sa veste et l'enfila. Il regagna l'autre côté du bureau. Son porte-documents à la main, elle le regarda. Devant sa mine sombre, elle eut un étrange pincement au cœur qu'elle s'empressa d'ignorer. Pourquoi aurait-elle envie qu'il lui sourie ? C'était absurde !

— Ne me regarde pas comme ça, marmonna-t-il doucement.

— Comment ? demanda-t-elle avec un nouveau pincement au cœur.

— Comme si nous n'étions pas aussi responsables l'un que l'autre de ce qui vient de se passer.

— Il faut que j'y aille, éluda-t-elle.

Il eut un sourire froid.

— Tu prends la fuite, Orla ?

— Pas du tout. J'ai dit ce que j'avais à dire. Je te laisse réfléchir, mais tu sais aussi bien que moi que tu n'as pas vraiment le choix... si tu veux mon accord pour le rachat.

Il se pencha en avant et posa les mains sur le bureau.

— Il y a un point de la négociation que je serais ravi d'approfondir dès maintenant, déclara-t-il en posant un regard insolent sur sa poitrine.

— Tu es répugnant, rétorqua-t-elle.

Mais à son grand dépit, sa voix manquait de conviction.

Antonio se redressa.

— File, Orla. Je prendrai contact avec toi un de ces jours.

* * *

Les yeux saphir lancèrent des étincelles, mais Orla se contenta de pivoter sur elle-même et de quitter la pièce. Une fois la porte refermée derrière elle, son image continua de hanter Antonio. Vêtements froissés, cheveux flottant sur les épaules, yeux brillants, lèvres gonflées... Bon sang, la renvoyer sur ce ton condescendant lui avait demandé un effort surhumain ! Mais c'était ça ou la renverser sur le bureau pour finir ce qu'ils avaient commencé.

Si la sonnerie de son portable ne les avait pas interrompus... Il lui aurait arraché sa culotte et il aurait baissé son pantalon. Et elle n'aurait pas protesté. Bien au contraire. Elle était aussi fébrile que lui, aussi excitée, prête à le supplier. Après avoir affirmé la semaine dernière qu'elle ne coucherait plus jamais avec lui, même s'il était le dernier homme sur Terre... Mais cette pensée était un bien maigre réconfort. Jamais il n'avait été en proie à une frustration aussi insupportable.

Antonio se dirigea vers la fenêtre et regarda la vue sans la voir. Pendant les dix dernières années, sa vie avait été régie par des règles très strictes. Un code rigoureux qui lui avait permis de sauver sa peau et celle de beaucoup d'autres à de multiples reprises. Mais dès l'instant où cette séductrice aux cheveux de feu était entrée dans son champ de vision, il était devenu un être primitif guidé par son seul instinct. Esclave de sa libido. Agressif. Insultant. Le contraire d'un gentleman. La Légion l'avait rendu inflexible. Elle l'avait brisé puis reconstruit, lui faisant perdre le vernis d'urbanité que son appartenance à une classe privilégiée lui avait donné.

Cependant, il était encore capable de se comporter en homme du monde lorsque c'était nécessaire.

Mais pas avec elle.

Et il fallait bien reconnaître que c'était très déstabilisant. Parce que contrairement aux apparences, il était vulnérable. L'assurance et le sang-froid que tout le monde lui connaissait étaient fragiles. Il ne s'était pas encore complètement remis d'événements dont il ne soufflerait jamais mot à personne. Des souvenirs qu'il emporterait dans la tombe.

Après les horreurs dont il avait été témoin dans la Légion, il s'était résigné à survivre plutôt qu'à vivre. Et jusqu'à aujourd'hui, jamais rien ne lui avait donné de raison de croire qu'il pouvait espérer autre chose. Rien. Jusqu'à ce qu'Orla Kennedy entre dans ce bar la semaine dernière et allume une petite flamme dans un recoin sombre de son âme.

Poussant un profond soupir, Antonio se rassit à son bureau et résista à l'envie d'appeler son thérapeute, qui l'avait empêché de sombrer dans le gouffre de la folie.

Son thérapeute pouvait peut-être l'aider à débrouiller l'écheveau de sa psyché, mais il n'y avait qu'une seule personne capable d'apaiser son corps.

* * *

« File à ton hôtel, Orla. Je prendrai contact avec toi un de ces jours. » Orla secoua la tête, hors d'elle. C'était tout juste si Antonio ne lui avait pas donné une petite tape sur les fesses pour l'aider à filer plus vite ! Après l'avoir embrassée avec une telle passion qu'elle était prête à coucher avec lui sur son bureau...

Il y avait trois jours qu'elle ne décolérait pas. Tout son personnel prenait soin de l'éviter. Même Tom, le conseiller juridique de Kennedy, la laissait tranquille depuis qu'elle lui avait dit succinctement « Il nous accordera ce que nous demandons, et c'est tout ce que j'ai à dire pour l'instant. »

Antonio Chatsfield leur donnerait ce qu'ils réclamaient parce qu'elle avait compris quelles étaient ses véritables motivations concernant le rachat de Kennedy. Il était juste furieux qu'elle ait compris...

Un signal annonça l'arrivée d'un texto. Orla quitta la fenêtre, devant laquelle elle ruminait depuis plusieurs minutes, pour consulter son portable. Le numéro était inconnu et le message disait :

Je suis à ton hôtel. A.

Son cœur se mit à battre à grands coups et ses jambes devinrent comme du coton. Elle jura. Puis elle se reprit. N'était-ce pas elle qui avait exigé qu'il vienne se rendre compte sur place de la façon dont les hôtels Kennedy étaient gérés ? Elle répondit.

Où ?

Deux secondes plus tard :

Trouve-moi.

Au comble de l'exaspération, elle quitta son bureau le portable dans la main.

Le grand hall de marbre était occupé par de nombreux clients qui arrivaient ou partaient. Elle ne remarqua même pas cette animation, qu'elle aurait d'ordinaire notée avec satisfaction.

Au bout d'un moment, elle finit par repérer Antonio. Confortablement assis dans un fauteuil devant la cheminée, il lisait le *Financial Times*, reconnaissable à ses pages saumon. Elle s'immobilisa devant lui, les bras croisés, en tapotant impatiemment du pied. Il continua de lire, imperturbable. Elle se racla la gorge bruyamment.

Avec une lenteur exaspérante, il baissa enfin son journal. A son grand dam, elle dut faire un effort pour ne pas le dévorer des yeux. Vêtu d'un costume trois-pièces, avec cravate, il était l'image même du gentleman distingué. Lui qui pouvait se comporter comme un homme des cavernes... Au lieu d'être rebutée par cette pensée, Orla sentit une douce chaleur l'envahir. Décidément, elle était pathétique !

Il plia le journal et se leva. Aussitôt, elle se sentit minuscule malgré ses talons de huit centimètres.

— Je suis très occupée en ce moment, mais je peux demander à un de mes collaborateurs de te faire visiter les lieux, déclara-t-elle d'un ton glacial.

Au même instant, une jeune fille arriva à grands pas, des étoiles dans les yeux.

— Voici votre clé, monsieur Chatsfield, déclara-t-elle avec un sourire éclatant en tendant une carte à Antonio. Excusez-moi de vous avoir fait attendre. Vos bagages ont été montés dans votre suite. Si vous le souhaitez, je peux vous y conduire.

Bouche bée, Orla regarda tour à tour la jeune fille, qu'elle finit par identifier — Kelly, une des réceptionnistes stagiaires — et Antonio, qui arborait un sourire de star de cinéma. Avant qu'elle ait le temps de se ressaisir, Antonio répliqua d'une voix veloutée :

— Merci infiniment, Kelly, mais votre charmante propriétaire, Mlle Kennedy, vient de s'offrir comme guide.

Avec une déception visible, Kelly donna la clé à Orla qui se promit de lui expliquer comment elle était censée se conduire avec les clients. Même les plus séduisants... Et sa détermination à réprimander

la jeune fille n'avait rien à voir avec le sourire sexy que lui avait adressé Antonio, se dit-elle. Rien du tout. Elle s'éloigna d'Antonio et se dirigea vers les ascenseurs sans vérifier s'il la suivait.

Elle appuya sur le bouton et fut presque aussitôt parcourue d'un long frisson en sentant sa présence derrière elle. Tout près... Une vive chaleur l'envahit et les pointes de ses seins se hérissèrent.

L'ascenseur arriva et les portes s'ouvrirent. Elle pénétra dans la cabine, suivie par Antonio. Personne d'autre n'entra après eux. Les portes se refermèrent et elle croisa les bras.

— A quoi joues-tu, exactement ?

* * *

Antonio s'appuya contre la paroi miroir de l'ascenseur en s'efforçant de refréner le désir qui le taraudait. Orla portait un corsage de soie marine qui rehaussait l'éclat de ses yeux saphir, et une jupe crayon noir. Elle était chaussée d'escarpins à talons aiguilles. Ses cheveux flamboyants flottaient sur ses épaules.

Elle ressemblait à des millions d'autres femmes de cette ville — élégante, sûre d'elle, dynamique. Et, en même temps, elle n'avait rien à voir avec ces autres femmes. Il émanait d'elle une sensualité dévastatrice qui avait agi sur lui comme un aimant, dès le premier instant où il avait posé les yeux sur elle. Sous ses dehors de femme d'affaires hyper-efficace, se cachait également une vulnérabilité touchante qui ajoutait à son charme.

Et alors ? se dit Antonio, irrité par le tour que prenaient ses pensées. Cette femme était une adversaire, qui risquait de faire échouer le projet auquel tenait tant sa sœur. C'était tout ce qui comptait. La dernière fois qu'ils avaient pris l'ascenseur ensemble, elle lui avait montré un sein... Les images qui assaillirent Antonio accrurent à la fois son désir et son irritation. Au comble de l'exaspération, il déclara froidement :

— Huitième, s'il te plaît. Je suis dans la suite du dernier étage.

Que lui avait-il pris de s'installer au Kennedy ? Comment avait-il pu penser un seul instant que c'était une bonne idée ?

— Le panneau de commande est de ton côté, répliqua-t-elle sur le même ton que lui. Je ne suis pas liftière.

Réprimant une moue amusée, il appuya sur le bouton. Il fallait reconnaître qu'il avait bien mérité de se faire rabrouer. Qu'y avait-il chez cette femme qui le transformait en homme de Cro-Magnon ?

— J'attends toujours la réponse à ma question, ajouta-t-elle.

Il s'appliqua à prendre un ton courtois.

— Tu m'as demandé de venir voir comment étaient gérés les hôtels Kennedy. C'est ce que je fais.

L'ascenseur s'arrêta et les portes s'ouvrirent. Des gens attendaient et Orla ferma la bouche, ravalant une réplique sans aucun doute cinglante. Elle sortit de la cabine avec un sourire étincelant. Il la suivit dans le couloir en jetant des coups d'œil distraits autour de lui. En réalité, son attention était accaparée par les mouvements du bassin d'Orla, moulé dans sa jupe crayon.

Elle ouvrit une porte et la lui tint, le visage fermé. Lorsqu'il passa devant elle, son parfum lui chatouilla les narines. Roses et musc. Suave et capiteux à la fois. Un peu comme elle. Dehors calmes et sereins cachant un tempérament de feu.

Il pénétra dans le salon ouvrant sur une grande terrasse. Sans être aussi luxueuse que celles du Chatsfield, la suite offrait un décor très agréable dans sa sobriété et son classicisme.

— Je ne voulais pas dire que tu devais séjourner ici, et tu le sais très bien.

Il se tourna vers Orla. Son visage était aussi fermé que son ton était sec.

— Si c'est comme ça que tu traites tous tes clients, il n'est pas étonnant que ton groupeériclite.

Elle s'empourpra et il regretta aussitôt sa pique. A sa grande perplexité. Que lui prenait-il ? Il serait presque prêt à lui présenter ses excuses... Elle avait les traits tirés. De toute évidence, elle était fatiguée. Mais il était vrai qu'elle assumait toutes les responsabilités en l'absence de son père qui n'était pas encore rentré d'Asie.

Arborant un sourire mielleux, elle répliqua :

— Ne t'inquiète pas, tu as droit à un traitement très spécial. Si tu veux bien avoir l'amabilité de me dire combien de temps tu comptes rester, nous ferons bien sûr en sorte que ton séjour soit le plus agréable possible.

Il serra les dents. Cette amabilité purement professionnelle était encore plus désagréable que son hostilité...

— Je n'ai rien décidé, répondit-il. J'improvise.

Elle eut une hésitation, puis ravala visiblement ce qu'elle voulait dire pour déclarer :

— Si tu veux bien m'excuser, j'ai des rendez-vous. Je vais t'envoyer un de mes collaborateurs, qui te fera visiter l'hôtel.

— Orla...

— N'abuse pas, Chatsfield, coupa-t-elle d'un ton cinglant.

Puis elle tourna les talons et gagna la sortie. Il la suivit des yeux avec un mélange d'irritation et de respect. Il fallait reconnaître qu'elle avait du cran. Peu de gens lui tenaient tête.

Il ouvrit la baie vitrée et sortit sur la terrasse. Il se sentait oppressé, ce qui lui arrivait régulièrement. Il ne s'était pas encore complètement réhabitué à vivre dans une grande ville. S'accoudant à la balustrade, il contempla les toits de Londres. Il fallait faire quelque chose au sujet d'Orla Kennedy.

A une époque, il était considéré comme charmant... et charmeur. En fait, il avait une réputation de play-boy. Pendant des années, il avait travaillé dur, déterminé à préserver l'unité de sa famille. Jusqu'à ce que ses efforts se révèlent vains. Même à ce moment-là, il était encore un homme affable et équilibré. Mais c'était avant d'avoir été témoin des pires horreurs, avant d'avoir vécu dans un enfer qui l'avait marqué à jamais.

Les doigts d'Antonio se crispèrent sur la balustrade. Il devait bien rester en lui quelque chose de l'homme qu'il avait été autrefois, non ? N'avait-il pas refait surface l'autre nuit pour séduire une belle inconnue dans un bar ? Peut-être n'était-il pas enfoui si profondément que ça, finalement... Il fallait qu'il change de tactique avec Orla. Celle qu'il envisageait serait aussi ignoble que tout ce qu'il avait fait en tant que soldat, mais infiniment plus agréable.

* * *

Orla était épuisée. Le stress ne la quittait pas depuis qu'Antonio Chatsfield s'était installé à l'hôtel la veille. Elle était constamment sur le qui-vive, terrifiée à l'idée qu'il risquait de surgir devant elle à tout instant. Cependant, elle ne l'avait plus revu depuis son arrivée. Un de ses collaborateurs l'avait informée qu'à la demande d'Antonio un coin bureau avait été aménagé dans sa suite. De toute évidence, il travaillait.

Une deuxième journée venait de s'écouler sans qu'il fasse la moindre apparition. Et même si elle en était mortifiée, il fallait bien reconnaître que ce qu'elle ressentait n'avait pas grand-chose à voir avec du soulagement. C'était quelque chose de beaucoup plus ambigu.

S'imaginant déjà en train d'enlever ses chaussures et de se faire couler un bain chaud plein de bulles, elle ouvrit la porte de son bureau et se figea sur le seuil. Antonio Chatsfield était assis dans son fauteuil, les pieds sur le bureau, en train de lire le rapport hebdomadaire qu'elle n'avait pas encore eu le temps de consulter elle-même.

Sans lever les yeux, il déclara :

— Les chiffres ne sont pas si mauvais pour une entreprise en difficulté.

Elle avança jusqu'au bureau et lui arracha le rapport des mains. Il resta imperturbable. Vêtu d'une chemise à col ouvert et d'un pantalon de costume sombre, il était plus sexy que jamais.

La fatigue d'Orla s'était évaporée. Elle débordait soudain d'énergie. Serrant les dents, elle s'exhorta au calme.

— Puis-je t'être utile à quelque chose ? Tu n'as pas de problèmes d'adaptation, apparemment.

Antonio retira ses pieds du bureau et se redressa.

— Ton personnel se montre empressé à me satisfaire... suivant tes instructions, je suppose ?

Elle compta jusqu'à dix avant de répondre d'une voix égale :

— Sache que nous traitons tous les clients de la même manière, qu'ils occupent une chambre premier prix ou la suite VIP du dernier étage.

Antonio se leva et elle eut soudain du mal à respirer.

— Très louable.

Elle lui jeta un coup d'œil suspicieux. Se moquait-il d'elle ? Son ton était neutre, mais il n'était pas exclu que ce commentaire soit ironique... Elle se sentait mal à l'aise malgré sa tenue d'une élégance sobre. Robe chemisier de soie crème resserrée à la taille par une large ceinture en cuir et sandales à talons. Ses cheveux étaient attachés en une queue-de-cheval basse.

Antonio mit les mains dans ses poches et la contempla un long moment en silence. A bout de nerfs, elle finit par s'exclamer :

— Qu'y a-t-il ? J'ai quelque chose sur le visage ?

— Tu as l'air d'avoir vingt et un ans, répliqua-t-il d'une voix rauque.

A sa grande exaspération, elle sentit une vive chaleur l'envahir.

— Eh bien, je les ai dépassés depuis longtemps, rétorqua-t-elle d'un ton vif. Neuf ans très exactement. Maintenant, si ça ne te dérange pas, la journée a été longue et j'ai encore du travail.

Mensonge... Mais il était urgent que cet homme trop beau, trop viril, *trop tout*, s'en aille avant de voir à quel point il la perturbait. Il fit le tour du bureau et elle se raidit.

— J'aimerais t'inviter à dîner ce soir.

Abasourdie, elle resta sans voix pendant un instant. Puis elle répéta comme un perroquet :

— Dîner ? Ce soir ?

— Oui, c'est une coutume assez répandue, observée par les gens qui ont envie de passer un moment ensemble autour d'un repas.

A la vue de la lueur malicieuse qui dansait dans les yeux noirs, elle sentit son cœur s'affoler. Antonio Chatsfield lui rappelait soudain dangereusement l'inconnu qui l'avait séduite si facilement un certain soir...

Elle ouvrit la bouche pour émettre une réflexion caustique, mais il ne lui en laissa pas le temps.

— Ne te fatigue pas, Orla. J'ai vérifié ton agenda et tu n'as rien de prévu. J'ai réservé une table au Kilkenny pour 20 heures. Ne sois pas en retard.

Sur ces mots, il quitta la pièce, laissant flotter derrière lui les effluves de son parfum épicé. Masculin. Orla serra les poings. Qu'y avait-il chez cet homme qui la déstabilisait à ce point ? Pourquoi se sentait-elle aussi menacée ?

Elle faillit s'esclaffer. Questions stupides ! Il avait menacé son équilibre mental dès qu'elle avait posé les yeux sur lui. Mais elle s'était empressée d'ignorer ce détail pour sauter dans son lit une heure après l'avoir rencontré.

Cet homme, qui était son adversaire, l'avait vue sous un jour peu flatteur. Et c'était un euphémisme ! Quand elle repensait à la façon dont elle s'était conduite cette nuit-là, elle en était malade. Mais il y avait pire encore. Ça n'avait pas été une simple aventure d'une nuit. Pas pour elle, en tout cas. Elle ne parvenait pas à oublier les émotions qui l'avaient étreinte dans ses bras, puis le lendemain matin. Elle ne

s'était jamais sentie aussi proche de quelqu'un... alors que c'était un parfait inconnu ! Et c'était accablée de regrets qu'elle avait quitté sa chambre. Sans même connaître son véritable nom !

Orla se rassit dans son fauteuil. Quel choc elle avait reçu quand, quelques heures plus tard, elle le voyait entrer dans la salle de réunion ! Le destin n'aurait pas pu être plus ironique. Elle s'attendait déjà au départ à des négociations difficiles. Mais découvrir que son adversaire n'était autre que l'homme qui l'avait fait hurler de plaisir, une heure après leur rencontre dans un bar... De compliquée, la situation était devenue critique. Pas étonnant qu'elle se sente menacée !

Et pour ce dîner, elle n'avait pas le choix. Orla poussa un profond soupir. Adieu, le bain relaxant... Tant qu'Antonio Chatsfield ferait partie de sa vie, elle n'avait aucune chance de se détendre.

* * *

— Bonsoir, mademoiselle Kennedy. Votre client vous attend.

— Merci, Brendan.

Orla adressa un bref signe de tête au maître d'hôtel, puis elle prit une profonde inspiration avant de traverser la salle du Kilkenny, restaurant trois étoiles au Michelin. Une des raisons pour lesquelles leur hôtel de Londres intéressait tout particulièrement les Chatsfield.

Il régnait une atmosphère feutrée dans la pièce lambrissée de chêne et baignée par une lumière tamisée. Ses box et ses tables isolées attiraient beaucoup de politiciens, d'écrivains, d'artistes, de stars du rock ou du cinéma fuyant les paparazzis, et plus généralement une clientèle fortunée.

Orla ne put s'empêcher d'éprouver une grande fierté. Cet endroit exceptionnel était le fruit du travail et du talent de son père. Malheureusement, il allait bientôt leur être enlevé... La gorge nouée, elle s'efforça de surmonter son émotion alors qu'elle approchait du box où l'attendait Antonio. Pourquoi avait-il choisi un coin aussi discret ? Elle aurait préféré une table au milieu de la salle...

Machinalement, elle lissa sa robe de soie marine très sage. Couvrant le genou, à manches longues, et boutonnée de la taille jusqu'au cou. Pas la moindre ouverture. Des sandales à talons marine et une pochette argent complétaient sa tenue. Quant à ses cheveux, ils étaient relevés en chignon.

Le message ne pouvait pas être plus clair, non ? Ce dîner était un dîner d'affaires. Rien d'autre.

Même si son cœur battait à grands coups comme si elle avait un rendez-vous d'un tout autre genre.

5.

Antonio regardait Orla traverser la salle. Elle avait cette démarche souple qu'il avait remarquée dès le premier soir à son arrivée dans le bar. Son visage était fermé et sa robe transmettait un message limpide. « Ceci n'est rien d'autre qu'un dîner d'affaires. » Ce qui la rendait d'autant plus sexy...

Il se leva et elle se glissa dans le box, prenant soin de s'asseoir ostensiblement en face de lui. Le regard fuyant. Un serveur surgit aussitôt et elle prit le menu qu'il lui tendait.

— Merci, Thomas, dit-elle avec un sourire chaleureux. Comment va votre mère ?

Le jeune homme rougit.

— Beaucoup mieux, mademoiselle Kennedy. Elle sort de l'hôpital la semaine prochaine et si tout va bien elle n'y retournera plus, grâce à vous et à votre père.

— J'en suis heureuse. Elle a traversé des moments très pénibles.

Le serveur acquiesça dans un murmure, puis il s'éclipsa pour les laisser étudier le menu. Le sourire d'Orla disparut instantanément et Antonio sentit son cœur se serrer. Que lui arrivait-il ? Dès qu'elle s'était adressée à cet homme en souriant, il avait été pris d'une furieuse envie de se lever pour lui flanquer un coup de poing.

Réprimant à grand-peine son irritation, il déclara d'une voix traînante :

— Bonsoir à toi aussi.

Les doigts d'Orla se crispèrent sur le menu et il ressentit une intense satisfaction. De toute évidence, elle n'était pas aussi imperturbable qu'elle voulait le faire croire...

— Bonsoir, dit-elle en levant les yeux vers lui.

— Tu connais bien le serveur ?

Elle hocha la tête et son regard froid s'adoucit, tandis qu'elle répondait d'une voix émue.

— Oui, sa mère est originaire de la même région que ma famille dans l'ouest de l'Irlande. Elle a travaillé pour nous pendant des années à la comptabilité, mais depuis quelques mois elle se bat contre le cancer. Dieu merci, il semble que le traitement soit efficace...

Se remémorant la réflexion du serveur, Antonio demanda avec curiosité :

— C'est ta famille qui a payé les soins ?

Orla s'empourpra, visiblement sur la défensive.

— La plupart des frais étaient couverts par la sécurité sociale... Nous leur avons juste apporté une aide ponctuelle.

Cette générosité était admirable, mais combien d'autres membres du personnel en bénéficiaient-ils ? se demanda Antonio. Combien de cas semblables grevaient-ils le budget de l'entreprise ?

Comme si elle lisait dans ses pensées, Orla ajouta :

— C'est un cas particulier. Ce sont des amis proches de mon père.

Arquant les sourcils, Antonio posa son menu.

— Et le cas particulier du concierge de quatre-vingts ans qui est suivi en permanence par un jeune collègue, sans doute parce qu'il risque de tomber mort à tout instant ?

— Il forme les jeunes. Il travaille dans cet hôtel depuis l'ouverture. C'est une institution. Certains clients fidèles reviennent juste pour voir Lawrence. Il est officiellement à la retraite depuis des années, mais cet hôtel est toute sa vie. Alors tant qu'il est capable de travailler et qu'il en a envie, nous n'avons pas de raison de ne pas le garder.

Antonio resta songeur. A vrai dire, il avait eu avec le vieil homme une conversation très divertissante. Et il l'avait trouvé étonnamment alerte et cultivé. Malgré tout...

Orla posa son menu à son tour, les yeux étincelants.

— Je ne vais pas rester ici à t'écouter énumérer tous les...

Il referma la main sur son poignet, la réduisant au silence. Son pouls battait à cent à l'heure, constata-t-il. Quel idiot ! Comment avait-il pu perdre de vue sa stratégie ?

— Je suis désolé, d'accord ? Concluons une trêve. Nous ne parlons plus de travail. Du moins pendant le dîner.

« Concluons une trêve. »

A son grand dam, Orla sentait son pouls battre frénétiquement sous les doigts d'Antonio. Dire qu'elle ne voulait pas qu'il sache à quel point il la troublait... C'était réussi ! Elle dégagea son poignet d'un geste vif. La perspective d'une trêve était presque aussi terrifiante que celle du rachat, mais elle n'avait pas le choix.

— D'accord.

Elle reprit le menu et le fixa sans rien voir de ce qui était écrit. Le serveur revint et elle demanda la spécialité du chef, tandis qu'Antonio optait pour le steak irlandais, un plat emblématique du restaurant.

— Du vin ? demanda-t-il lorsqu'elle baissa son menu.

— Non, merci. De l'eau gazeuse pour moi.

C'était un dîner d'affaires, se dit-elle fermement. Donc, pas de vin. Un verre lui ferait sans doute le plus grand bien, mais tant pis.

Quelques instants plus tard, la sommelière arriva avec le vin et l'eau. Antonio goûta le vin, puis après le départ de la jeune femme il leva la bouteille en regardant Orla.

— Tu es sûre que tu n'en veux pas un peu ? Il est excellent.

Oui, elle le savait. C'était un des vins qu'elle avait choisis elle-même... Elle faillit refuser puis se ravisa. Après tout, pourquoi ne pas se faire plaisir ? N'avait-elle pas accepté de faire une trêve ? Elle se surprit à sourire.

— D'accord, mais juste un peu.

Antonio sourit à son tour et l'atmosphère se détendit nettement. Ils burent une gorgée et Antonio déclara :

— Je connais le propriétaire de ce vignoble.

Elle arqua les sourcils.

— Le propriétaire du vignoble de Plaisance ? Je croyais que personne ne connaissait son identité.

— Sa vie privée est très protégée. Mais il cultive des cépages locaux remarquables. Malvasia. Barbera. Ainsi que de merlot et du pinot noir.

— Comment se fait-il que tu t'y connaisses en vin ?

— J'ai suivi le cursus Master of Wine quand j'avais une vingtaine d'années. C'est à cette époque que j'ai découvert ce vignoble près de Milan.

— Tu es Master of Wine ? s'exclama Orla, stupéfaite.

— Oui, répondit Antonio d'un air modeste.

— Ça alors ! C'est un titre très difficile à obtenir. Il n'y a que quelques centaines de diplômés dans le monde.

— Attention, on pourrait presque croire que tu es admirative, commenta-t-il avec une pointe de malice.

— Moi qui te prenais pour un ex-militaire borné ! plaisanta-t-elle à son tour. Comment un Master of Wine se retrouve-t-il dans la Légion étrangère et comment y survit-il ?

Antonio se raidit.

— Tu as pris tes renseignements ?

— Il est de notoriété publique que tu as servi dans la Légion.

Le visage d'Antonio s'assombrit et Orla sentit son estomac se nouer.

— Qu'y a-t-il ? lança-t-elle avec une désinvolture destinée à masquer son embarras. Je croyais que nous avions conclu une trêve. J'essaie juste de faire la conversation.

Et tu penses avoir bien choisi ton sujet pour une trêve ? railla une petite voix intérieure.

Après un long silence, Antonio haussa les épaules. Les yeux fixés sur son vin, il déclara d'un ton neutre :

— Je me suis engagé à vingt-cinq ans.

— Vingt-cinq ans ? C'est relativement vieux pour s'engager dans l'armée, non ?

— Avant je ne pouvais pas. Il fallait que je pense à ma famille.

Il était tentant de lui demander des précisions à ce sujet, mais mieux valait s'abstenir, décida-t-elle.

— Je ne connais pas grand-chose de la Légion étrangère, à part les mythes et les légendes... Je sais aussi que c'est un univers secret et que l'entraînement est très dur. Et qu'on doit renoncer à son identité et à son passeport.

— C'est à peu près tout ce que je savais moi-même avant d'y entrer, reconnut Antonio. J'ai franchi l'entrée du fort de Nogent près de Paris, j'ai donné mon passeport et je ne l'ai récupéré que sept ans plus tard.

Orla frissonna.

— J'ai du mal à imaginer qu'on puisse s'engager sans réserve dans quelque chose.

— Et pourtant n'est-ce pas ce qu'on fait tous les jours ? Ne te consacres-tu pas entièrement à ta carrière, à l'entreprise familiale ?

— C'est différent !

— Pourquoi ? Parce que tu n'es pas partie de chez toi et que tu n'as pas changé d'identité ?

— As-tu été obligé de changer d'identité ?

— Oui, mais ce n'est plus aussi strict qu'avant. A présent on peut reprendre sa véritable identité au bout de quelque temps.

— Et l'as-tu reprise ?

Il y eut un long silence, puis Antonio secoua la tête.

— Pourquoi pas ? demanda Orla. Qui étais-tu ?

— Quelqu'un d'autre, répondit-il d'une voix dure.

A cet instant, le serveur apporta les hors-d'œuvre. Déstabilisée, Orla était plus fascinée qu'elle ne l'aurait voulu par l'expérience d'Antonio dans la Légion étrangère. Mais avant qu'elle ait le temps d'approfondir le sujet, il demanda :

— Et toi ? Es-tu née dans un de ces tailleurs que tu affectionnes, avec les cheveux relevés en chignon ?

Orla lui lança un regard noir. Il sourit et elle fut assaillie par une bouffée de désir. Allons bon, elle était en train de perdre de vue l'objet de ce dîner... Elle mangea une asperge tout en s'efforçant de se ressaisir.

— Si tu veux savoir, jusqu'à neuf ans j'étais un garçon manqué casse-cou. Je détestais les robes et je ne supportais pas de rester enfermée. J'avais plus d'égratignures et de bleus que n'importe quel garçon de ma connaissance, au grand dépit de ma mère...

Antonio posa sa fourchette.

— Que s'est-il passé quand tu avais neuf ans ?

Orla se figea, prenant conscience de ce qu'elle avait dit. C'était à neuf ans qu'elle avait entendu son père exprimer ses regrets de ne pas avoir de successeur. Et qu'elle avait changé du jour au lendemain. Mais elle n'avait aucune envie de raconter sa vie. Surtout à Antonio Chatsfield ! Elle haussa les épaules en fuyant son regard.

— Je suis tout simplement devenue une fille.

— Il s'est forcément passé quelque chose. Personne ne change radicalement du jour au lendemain.

Elle le regarda sans rien dire. Il arqua un sourcil et attendit. Se sentant excessivement vulnérable, elle finit par déclarer :

— En réalité c'est une décision que j'ai prise. A cause d'une conversation que j'ai surprise.

A contrecœur, elle rapporta les propos de son père et expliqua qu'elle avait décidé d'assumer le rôle d'héritière.

— Et il s'est trouvé que ça m'a plu, précisa-t-elle sans laisser à Antonio le temps de faire la moindre remarque. J'assistais aux réunions et je faisais semblant de prendre des notes comme si j'étais sa secrétaire. Et quelques années plus tard, je me suis mise à prendre réellement des notes.

— Et ta mère ?

Orla se raidit et repoussa son assiette.

— Ma mère... ne s'intéresse pas vraiment aux hôtels. Autrefois oui, quand j'étais petite. Je les voyais souvent mon père et elle travailler tard le soir, faire les comptes, discuter de la décoration intérieure, des nouveaux investissements à réaliser. Mais par la suite...

La voix d'Orla s'éteignit et elle haussa les épaules. Pas question de révéler qu'au fur et à mesure de l'expansion du groupe sa mère avait pris goût à l'argent au point de ne plus s'intéresser qu'à ça.

A son grand soulagement, un serveur arriva interrompant la conversation. Lorsqu'ils furent de nouveau seuls, Antonio demanda :

— Tu as un appartement à Londres ?

Elle secoua la tête avec un pincement au cœur familial.

— Non, j'habite ici, à l'hôtel. Nous avons toujours vécu dans un hôtel ou un autre. Dans celui-ci depuis son ouverture il y a vingt ans.

— Tu as toujours vécu dans tes hôtels ?

— Oui. Pas toi ?

— Non. Nous avons une maison de famille en dehors de Londres, dans laquelle nous avons grandi. Même si nous avons fait dans notre enfance les quatre cents coups à l'hôtel de Londres. Ce qui rendait fous nos parents, bien sûr.

Orla se surprit à dire avec une pointe de nostalgie :

— Ça m'a manqué de ne pas avoir de frères et sœurs.

— J'en ai eu trop et tu n'en as eu aucun. On n'est jamais heureux, n'est-ce pas ?

Orla méditait ce commentaire lorsque le serveur revint avec leurs plats. Elle le remercia en souriant et goûta son agneau. Il était succulent, mais elle avait l'esprit ailleurs. Contre toute attente, il était facile et agréable de discuter avec Antonio. Le dîner se déroulait dans une atmosphère détendue, traversée de vibrations délicieuses.

Ils mangèrent en silence pendant quelques minutes et elle ne put s'empêcher d'être ridiculement fière quand Antonio déclara que le steak était l'un des meilleurs qu'il avait jamais mangés. Après une nouvelle pause, elle se surprit à avouer :

— J'ai toujours eu envie d'une maison. Une maison de famille. Quand j'allais chez mes amis, je les enviais de pouvoir fermer la porte d'entrée et se retrouver chez eux, en ayant la certitude de ne pas croiser des centaines d'inconnus dans les couloirs.

Soudain embarrassée, elle s'empourpra.

— Qu'il n'y ait surtout pas de malentendu. Je suis consciente de ma chance. J'ai eu une enfance et une adolescence incroyablement privilégiées. Mais par moments... J'aurais aimé avoir un endroit à moi. Où en rentrant de l'école, je n'aurais pas trouvé mon lit fait et ma chambre impeccablement rangée.

Antonio resta silencieux un instant avant de dire :

— Nous, nous avons une maison de famille... et la plupart du temps nous vivions coupés du monde extérieur. On nous faisait faire la navette entre des pensions très chic et une immense bâtisse sinistre, pleine de nurses et de gouvernantes. Nos parents passaient leur temps dans l'un ou l'autre des hôtels, si bien que nous étions pour ainsi dire livrés à nous-mêmes. Et puis notre mère est partie quand j'avais quinze ans.

Le cœur d'Orla se serra. Tout le monde connaissait l'histoire. Liliana Chatsfield avait quitté sa famille et s'était évanouie dans la nature, laissant derrière elle un bébé et ses six autres enfants. C'était à cette époque que l'empire Chatsfield avait commencé à perdre de son prestige.

Sa propre mère avait beau l'exaspérer, elle avait toujours été là pour elle.

— Ça a dû être très dur. Et tu ne l'as jamais revue ?

Antonio secoua brièvement la tête tout en s'essuyant les lèvres avec une serviette en lin. De toute évidence, il n'avait aucune envie de s'étendre sur le sujet. Un souvenir revint soudain à la mémoire d'Orla. Elle devait avoir dix-huit ou dix-neuf ans et elle avait vu en une de tous les tabloïds des photos d'Antonio sortant d'une boîte de nuit, entouré d'un essaim de créatures superbes à moitié nues.

Il était aussi beau qu'aujourd'hui, mais beaucoup plus jeune, bien sûr. Et surtout, il avait un visage plus serein. Ce qui expliquait pourquoi elle ne l'avait pas reconnu, l'autre soir, au bar. Peu de temps après, il avait disparu de la scène.

Un par un les autres Chatsfield étaient devenus adultes et l'avaient remplacé dans les tabloïds. Quelques semaines plus tôt, la dernière extravagance de Cara, sa plus jeune sœur, mannequin à la réputation de fêtarde, avait encore fait les gros titres.

Antonio avait été obligé très jeune d'assumer de lourdes responsabilités. Un peu comme elle... Cette pensée déstabilisa Orla. Jamais, elle n'aurait imaginé avoir le moindre point commun avec un Chatsfield !

— Je suppose que tu n'as pas souvent vu tes frères et sœurs depuis ton départ ?

Antonio prit son verre et fit tourner le vin d'un rouge profond dans un mouvement hypnotique.

— En effet, finit-il par répondre après un long silence. Ils étaient presque adultes quand je suis parti, à part les jumeaux, Orsino et Lucca, qui terminaient leurs études secondaires, et Cara qui avait dix ans.

Il pinça les lèvres.

— Mais comme mon père me l'a fait remarquer, c'était lui leur père, pas moi. Même si ça l'arrangeait de n'être père que par intermittence. J'ai eu une querelle avec lui un jour où de toute évidence ça l'arrangeait de l'être.

— Une querelle ?

— Au sujet de mon frère Nicolo. Il avait été gravement brûlé dans un incendie à l'âge de treize ans. J'étais inquiet pour lui parce que après avoir passé le plus clair de son temps à faire la fête pendant des années, il s'était brusquement replié sur lui-même et vivait en reclus. Je savais qu'il ne s'était jamais vraiment remis de ce qui lui était arrivé, mais il ne voulait surtout pas l'entendre de ma bouche.

La gorge d'Orla se noua. C'était poignant d'imaginer Antonio, à peine sorti de l'adolescence, faisant de son mieux pour remplacer ses parents auprès de ses frères et sœurs. Elle s'apprêtait à lui poser

d'autres questions quand leur serveur arriva pour desservir.

Finalement, elle avait presque bu la moitié de la bouteille de vin, constata-t-elle avec consternation. Dire qu'elle était déterminée à rester distante, sobre et à ne pas déborder du cadre strictement professionnel... Antonio Chatsfield se révélait beaucoup plus sensible et intéressant qu'elle ne s'y attendait.

Elle s'empressa de commander les cafés. Il fallait absolument qu'elle s'éclaircisse les idées et qu'elle oriente la conversation sur l'essentiel.

Une fois les cafés servis, elle demanda :

— Pourquoi être revenu maintenant et pour lancer une offre de rachat ?

Les yeux d'Antonio lancèrent des étincelles.

— Je croyais que nous devions éviter les sujets sensibles ?

Elle se contenta de relever le menton sans rien dire.

Il prit un air faussement affligé.

— Dommage. La trêve aura été agréable mais de courte durée.

Il but une gorgée de café avant de poursuivre.

— Si je suis revenu et si j'ai décidé de lancer cette opération c'est pour ma sœur Lucilla. Quand j'ai quitté la maison, c'est elle qui a endossé toutes les responsabilités. Elle s'est occupée à la fois de la famille et du groupe. Aujourd'hui elle me demande mon aide. Il est hors de question que je la lui refuse.

Il darda sur Orla un regard pénétrant.

— Si tu espères me voir repartir bientôt, tu te fais des illusions. Toute mon attention restera concentrée sur toi jusqu'à ce que le groupe Chatsfield absorbe le groupe Kennedy. Et ça finira par arriver... tôt ou tard.

* * *

Les doigts d'Orla se crispèrent sur sa tasse. Antonio était déterminé à aider sa sœur à atteindre ses objectifs. Vu leur passé commun ça n'avait rien d'étonnant. Le départ de leur mère les avait amenés à tisser des liens très étroits. Mais, pour sa part, elle était résolue à se battre pour défendre les intérêts de sa famille et du groupe Kennedy.

Soudain dégrisée, malgré tout le vin qu'elle avait bu, Orla finit son café et déclara d'un ton délibérément léger :

— Je crois que je vais me retirer. La journée a été longue et demain matin très tôt je dois accueillir les participants à un congrès.

— Je vais te raccompagner à ta chambre.

Devant le sourire carnassier d'Antonio, elle fut envahie par un grand froid. Avait-elle vraiment couché avec cet homme quelques jours plus tôt ? Elle ouvrit la bouche pour refuser, mais devant son regard noir elle se ravisa. Discuter ne servirait à rien du tout...

— Très bien, répliqua-t-elle d'un ton crispé.

* * *

Ils se levèrent et Antonio laissa Orla sortir la première du box. Elle avait les joues rouges, constata-t-il. A cause du vin ? Ou de l'électricité qui faisait vibrer l'air autour d'eux ? A moins qu'elle ait compris qu'elle n'avait aucune chance de garder le contrôle de son entreprise ?

A cette pensée, il eut un étrange pincement au cœur. Des remords ? se demanda-t-il avec perplexité. Il fallait reconnaître qu'elle ne ménageait pas sa peine. Au cours des derniers jours il l'avait observée à

son insu. Elle était infatigable. Debout à l'aube, couchée très tard. Aussi courtoise et prévenante avec le personnel qu'avec la clientèle.

Comme elle l'avait souligné elle-même, le point fort du groupe Kennedy était l'excellence du service. Irréprochable et personnalisé, bien sûr, mais ce qui faisait toute la différence, c'était la cordialité qui caractérisait non seulement l'accueil des clients, mais aussi les relations entre les membres du personnel. Il en résultait une atmosphère chaleureuse, presque familiale, qui manquait aux hôtels du groupe Chatsfield, en partie parce qu'ils étaient plus vastes et plus luxueux.

Le légendaire charme irlandais — dont Orla était une représentante éblouissante — contribuait peut-être également à créer cette ambiance si particulière, se dit Antonio. En tout cas, les clients étaient visiblement enchantés. Il en avait d'ailleurs eu la confirmation en consultant les statistiques. Le taux de fidélisation de la clientèle était remarquable. Par ailleurs, à en juger par les regards soupçonneux auxquels il avait eu droit plus d'une fois au cours de ses tournées d'inspection, le personnel était d'une loyauté irréprochable.

Il suivit Orla à travers la salle de restaurant, fasciné par le balancement de ses hanches sous la soie fluide de sa robe.

Le hall était calme. Orla échangea quelques mots avec les réceptionnistes avant de leur souhaiter une bonne nuit et de se diriger vers l'ascenseur, devant lequel l'attendait Antonio.

Plus elle approchait, plus elle se raidissait, constata-t-il. Il appuya sur le bouton et les portes s'ouvrirent. Il la suivit dans la cabine puis la regarda d'un air interrogateur. Après un silence, elle déclara d'un ton crispé :

— Cinquième étage. S'il te plaît.

Il appuya sur le bouton. Les portes se refermèrent. Orla semblait minuscule dans la cabine. Des souvenirs vivaces s'imposèrent à lui. La petite robe noire qu'elle portait le premier soir... le sein qu'elle avait dévoilé à sa demande... Il fut assailli par une bouffée de désir qui lui coupa le souffle.

— Il est inutile que tu m'accompagnes jusqu'à ma porte. Je n'habite pas dans une rue mal famée.

Il réprima une moue de dérision. Orla avait visiblement remarqué qu'il n'avait appuyé que sur le bouton du cinquième. Mais si elle avait ce ton brusque était-ce parce qu'elle était irritée ? Ou troublée ? Était-elle poursuivie par les mêmes souvenirs que lui ?

Il la regarda sans rien dire, en proie à un désir de plus en plus irrépressible. Ses cheveux étaient si flamboyants... Son teint si pâle... Ses yeux si bleus... Jamais il n'avait eu envie d'une femme à ce point. Il s'efforça de prendre un ton léger.

— J'insiste. Je veux te prouver que je suis capable de me conduire en gentleman, Orla.

— Je te crois. Je t'assure.

La cabine s'immobilisa et les portes s'ouvrirent. Elle sortit, il la suivit. Sa chambre était au bout du couloir. Elle ouvrit la porte et se retourna aussitôt vers lui. A la vue de la petite veine qui battait frénétiquement à la base de son cou, une envie d'elle le tarauda.

— Merci. Je suis arrivée, dit-elle d'un ton qui se voulait désinvolte, mais qui ne l'était pas vraiment.

— Tu ne m'invites pas à entrer ? demanda-t-il d'une voix traînante.

— Certainement pas !

Il sourit et la regarda sans rien dire. Elle ne bougea pas. Il attendit encore. Alors qu'il était sur le point d'admettre sa défaite et de s'en aller, elle ouvrit la porte toute grande.

— Bon sang, si tu y tiens, vérifie qu'il n'y a pas d'intrus et ensuite va-t'en !

Suffoqué par une vague de désir, il passa devant elle et pénétra dans la suite. Elle l'avait décorée à son goût, constata-t-il. Comme si c'était cette maison qui lui manquait tant ? Dominante de blanc cassé. Un grand canapé, une table basse et deux fauteuils. Un home cinéma à la pointe de la technologie. Et de très belles aquarelles aux murs.

Antonio fut étreint par une nostalgie étrange, l'envie enfouie depuis trop longtemps d'avoir un refuge à lui... où trouver la paix.

Une aquarelle l'attira plus particulièrement. Une côte sauvage dans des bleus et verts profonds. Orla le rejoignit et il sentit les effluves de son parfum déjà si familier. Roses et musc...

— C'est le promontoire de Sleah Head dans le comté de Kerry, la région dont notre famille est originaire, dit-elle d'une voix rauque. Dans le sud-ouest de l'Irlande.

Quelque chose dans ce tableau faisait écho à des émotions enfouies au plus profond de lui depuis très longtemps... C'était très troublant. Antonio déglutit péniblement. Les choses n'étaient pas aussi simples qu'il le souhaiterait. Oui, il avait prévu de séduire cette femme, pour aplanir les obstacles éventuels au rachat du groupe Kennedy. Et, par ailleurs, il la désirait comme il n'avait jamais désiré aucune femme avant elle. Mais à présent... il avait l'impression d'avoir un aperçu de son âme. Et il était de plus en plus désorienté.

* * *

Orla avait envie de crier pour rompre le silence, tandis qu'Antonio contemplait le tableau. Comme s'il était dans une galerie et pas chez elle, dans sa suite... Mais aussi, pourquoi l'avait-elle invité à entrer ? D'ordinaire, elle ne supportait pas qu'on envahisse son espace. Elle n'avait même jamais accepté que les femmes de chambre entretiennent sa suite, préférant le faire elle-même. Elle ne supportait pas l'idée que quelqu'un vienne ranger ses affaires en son absence.

Mais il était si sexy tout à l'heure devant sa porte... Elle avait craqué. Comme l'autre nuit.

Et puis, la conversation qu'ils avaient eue pendant le dîner l'avait ébranlée. Il devenait de plus en plus difficile d'ignorer l'attirance irrésistible qu'elle éprouvait pour lui...

Orla croisa les bras.

— On peut considérer que je suis en sécurité, il me semble.

Antonio se tourna lentement vers elle. Envahie par une vive chaleur, elle se figea tandis qu'il s'approchait. Il leva la main et elle retint son souffle, vibrant de désir. Ce fut seulement en sentant ses cheveux tomber sur ses épaules qu'elle comprit qu'il avait défait son chignon. Dans un effort dérisoire pour masquer son trouble, elle protesta d'une voix étranglée :

— Que fais-tu ?

Les yeux étincelants, il jeta l'épingle qui retenait son chignon dans un fauteuil.

— J'ai envie de te faire l'amour. Parce que tu me hantes depuis des jours. Parce que je ne pense pas être capable de sortir d'ici sans t'avoir touchée...

Il fit une pause avant de poursuivre.

— Mais si tu ne veux pas, dis-le maintenant, Orla. Après il sera trop tard.

Parcourue de longs frissons, elle déglutit péniblement. Si elle acceptait qu'il reste... La première fois, c'était un moment d'égarement. Un moment hors du temps et de la réalité. Ils étaient des inconnus l'un pour l'autre. Mais, si ce soir, elle prenait la décision en toute connaissance de cause de coucher avec Antonio Chatsfield... les conséquences risquaient d'être désastreuses.

— Non, murmura-t-elle. Je ne veux pas.

La mâchoire d'Antonio se crispa. Il se fermait... Il allait s'en aller... La frustration qui étreignit Orla lui donna le vertige.

Il recula d'un pas et elle eut l'impression qu'un gouffre les séparait déjà. Il pivota sur lui-même et elle sentit son corps tout entier se révolter. Comment ignorer un élan aussi viscéral ? Antonio se dirigea vers la sortie.

— Attends !

6.

Au grand soulagement d'Orla, Antonio s'immobilisa. Mais il ne se retourna pas. Elle s'apprêtait à franchir un pas décisif, songea-t-elle. Renonçant à toute prudence, elle s'apprêtait à choisir le plaisir. Elle allait faire un saut dans l'inconnu. Mais, de toute façon, elle n'avait pas le choix. Elle avait besoin de cet homme comme elle avait besoin de respirer.

— Ne t'en va pas, dit-elle d'une voix ferme. Je ne veux pas que tu t'en ailles. Reste.

Antonio se retourna et murmura d'une voix rauque :

— Viens ici.

Elle le rejoignit et ce fut comme si leurs deux corps ne faisaient déjà plus qu'un. Ses bras se nouèrent d'eux-mêmes sur la nuque d'Antonio, tandis qu'une de ses mains s'enfonçait dans ses cheveux et que l'autre se posait au creux de ses reins, la plaquant contre son corps musclé.

L'embrassement fut instantané. Leurs bouches se mêlèrent dans un long baiser vorace tandis que leurs bassins se soudaient, ondulant l'un contre l'autre.

Antonio finit par s'arracher à la bouche d'Orla.

— La chambre.

— Première porte sur la gauche, répondit-elle d'une voix hachée.

La soulevant de terre, il traversa le salon à grands pas. Alanguie contre son torse puissant, elle posa une main sur sa joue et fut électrisée par le contact de sa barbe naissante.

D'un mouvement d'épaule, il ouvrit la porte de la chambre qui était baignée par la lumière tamisée d'une lampe de chevet. Il s'arrêta devant le lit et la reposa sur ses pieds en la faisant glisser contre son corps avec une lenteur exquise.

Les yeux dans les yeux, elle enleva ses sandales du bout des pieds, tandis qu'il entreprenait de déboutonner sa robe. Les boutons étaient si nombreux et si minuscules pour ses doigts qu'elle écarta rapidement ses mains.

— Laisse-moi faire.

Mais les siennes tremblaient tellement qu'elle se révéla aussi lente que lui. L'interrompant, il murmura quelque chose en italien et s'empara de sa bouche dans un nouveau baiser passionné. Tout en lui répondant avec ferveur, elle déboutonna fébrilement sa chemise puis couvrit son buste puissant de caresses. Une chaleur liquide se répandit entre ses cuisses tandis qu'il remontait sa robe et glissait les doigts sous l'élastique de sa culotte. Avait-elle mis des dessous de soie en prévision que la soirée se terminerai ainsi ? Elle s'empressa de chasser cette question de son esprit.

Les doigts d'Antonio effleurèrent son sexe, lui arrachant un gémissement. Il approfondit ses caresses sans cesser de l'embrasser, puis il s'écarta brusquement.

— J'ai envie de toi. Maintenant.

Le souffle court, les jambes en coton, elle le regarda déboucler sa ceinture, puis baisser d'un seul mouvement son pantalon et son boxer. La vue de sa virilité triomphante fit courir un long frisson le long de son épine dorsale. Il plongea la main sous sa robe et tira sur sa culotte. Vacillante, elle se laissa tomber en arrière sur le lit. Remontant sa robe jusqu'à la taille, il acheva de lui enlever sa culotte, puis il se redressa. Immense. Splendide. Irrésistible.

Il s'assit dans le fauteuil situé près de son lit et elle se redressa sur les coudes, interloquée. Il déchira l'étui du préservatif et enfila ce dernier.

— Viens ici, Orla.

Elle se leva tant bien que mal. Sa robe retomba sur ses jambes, tandis que le haut à moitié déboutonné bâillait sur sa poitrine. Antonio la saisit par la taille et la hissa sur lui, à califourchon. Il leva les mains vers l'ouverture de sa robe, mais au lieu de faire une nouvelle tentative pour la déboutonner, il la déchira d'un coup sec, faisant sauter plusieurs boutons.

Au lieu de la contrarier, ce geste auquel elle ne s'attendait pas décupla son désir.

— Je t'en achèterai une autre, murmura-t-il en dégrafant le soutien-gorge.

Il dénuda ses seins, puis referma les mains dessus, caressant leurs bourgeons hérissés avec ses pouces. Les bras toujours emprisonnés dans les manches de sa robe, elle renversa la tête et ferma les yeux, savourant les sensations délicieuses qui l'assaillaient de toutes parts.

Sans en avoir vraiment conscience, elle ondulait déjà des hanches, impatiente de s'unir à lui. Il interrompit ses caresses et elle ouvrit les yeux. Refermant les mains sur ses hanches, il la souleva légèrement et l'immobilisa juste au-dessus de sa virilité fièrement dressée.

Tremblant d'anticipation, elle sentit un nouveau spasme étreindre son sexe. En même temps qu'il abaissait son bassin pour s'enfoncer en elle, il se pencha sur un sein et aspira goulûment la pointe durcie. Elle enfonça les doigts dans ses cheveux avec un gémissement extatique. Ses hanches ondulaient d'elles-mêmes et des ondes de plaisir la parcouraient déjà, mais la bouche d'Antonio quitta son sein.

Plongeant son regard dans le sien, la tenant par les hanches, il guida les mouvements de son bassin, le soulevant et l'abaissant tour à tour avec une lenteur diabolique. Se cramponnant au dossier du fauteuil derrière sa tête, elle se laissa couler dans un océan de sensualité.

Antonio se pencha sur l'autre sein et referma les lèvres sur son bourgeon tendu, le mordillant et le léchant tour à tour. Orla laissa échapper un gémissement aigu et le mouvement de ses hanches devint frénétique. Antonio renversa la tête en arrière, s'abandonnant à ses coups de reins vigoureux. Emportée dans un tourbillon inexorable, elle accéléra encore le rythme.

Antonio referma les mains sur ses seins et pinça délicatement les deux boutons frémissants. Le raz-de-marée qui déferla en elle fut d'une telle violence qu'elle crut défaillir. Les vagues de volupté se succédaient encore et encore, tandis qu'Antonio allait et venait en elle à coups de reins puissants. Jusqu'au moment où il fut balayé à son tour par le plaisir suprême.

Haletante, étourdie de plaisir, Orla savourait les dernières ondes de plaisir qui la parcouraient, malgré un vague regret. Ne serait-ce pas encore plus fabuleux de le sentir en elle sans rien qui s'immisce entre eux ? De pouvoir se dispenser de cette couche de latex ?

Mais son esprit était trop embrumé pour que cette pensée fugitive puisse s'y attarder. Elle se laissa aller contre Antonio, le visage enfoui dans son cou, savourant la douceur de sa peau humide de sueur et son parfum épicié.

Ses bras se refermèrent sur elle et elle se blottit encore plus étroitement contre son torse. Jamais elle n'avait éprouvé un tel sentiment de bien-être et de sécurité.

Au bout d'un moment elle le sentit bouger, mais elle n'eut pas la force d'esquisser le moindre mouvement. Il se leva, la déposa sur le lit et acheva de la déshabiller. Lorsqu'elle finit par ouvrir les yeux et qu'elle le vit penché sur elle, un long frisson la parcourut. Il s'assit à côté d'elle et posa la main sur son ventre. Il fit remonter lentement sa main et la referma sur un sein. Une vague de désir la

submergea. Lorsqu'il se pencha sur elle pour l'embrasser, elle noua les bras sur sa nuque et ondula des hanches contre sa virilité qui s'éveillait de nouveau.

Il interrompit leur baiser et murmura d'une voix rauque :

— Pourquoi me fais-tu un tel effet ?

Comment répondre ? Elle pourrait lui poser la même question... Et c'était un peu effrayant. Enfonçant les doigts dans ses cheveux, elle répliqua d'un ton qu'elle espérait léger :

— Silence, Chatsfield.

Puis elle captura sa bouche et son esprit se vida de toute pensée.

* * *

Plusieurs heures plus tard, Orla se réveilla serrée contre Antonio, la joue contre son torse, un bras autour de sa taille. Embarrassée, elle voulut s'écarter. Mais à sa grande surprise, le bras d'Antonio autour de ses épaules l'en empêcha.

— Où comptes-tu aller ? grommela-t-il.

— Nulle part, répondit-elle, le cœur battant.

En proie à une émotion indicible, elle resta blottie contre lui, tandis qu'il promenait ses doigts sur son dos, déclenchant des explosions de sensations dans tout son corps. Derrière les fenêtres, une lueur imperceptible annonçait l'aube prochaine.

Ils étaient comme dans un cocon où rien ne pouvait les atteindre... Cette idée était absurde, songea-t-elle aussitôt. Pourtant, ce n'était pas la première fois ce soir qu'elle avait le sentiment délicieux d'être seule au monde avec Antonio. Quelque chose de fondamental avait changé au cours du dîner... Préférant ne pas s'attarder sur cette pensée, elle rompit le silence.

— Tu ne dormais pas ?

— Je dors mal depuis des années.

— La Légion ?

Elle sentit un léger mouvement et devina qu'il hochait la tête.

— C'était comment ?

Il se raidit et sa main s'immobilisa dans son dos. Elle se maudit aussitôt. Que lui avait-il pris de gâcher la sérénité de ce moment par sa curiosité.

— Tu n'es pas obligé de...

— Ça a été la période la plus dure de ma vie. Mais c'était également très excitant et libérateur.

— Pourquoi libérateur ?

Il soupira.

— Parce que pour la première fois de ma vie je n'étais plus un Chatsfield, avec tout ce que ça implique. Gros titres dans les journaux, malentendus, responsabilités. J'étais... Marco Rossi.

Orla leva la tête vers lui et posa son menton sur son torse. Mais dans la pénombre, elle ne voyait pas son visage.

— Rossi ?

— Le nom de jeune fille de ma mère.

— Ça a dû être difficile de t'en aller en laissant ta famille. Ta sœur.

Il y eut un long silence.

— Oui. Mais elle m'a poussé à partir. Elle savait que j'étouffais et que j'avais besoin de disparaître. Et comme mon père me l'avait fait judicieusement remarquer, c'était lui leur père. Pas moi.

L'amertume qui perçait dans la voix d'Antonio serra le cœur d'Orla.

— Toi et ta sœur vous n'auriez jamais dû être obligés d'assumer de telles responsabilités... Vous étiez si jeunes.

— Nous n'avions pas le choix. Notre sœur n'était qu'un bébé. Il fallait bien préserver l'unité de la famille. Maintenir une certaine stabilité. Au moins les enfants allaient à l'école et il y avait toujours de l'argent...

* * *

Que lui arrivait-il ? se demanda Antonio. Que lui prenait-il de parler de tout ça à Orla ? Elle posait les mêmes questions que les autres femmes, mais pas dans le même esprit. Ça se sentait. Contrairement aux autres, elle n'était pas fascinée par le glamour ni par le danger. Ce qui l'intéressait, c'étaient les vrais problèmes. Elle allait droit à l'essentiel.

Il sentit ses doigts effleurer une de ses cicatrices et se raidit. Mais contrairement à ce qu'il redoutait, elle ne fit pas de commentaire.

— Ce tatouage sur ton bras... c'est un blason ?

Il se détendit.

— Oui, c'est le blason de la Légion.

Il se surprit à sourire.

— Je l'ai fait tatouer dans un salon à Marseille pendant ma première permission... Ne me demande pas pourquoi. J'étais tellement ivre cette nuit-là qu'ils auraient pu me tatouer le portrait de Britney Spears sur le bras, je ne me serais rendu compte de rien.

Orla pouffa.

— Tu imagines le résultat pour ton image...

Soudain étreint par une émotion étrange qui lui donna le vertige, il changea de position comme pour retrouver son équilibre. Orla se retrouva pratiquement allongée sur lui, les seins écrasés contre son torse. Il perçut les battements de son cœur qui s'accéléraient et il lui caressa le dos avec plus d'insistance. Puis il referma la main sur une de ses fesses et la pressa doucement. Elle déposa un baiser sur ses lèvres. Un baiser si doux qu'il eut un nouveau vertige. Enfonçant les doigts dans ses cheveux, il s'empara de sa bouche et transforma cette douceur en passion brûlante.

Avec un gémissement approbateur, Orla se mit à onduler des hanches contre sa virilité. Il s'abandonna au tourbillon qui les emportait, renonçant avec soulagement à comprendre quelle était cette émotion étrange qu'il n'était visiblement pas le seul à avoir éprouvée.

* * *

Le jour suivant, Orla était encore tout étourdie. Son corps était délicieusement endolori et son esprit plein de souvenirs plus grisants les uns que les autres. Se concentrer sur son travail lui demandait un immense effort. Elle n'avait qu'une envie. Rêver de *lui*. Se remémorer tout ce qu'il lui avait révélé.

Régulièrement, elle se rappelait néanmoins à l'ordre. Il ne fallait pas perdre de vue qui il était, se disait-elle fermement. Ni pourquoi il était venu s'installer au Kennedy. Il fallait rester prudente. Peut-être jouait-il avec elle. Peut-être avait-il décidé de la séduire pour l'affaiblir. Pour détourner son attention de...

Le hall s'anima brusquement et Orla fut arrachée à ses pensées. Lorsqu'elle vit sa mère surgir de derrière le comptoir de la réception pour accueillir une armée de dames d'un certain âge très chic, elle réprima un soupir.

Oh ! maman, pas aujourd'hui, s'il te plaît ! supplia-t-elle silencieusement.

* * *

Antonio observa l'échange entre Orla et sa mère, apparemment rentrée d'Asie la veille, avant son mari qui avait encore des problèmes à régler sur place. Grande et mince, à peine marquée par l'âge, Mme Kennedy était l'élégance personnifiée. La ressemblance entre la mère et la fille était saisissante. Cependant, il y avait dans l'attitude de sa mère une arrogance dont Orla était totalement dépourvue.

De l'endroit où il était assis, Antonio perçut des bribes de leur discussion.

— Maman, ce n'est pas judicieux d'inviter une vingtaine de tes amies à prendre le thé ici. Vous allez encombrer la réception et tu sais bien comment elles sont après quelques verres.

— Ne dis pas n'importe quoi, ma chérie. C'est l'anniversaire de Tilly et si ton père était là, il ne me refuserait pas ça. De toute façon, il est trop tard puisqu'elles sont là.

Des femmes attroupées dans le hall discutaient avec animation, s'esclaffant bruyamment. C'était la brigade des dames de la haute société, qui avaient la mère d'Orla pour commandant en chef.

Orla appela un de ses collaborateurs et lui dit quelques mots. Il tenta de regrouper les dames dans un coin du hall, mais Mme Kennedy s'interposa avec indignation.

Jetant des coups d'œil effarés au groupe, certains clients se levaient déjà pour partir, constata Antonio. Et, bien sûr, Orla était au comble de la contrariété. Elle s'aperçut de sa présence et ses pommettes se colorèrent. Il ne l'avait pas vue depuis qu'ils avaient fait l'amour à l'aube. Profondément troublé de lui avoir fait des confidences, jusque-là exclusivement réservées à son thérapeute, il était parti pendant qu'elle prenait sa douche.

Il lui fit signe. Après une hésitation, elle le rejoignit. Vêtue d'un chemisier de soie crème et d'une jupe crayon un peu plus foncée, elle était coiffée d'un chignon qui ne demandait qu'à être défait.

Il avait envie de la voir ailleurs, songea-t-il. Dans un autre cadre. Sans ces tailleurs chic. Nue dans son lit, pendant des heures. Des jours, même... Une idée se forma dans son esprit, tandis qu'elle s'asseyait à côté de lui.

Un serveur arriva aussitôt. Orla lui sourit et lui demanda un thé. Antonio commanda un café. Des éclats de rire provenant du groupe d'amies de sa mère firent tressaillir Orla. Elle surprit le regard d'Antonio sur elle et déclara d'un air confus :

— J'ai déjà essayé de convaincre ma mère de recevoir ses amies dans un salon privé, mais elle ne veut rien entendre. Elle aime leur faire admirer l'hôtel.

Pourquoi ne supportait-il pas de la voir contrariée ? Antonio se maudit. Il n'aurait pas dû coucher avec elle. *Comme si tu avais eu le choix !* railla une petite voix intérieure.

Il prit la décision à cet instant. Se levant, il demanda à Orla de l'excuser quelques minutes et il passa un coup de téléphone. Puis il se dirigea vers Mme Kennedy.

Orla eut le souffle coupé en voyant Antonio parler à sa mère. Marianne Kennedy savait qui il était, l'ayant rencontré en compagnie de son mari lors de la première entrevue concernant le rachat.

Son expression d'abord hostile devint de plus en plus aimable au fur et à mesure qu'Antonio lui parlait. Un sentiment trouble envahit Orla. Serait-elle jalouse de sa mère ?

Horriifiée, elle se figea dans son fauteuil. Au même instant, Antonio quitta sa mère et revint vers elle avec un sourire énigmatique. Mais au lieu de reprendre sa place, il se dirigea vers l'entrée de l'hôtel, devant laquelle un autobus de luxe venait de s'arrêter.

Sa mère arriva à son tour à sa hauteur et s'arrêta un instant.

— Orla, ma chérie, ce M. Chatsfield vient de nous proposer de fêter l'anniversaire de Tilly au champagne à son hôtel.

Orla resta sans voix.

— En fait, étant donné les circonstances, c'est la moindre des choses, ajouta sa mère d'un air dédaigneux.

Toujours incapable d'articuler un son, Orla regarda sa mère et sa joyeuse bande sortir de l'hôtel et monter dans le bus. Le hall retrouva instantanément son calme bienfaisant.

Antonio rejoignit Orla, s'assit dans son fauteuil et but son café comme si de rien n'était. Puis devant l'air ébahi d'Orla, il arqua un sourcil.

— Quoi ? Ta mère te stressait, alors j'ai réglé le problème.

Orla ouvrit la bouche et la referma. Personne n'avait jamais rien fait de tel pour elle. En proie à des sentiments contradictoires, elle ne savait pas comment réagir.

Antonio indiqua sa tasse.

— Bois ton thé, il va être froid.

Elle secoua lentement la tête.

— Je n'arrive pas à croire que tu as fait ça.

— Quand ton père doit-il rentrer ?

— Pas avant la semaine prochaine. Vendre l'hôtel de Bangkok se révèle plus compliqué que prévu, mais il ne veut pas que j'aie l'aider.

— Parce que tu lui avais déconseillé de l'acheter, n'est-ce pas ?

Orla pâlit.

— Pourquoi l'a-t-il fait ? Ta mère voulait des hôtels en Asie pour impressionner ses amies, c'est ça ?

Elle détourna les yeux.

— Ça ne te regarde pas.

— Ton père a été influencé par ta mère. Je viens de lui parler, Orla. Elle n'a rien dans la...

— Ma mère n'est pas superficielle, coupa-t-elle d'un ton farouche. En tout cas, pas comme tu le crois. Au départ nous n'avions rien. Venant d'un milieu aisé, elle avait un peu de mal à s'adapter à cette vie. Mais elle a travaillé dur avec mon père pour bâtir la société. Et elle l'aime. De son côté il l'adore et il est conscient qu'avant de le connaître elle menait une vie confortable, il a insisté pour qu'elle arrête de travailler dès que nous avons commencé à faire des bénéfices. En fait, il a flatté son goût du luxe, comprit-elle en même temps qu'elle parlait. Et, bien sûr, elle s'est laissé griser. Et, aujourd'hui, elle a très peur pour l'avenir, même si elle ne le reconnaîtra jamais. C'est pour ça qu'elle se comporte comme si tout allait pour le mieux.

— Tu veux sauver les hôtels, n'est-ce pas ? dit Antonio d'une voix douce.

— Bien sûr. C'est notre patrimoine familial. Mon père a travaillé avec acharnement pour le constituer. Ça me déchire de penser qu'il va le perdre. Le fait que les hôtels garderont notre nom sera une bien maigre consolation puisqu'ils ne seront plus vraiment à nous.

— Et, pourtant, ton père est prêt à l'accepter. As-tu discuté avec lui d'autres solutions que celle qui consiste à sauver uniquement le nom ?

Orla but une gorgée de thé tiède, en s'efforçant de ne pas montrer à quel point cette conversation la bouleversait.

— Oui. Mais il ne veut pas en entendre parler. Il estime que si un grand nombre d'hôtels gardent notre nom, il n'aura pas tout perdu. Mais pour ma part, je sais que nous aurions une chance de sauver la société s'il acceptait de les vendre tous, y compris le nom, sauf celui-ci, celui de Dublin et de New York.

Antonio émit un petit sifflement.

— C'est un projet ambitieux.

— Mais réalisable, si mon père acceptait de réduire la taille du groupe à trois établissements et de prendre un associé. Mais il est buté. Il préfère sauver le nom du plus grand nombre d'hôtels possible...

Orla s'interrompit. Que lui prenait-il de raconter tout ça à Antonio ? C'était de l'inconscience !

— Que cherches-tu, Antonio ? Tu n'es pas notre allié. Tu te moques de ce qui peut nous arriver du moment que tu conclus l'accord souhaité par ta sœur.

Il se rembrunit.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire. Mais tu ne peux pas nier que les choses ont changé... entre nous.

Elle déglutit péniblement.

— Non, en effet. Mais nous n'aurions jamais dû coucher ensemble. Ce n'était pas une bonne idée.

— C'était inévitable. Si ça n'était pas arrivé cette nuit-là, ça se serait produit par la suite. C'est une évidence.

Il se pencha en avant.

— J'ai une proposition à te faire.

Le cœur d'Orla fit un bond dans sa poitrine. Était-il possible qu'il lui propose...

— Pars avec moi quelques jours.

7.

Le cœur d'Orla se serra. L'espace d'un instant, elle avait cru qu'il allait lui proposer de devenir leur associé si elle parvenait à convaincre son père d'adopter sa solution.

Mais non, bien sûr. Pour lui aussi la loyauté envers sa famille passait avant tout le reste...

Mais que lui avait-il dit, au fait ?

— Partir avec toi ? Où donc ?

— J'ai une propriété dans le sud de la France, à côté de Saint-Raphaël. Je l'ai achetée quand j'étais dans la Légion, pour mes permissions.

Le cœur d'Orla s'affola dans sa poitrine.

— Mais... pourquoi veux-tu m'y emmener ?

— Parce que si nous passons quelques jours en tête à tête, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il y a des chances pour que le désir qui nous taraude finisse par s'éteindre.

Autrement dit, il considérait ce désir comme un problème et il avait hâte d'en être débarrassé...

Orla eut l'impression de recevoir une douche froide. Elle se leva et déclara d'un ton glacial :

— Non merci. J'ai du travail. Au cas où ça t'aurait échappé nous sommes en négociation en vue d'un rachat. Ce qui s'est passé cette nuit est une erreur à ne pas renouveler.

Avant qu'elle ait le temps de faire un pas, Antonio lui saisit la main.

— Nous ne pouvons pas nous approcher à moins de cent mètres l'un de l'autre sans être dévorés de désir. C'est une réalité incontournable.

Orla le regarda longuement, en proie à un tumulte d'émotions contradictoires. Puis elle dégagea sa main et s'éloigna en s'efforçant d'ignorer les frissons qui la parcouraient.

Alors qu'elle passait devant la réception, elle croisa un serveur qui portait un plateau chargé de flûtes vides. Sa mère et ses amies avaient eu le temps d'ouvrir quelques bouteilles de champagne avant qu'Antonio leur propose d'aller au Chatsfield.

Orla s'immobilisa, de plus en plus déstabilisée. Impossible de nier que le geste d'Antonio l'avait profondément touchée. « Ta mère te stressait alors j'ai réglé le problème. » C'était la première fois que quelqu'un lui apportait son soutien.

Une vive nostalgie l'étreignit. Son dévouement pour le groupe Kennedy l'avait amenée à sacrifier presque toutes ses aspirations personnelles. Les relations amoureuses avaient été reléguées au second plan. Le travail avait monopolisé tout son temps et toute son énergie. Elle avait pris toutes ses vacances dans l'un ou l'autre des hôtels du groupe, avec pour activité principale encore et toujours le travail. Elle avait même perdu de vue ses amies, qui une par une avaient cessé de lui téléphoner parce qu'elle n'était jamais libre.

Elle sentit la colère monter en elle. Elle se retourna et vit Antonio, à quelques mètres, qui la regardait. Une bouffée de désir l'assaillit.

« Nous ne pouvons pas nous approcher à moins de cent mètres l'un de l'autre sans être dévorés de désir. C'est une réalité incontournable. »

Il avait raison. Il suffisait qu'elle le voie pour avoir envie de lui. C'était le premier homme capable de lui faire oublier le travail. Et de lui rappeler ses aspirations enfouies. Comme cet endroit à elle, cette maison dont elle avait toujours rêvé.

Et si pour la première fois de sa vie elle pensait d'abord à elle ? Si elle se rebellait ? S'enfuir avec l'ennemi. Impossible d'être plus rebelle...

S'il devait être l'artisan du naufrage de leur société, n'avait-elle pas intérêt à prendre ce qu'elle pouvait tant qu'il en était encore temps ?

Elle avança vers Antonio, grisée par l'éclat de ses yeux noirs fixés sur elle. Il la désirait. Elle le désirait. Il avait raison. C'était aussi simple que ça.

Elle éviterait de rêver à une maison ou à une autre vie. Ce n'étaient que des mirages. Son désir pour Antonio, lui, était bien réel.

Elle s'immobilisa devant lui et dit d'une voix rauque :

— J'ai changé d'avis. Dans combien de temps pouvons-nous partir ?

Des étincelles jaillirent dans les yeux noirs d'Antonio et ses pommettes se colorèrent. Il eut un sourire joyeux, spontané, sans la moindre trace d'arrogance.

— Combien de temps te faut-il pour faire tes bagages ?

* * *

Orla se retrouva en route vers un aéroport privé, avant d'avoir eu le temps de prendre pleinement conscience de sa témérité. A partir de l'instant où elle avait annoncé sa décision, Antonio ne lui avait pas laissé la moindre possibilité de revenir en arrière. Il l'avait suivie dans son bureau quand elle avait confié les rênes de l'entreprise au directeur adjoint, puis l'avait accompagnée jusqu'à sa suite, où il l'avait embrassée fougueusement, comme s'il voulait lui rappeler la raison de leur escapade.

Il avait réglé sa suite et quitté l'hôtel. Puis il était parti au Chatsfield, sans doute pour régler certains détails avant son départ et rassurer sa sœur en lui expliquant que cette escapade crapuleuse avec leur adversaire faisait partie du plan. A supposer qu'il était entré dans les détails.

De son côté, elle avait fait ses bagages avec la sensation grisante de vivre dangereusement. A présent, dans la voiture envoyée par Antonio au Kennedy, pour la conduire à l'aéroport, elle vibrait d'excitation. Jamais elle ne s'était lancée dans une aventure aussi risquée. Elle grimaça. Sauf peut-être le premier soir, quand elle avait décidé de suivre un inconnu dans sa chambre...

Le conseiller juridique du groupe Kennedy l'avait regardée d'un air atterré.

— Vous faites quoi ?

— Je pars quelques jours, Tom. M. Chatsfield a vu tout ce qu'il avait besoin de voir ici. Et j'ai besoin d'un peu de temps pour réfléchir à notre stratégie.

— Ce n'est pas très orthodoxe, Orla. Que dois-je dire à votre père ?

— Dites-lui que tout se déroule conformément à ses souhaits, avait-elle répliqué avec un serrement de cœur.

Il ne fallait pas se faire d'illusions. Elle n'avait aucune chance de faire changer d'avis son père sur la stratégie à adopter. Les hôtels Kennedy garderaient peut-être leur nom, mais ils tomberaient entre les mains d'Antonio et des Chatsfield.

Cependant, pour l'instant elle se sentait surtout merveilleusement légère. Il y avait si longtemps que son existence tout entière était conditionnée par l'entreprise familiale !

Pour la première fois de sa vie, elle avait décidé de faire une entorse à son code de conduite, et elle n'éprouvait ni doute ni remords. Parce qu'elle arrivait à l'aérodrome et que sur la piste, à proximité d'un jet privé, l'attendait Antonio Chatsfield... Le cœur d'Orla se mit à battre à tout rompre et son esprit se vida.

* * *

Antonio distingua la silhouette menue d'Orla à l'arrière de la voiture et son pouls s'accéléra. Quand il lui avait dit qu'il voulait passer quelque temps avec elle dans l'espoir que leur désir mutuel finisse par s'éteindre, elle avait mal réagi. Pas étonnant. Cette proposition n'avait rien de romantique... En réalité, ses motivations étaient beaucoup plus complexes.

Il n'avait jamais invité personne là-bas. Sa famille ne connaissait même pas l'existence de cette propriété. C'était là qu'il s'était réfugié pour combattre ses démons après son départ de la Légion et qu'il avait fini par retrouver la sérénité. Ou du moins le chemin vers la sérénité.

Aujourd'hui, il avait décidé d'y emmener cette femme et il n'éprouvait pas la moindre appréhension. Orla n'était pas du genre à se faire des illusions. Il n'avait jamais rencontré une femme aussi dévouée à son entreprise. A part sa sœur, bien sûr... Un remords assaillit Antonio. Il était resté délibérément vague dans le mail qu'il avait envoyé à Lucilla, pour la prévenir de son absence. Une affaire personnelle à régler, avait-il dit. Ce qui était vrai. Sauf qu'il avait omis des détails qui n'avaient rien d'insignifiant...

Antonio plissa le front. A vrai dire, la réponse de Lucilla était elle-même assez floue. Sa sœur ne semblait pas particulièrement intéressée par l'évolution des négociations avec le groupe Kennedy, alors que c'était jusque-là sa principale préoccupation. Et n'avait-elle pas mentionné qu'elle s'absentait elle aussi quelques jours ? Il avait été tellement soulagé qu'elle ne lui demande pas de précisions sur ses démarches en cours et à venir qu'il en avait oublié ce détail...

La voiture s'arrêta devant Antonio et il ouvrit la portière. Lorsqu'il vit le beau visage d'Orla aurolé de sa crinière flamboyante, il fut étreint par une émotion si déstabilisante qu'il en vacilla. Il se remémora l'anxiété qui altérait ses traits délicats quand elle avait reconnu qu'elle rêvait de sauver ses hôtels. Elle lui avait semblé si vulnérable... Comme lorsqu'elle lui avait confié que la désinvolture de sa mère masquait en réalité une peur panique de l'avenir.

Ce qui prouvait qu'il ne fallait pas se fier aux apparences... Quelle réalité se cachait par exemple derrière les gros titres évoquant les frasques de ses frères et de sa sœur Cara ?

La main d'Orla se glissa dans la sienne, l'arrachant à ses pensées. Il promena un regard appréciateur sur son jean moulant et son corsage de soie violette sans manches et à jabot.

— Ça alors, mademoiselle Kennedy, commenta-t-il d'une voix traînante. J'aurais juré que vous étiez allergique aux jeans.

Une lueur malicieuse s'alluma dans les yeux saphir.

— Encore une plaisanterie de ce genre et vous vous retrouverez en tête à tête avec vous-même dans votre petite cachette.

— Aucun risque, rétorqua-t-il en l'entraînant vers l'avion. Je ne te laisserai pas t'échapper maintenant.

* * *

— Waouh.

Le souffle coupé, ce fut tout ce qu'Orla fut capable de dire en descendant de la Jeep d'Antonio, trois heures plus tard.

Nichée dans la pinède, la propriété surplombait la mer. Celle-ci scintillait au soleil, tandis que l'air brûlant chargé d'effluves résinés vibrait du chant des cigales.

Quant à la villa, elle toucha Orla en plein cœur, éveillant en elle des résonnances profondes et familières. A la fois simple et majestueuse. Trois étages. De nombreuses fenêtres et une grande porte centrale à double battant ouvrant sur trois marches, d'où partait un sentier sinueux qui s'enfonçait au milieu des pins. La pierre ocre de la façade et des marches était polie par le temps, le soleil et le vent. Le toit en tuiles de terre cuite ajoutait au charme de cette maison provençale.

Prenant Orla par la main, Antonio dit d'une voix rauque :

— Viens, je vais te faire visiter.

Elle déglutit péniblement, fuyant son regard. Pourvu que l'émotion qui l'étreignait ne se lise pas sur son visage... Cet instant était aussi troublant que celui où elle lui avait ouvert sa suite, hier soir...

La porte d'entrée n'était pas verrouillée. Elle ouvrait sur un immense hall salon au sol dallé et aux murs en pierre nue, qui desservait plusieurs pièces. Il l'entraîna dans une somptueuse salle à manger décorée dans un camaïeu de gris rehaussé de touches de blanc. Un magnifique bouquet aux couleurs vives trônait sur une console à côté d'une porte-fenêtre donnant accès à un jardin fleuri.

— Pas mal pour un ex-militaire borné, non ? commenta Antonio d'un ton pince-sans-rire.

Elle s'empourpra. Il n'avait vraiment rien d'un ex-militaire borné... Et le décor était d'un raffinement extrême. D'ailleurs, ses choix n'étaient pas éloignés de ceux qu'elle aurait faits elle-même pour un endroit de ce style.

— Pas mal, en effet, acquiesça-t-elle d'un ton qu'elle espérait léger.

Les yeux pétillant de malice, il la conduisit dans la pièce voisine, un salon équipé d'un home cinéma dernier cri. Les murs étaient tapissés d'étagères chargées de livres. Elle déglutit péniblement. Encore une pièce qui correspondait exactement à ses goûts...

— Je présume que les livres sont purement décoratifs ? plaisanta-t-elle pour masquer son trouble croissant.

— Petite effrontée, murmura-t-il en lui pressant la main.

Au même instant, un cri perçant la fit tressaillir. Surgie de nulle part, une petite masse confuse de peau hâlée et de cheveux noirs traversa le salon en courant, bientôt suivie par une autre plus petite encore, qui cria aussi fort.

Orla resta paralysée, le cœur battant à tout rompre et les jambes tremblantes.

— Hé, ce sont juste les enfants de Marie-Ange.

La voix d'Antonio la fit tressaillir et elle prit soudain conscience qu'elle lui serrait la main à la broyer. Que lui arrivait-il ? Elle leva lentement les yeux et ce qu'il venait de dire atteignit enfin son esprit. Un immense soulagement la submergea. Dieu merci, elle n'avait pas été victime d'hallucinations ! Elle n'était pas en train de devenir folle à cause de désirs refoulés au plus profond d'elle-même depuis des années... Et, à présent, elle comprenait également pourquoi la porte d'entrée n'était pas verrouillée.

Une voix chantante résonna dans le couloir et une ravissante jeune femme brune entra dans la pièce tout en enlevant son tablier. Antonio lâcha la main d'Orla pour aller l'embrasser sur les deux joues avant de faire les présentations.

— Orla, je te présente Marie-Ange, ma gouvernante, qui, avec son mari Dominic, veillent sur la maison en mon absence. Ils habitent au village.

Orla répondit au sourire chaleureux de la jeune femme, puis elles se serrèrent la main. Au même instant, les deux enfants firent de nouveau irruption dans la pièce en criant. Antonio en attrapa un au passage et le souleva en l'air, ce qui le fit hurler de rire.

— Je suis désolée, déclara la jeune femme avec un charmant accent français. En principe, je devrais être partie depuis longtemps, mais ce matin la voiture de Dominic est tombée en panne. Nous avons été obligés d'aller au garage, ensuite j'ai dû lui laisser ma voiture... et il fallu emmener les enfants...

Marie-Ange eut le sourire las des mères débordées, qu'Orla connaissait bien pour l'avoir vu à maintes reprises sur les lèvres de clientes à l'hôtel. Elle avait toujours fait de son mieux pour les soulager.

Elle adressa des paroles compatissantes à Marie-Ange tout en observant Antonio à la dérobée. Il parlait en français au petit garçon, qu'il tenait toujours en l'air, tandis que l'autre enfant, une petite fille aussi mignonne que son frère, s'accrochait à sa jambe en l'implorant du regard de la soulever à son tour. Le voir aussi à l'aise avec ces enfants qui l'adoraient visiblement acheva de la bouleverser.

Quelques instants plus tard, Marie-Ange demanda à ses enfants de laisser M. Chatsfield et son invitée tranquilles. Elle prit sa fille dans ses bras, tandis qu'Antonio reposait le petit garçon par terre. Ils échangèrent quelques mots en français, puis Antonio embrassa de nouveau la jeune femme sur les joues avec chaleur. S'efforçant d'ignorer la pointe de jalousie qui lui pinçait le cœur, Orla concentra son attention sur la petite fille, qui la fixait en suçant son pouce dans les bras de sa mère.

Orla n'avait jamais vraiment réfléchi au problème de la maternité. Quand aurait-elle eu le temps ? Mais lorsqu'elle avait vu ces deux enfants surgir de nulle part, elle avait éprouvé un manque si aigu qu'elle était encore sous le choc.

Après le départ de Marie-Ange, Antonio se tourna vers Orla.

— Ça t'a fait un choc de voir Marie-Ange et les enfants ? J'aurais dû te prévenir...

Elle sentit son estomac se nouer. Il ne manquerait plus qu'il devine la raison de sa réaction !

— J'ai été surprise, c'est tout, répliqua-t-elle d'un ton neutre. Je ne m'attendais pas à voir des gens ici.

Ce fut seulement à cet instant qu'elle se rappela avoir vu une voiture garée à l'entrée de la propriété, à l'autre bout de l'allée.

Une lueur familière s'alluma dans les yeux d'Antonio et elle sentit une douce chaleur l'envahir. A son vif soulagement. Le désir et le plaisir lui feraient oublier toutes ses émotions.

D'une voix rauque, Antonio déclara :

— Nous ne serons plus dérangés.

Il lui prit la main et l'entraîna vers l'escalier.

— Je te ferai visiter le reste du rez-de-chaussée plus tard. Pour l'instant, je préfère te montrer où nous allons dormir.

Electrisée, elle le suivit à l'étage. Un couloir dallé recouvert de tapis les conduisit jusqu'à une porte ouverte. Ils pénétrèrent dans une chambre immense qui s'étendait sur toute la largeur de la maison, avec vue sur la mer, sur la pinède et sur le jardin, par les grandes fenêtres qui occupaient trois côtés de la pièce. Un tapis de sisal écru recouvrait le sol et des rideaux blancs ondulaient dans la brise.

Mais l'attention d'Orla fut irrésistiblement attirée par l'énorme lit habillé de lin blanc qui trônait au milieu de la pièce. Antonio lui lâcha la main, se tourna vers elle et posa la main sur sa joue.

— Merci d'être venue ici avec moi. Ça me fait très plaisir.

Interdite et beaucoup plus touchée qu'elle ne l'aurait voulu, elle gémit intérieurement. Pourquoi fallait-il que cet homme la déstabilise à ce point ? Non seulement, il ne cessait de la surprendre, mais il avait le don de faire vibrer en elle les cordes les plus sensibles...

Une fois de plus anxieuse de masquer son trouble, elle répliqua d'un ton délibérément provocateur :

— A propos de plaisir...

Un sourire étira les lèvres d'Antonio et il la prit dans ses bras.

— Ne t'inquiète pas, je suis prêt à te le rendre au centuple...

Il s'empara de sa bouche et elle répondit à son baiser avec ferveur. Déjà les questions, les peurs, les doutes s'envolaient de son esprit. Oui, rien de tel que le sexe pour oublier tout le reste... Pendant leur séjour ici, elle veillerait à s'écarter le moins possible de ce chemin enchanté, se promit-elle, avant que son esprit se vide complètement.

* * *

La clarté de l'aube baignait la peau très pâle d'Orla d'une lueur rosée. Elle était sur le ventre, une jambe allongée, l'autre repliée. Ses fesses étaient étonnamment rebondies pour quelqu'un d'aussi mince et menu. Son corps nu était entièrement offert à son regard, le drap étant depuis longtemps tombé du lit. Antonio eut un sourire amusé. En fait, il était surprenant que tous les draps n'aient pas été réduits en cendres.

Son sourire s'estompa, tandis qu'il promenait un regard admiratif sur Orla. Sa maîtresse. Il n'avait jamais eu de maîtresse comme elle. Son visage était tourné vers lui. Ses longs cils dessinaient deux petits arcs noirs sur ses joues laiteuses, ses lèvres étaient gonflées de ses baisers. Ses cheveux flamboyants, répandus en flaque sur ses épaules, tranchaient sur la blancheur du lin. Le seul fait de la regarder suffisait à attiser son désir pour elle. Après lui avoir fait passionnément l'amour toute la nuit...

Il n'avait jamais gardé une femme plus d'une nuit ou deux dans son lit. Même avant de s'engager dans la Légion, il fuyait comme la peste tout ce qui pouvait ressembler de près ou de loin à une relation.

Il gardait quelques souvenirs de l'époque où le mariage de ses parents était relativement heureux. Mais il se rappelait surtout la rapidité avec laquelle il s'était brisé. Comme si le lien qui avait uni ses parents avait toujours été fragile et superficiel. Il avait commencé à soupçonner les infidélités de son père bien avant qu'elles deviennent notoires. Même avant que sa femme finisse par craquer et s'en aller.

Orla avait été visiblement bouleversée hier, en voyant les enfants de Marie-Ange. Pourquoi ? C'était curieux. Depuis toujours Orla faisait passer sa carrière avant tout le reste. C'était le genre de femme qui pourrait très bien ne jamais se marier. Impossible de l'imaginer avec un tablier en train de préparer des cookies pour des enfants tout barbouillés de chocolat... L'esprit d'Antonio fut assailli par l'image d'Orla dans cette situation. Une image très précise... Il sentit un grand froid l'envahir.

Que lui arrivait-il ? Il n'avait pas pensé au mariage raté de ses parents depuis des années. Et il n'avait *jamais* imaginé aucune de ses maîtresses en mère de famille. D'autant plus qu'il avait décidé lui-même, depuis très longtemps, qu'il ne suivrait jamais ce chemin. Alors pourquoi ces idées bizarres, aujourd'hui ? Pourquoi ces images extravagantes ? Parce qu'il y avait une femme dans son lit ?

Pas n'importe quelle femme, lui souffla une petite voix railleuse.

Antonio réprima un grognement dédaigneux. Puis au lieu de réveiller Orla pour lui faire encore l'amour comme il en mourait d'envie, il se força à se lever. Courir dix kilomètres viderait son esprit de ses pensées importunes. Et avec un peu de chance, ça calmerait sa libido insatiable.

* * *

Encore à demi endormie, Orla prit conscience des petites douleurs délicieuses qui parsemaient son corps. Antonio... Ses paupières s'ouvrirent et elle cilla dans la lumière du soleil matinal qui entrait à flots par la fenêtre ouverte.

Mais elle n'avait pas besoin de le voir pour savoir que le lit était vide. Elle inspira profondément et des effluves de lavande fraîchement coupée chatouillèrent ses narines. A sa déception se mêla une pointe de soulagement. Quand Antonio était près d'elle, ses idées s'embrouillaient. Il avait le don de provoquer des courts-circuits dans son cerveau.

Elle s'étira avec volupté. Jamais elle n'avait éprouvé un bien-être aussi fantastique. Et dans la lumière du matin, les réactions inquiétantes qu'avaient déclenchés en elle les enfants de Marie-Ange semblaient irréelles et ridicules.

Un bruit provenant du rez-de-chaussée fit courir un frisson le long de son épine dorsale. Elle se leva et vit que son sac et celui d'Antonio avaient été montés. Dire qu'ils étaient montés directement dans la chambre et qu'ils n'avaient pas quitté le lit de la nuit... Même pas pour manger ni pour se laver.

Elle sortit sa trousse de toilette de son sac et gagna la salle de bains attenante. Devant la douche à l'italienne, elle imagina aussitôt Antonio la soulevant par les hanches, la plaquant contre la paroi et s'enfonçant en elle sous le jet d'eau chaude.

Se maudissant, elle chassa ces images de son esprit et prit une douche rapide. Après avoir enfilé un short et un débardeur, elle eut l'impression d'être redevenue adolescente. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas porté ce genre de vêtements !

Nu-pieds, elle descendit au rez-de-chaussée et gagna la cuisine. Elle se figea sur le seuil, parcourue d'un long frisson à la vue du dos musclé d'Antonio et de ses hanches étroites. Une serviette autour du cou, les cheveux mouillés, uniquement vêtu d'un short, il sifflotait devant la cuisinière. Le contenu d'une poêle grésillait, répandant une odeur alléchante dans la pièce.

Il se retourna et promena sur elle un regard si gourmand qu'elle fut envahie par une vive chaleur.

— Hé, tu dormais si bien ce matin que je n'ai pas voulu te réveiller.

Elle le rejoignit et il passa un bras autour de sa taille pour l'attirer contre lui.

— J'ignorais que tu savais cuisiner, dit-elle en jetant un coup d'œil dans la poêle.

Il reporta son attention sur le mélange alléchant.

— Nous devons faire la cuisine à tour de rôle à la Légion. La plupart du temps c'était tout juste mangeable, mais quand j'en suis parti j'ai découvert que j'avais envie d'apprendre à bien la faire.

Il versa le contenu de la poêle dans deux assiettes et demanda à Orla d'apporter la cafetière. Lorsqu'elle goûta les œufs brouillés aux oignons et aux champignons, elle s'exclama avec surprise :

— C'est très bon !

Il eut un haussement d'épaules modeste.

— Je serais vraiment nul si je n'étais pas capable de réussir un plat aussi simple.

Orla sentit ses joues s'enflammer.

— Tu ne sais pas cuisiner ?

— Je n'ai jamais eu l'occasion.

Elle mangea une autre bouchée.

— Comme je te l'ai dit, nous avons toujours vécu à l'hôtel...

Antonio termina son assiette et se renversa contre le dossier de sa chaise, sa tasse de café à la main.

— Alors, cette maison dont tu as toujours rêvé, tu sais où elle est ?

Les joues d'Orla s'enflammèrent de plus belle et elle but une gorgée de café, comme si ça pouvait l'apaiser. Antonio attendait patiemment sa réponse et elle se résigna.

— Oui. Elle est à Notting Hill.

Il arqua un sourcil.

— Il m'arrive, pendant mes jours de congé...

— Tu as des jours de congé ? coupa-t-il d'un ton moqueur.

Elle lui tira la langue.

— Pendant mes jours de congé, il m'arrive de visiter des maisons à vendre. Je sais que ce n'est pas très honnête de laisser croire aux agents immobiliers que je suis une acheteuse potentielle...

Elle haussa les épaules en rougissant encore.

— Et que fais-tu ? demanda Antonio d'une voix douce.

— Quand je visite une maison, j’imagine comment je la décorerais. Quel usage je ferais de chaque pièce. Où je mettrais mes meubles.

De plus en plus embarrassée, elle tenta de changer de sujet.

— Et toi ? Tu n’as pas envie de retourner dans ta maison de famille ?

Le visage d’Antonio se ferma.

— Non. J’ai quitté cette maison il y a très longtemps. C’est mon frère Nicolo, celui qui a été brûlé dans un incendie, qui l’habite. Et ça me convient très bien.

— Et tes frères et sœurs ? Tu comptes les revoir ?

* * *

Antonio regarda Orla. Pourquoi fallait-il qu’elle lui pose précisément les questions auxquelles il avait le moins envie de répondre ? Mais il était vrai qu’à l’instant elle avait répondu aux siennes, ce qui lui avait visiblement beaucoup coûté.

— En fait, je suis toujours resté plus ou moins en contact avec chacun d’eux. Mais je ne les ai pas revus, à part Lucilla et Cara. Et aussi Orsino quand il est allé en Afghanistan pour faire du parachutisme.

— Tu n’as aucune raison de te sentir coupable de les avoir quittés.

— Je ne me sens pas coupable.

Orla tressaillit et Antonio regretta aussitôt son ton cassant.

— Excuse-moi... C’est juste que... En fait, oui, peut-être que je me sens coupable.

— Ton père est toujours vivant. Il aurait dû être plus présent et il n’avait pas le droit de s’en prendre à toi parce que tu assumais ses responsabilités à sa place.

L’indignation était nettement perceptible dans la voix d’Orla. Antonio ne put s’empêcher de sourire. Il serait curieux de la voir en face de son père. Ce dernier, si arrogant, serait complètement désarçonné. Ce serait un spectacle très réjouissant... Mais que lui prenait-il ? Il imaginait Orla dans une situation future ? Et en face de son père, encore ? Effaré, il se leva pour débarrasser.

— J’ai cuisiné, tu n’as qu’à faire la vaisselle, lança-t-il par-dessus son épaule en posant les assiettes dans l’évier.

Il y eut un bruit de chaise raclant le sol, puis la voix d’Orla, impertinente.

— A vos ordres, mon commandant !

Il jeta un coup d’œil par-dessus son épaule. Pieds joints, dos droit, elle faisait le salut militaire.

— Est-ce parce que tu as envie de te faire punir que tu es aussi impertinente ?

Elle le rejoignit.

— Oui, mon commandant, dit-elle en battant des cils.

Il lui prit le menton et dut se retenir pour ne pas capturer sa bouche. Non, se dit-il fermement. Il était capable de se contrôler.

— Très bien, soldat Kennedy. Vous nagerez cinq kilomètres dans la mer dès que vous aurez fini la vaisselle.

— A vos ordres, mon commandant. Je lave ça et je vais mettre mon maillot.

Antonio secoua la tête avec un sourire vorace.

— Pas besoin de maillot, soldat Kennedy.

8.

Orla essuya la sueur qui lui coulait dans les yeux. Son cœur cognait à grands coups et elle avait l'impression que ses poumons allaient exploser.

— On ne t'a jamais dit que tu étais sadique ? lança-t-elle d'une voix hachée.

— Trop souvent !

Une main apparut dans son champ de vision. Elle s'y agrippa des deux siennes et laissa Antonio la hisser au sommet de la colline.

La vue lui fit un peu oublier ses jambes tremblantes et son cœur déréglé. Bien qu'en short et débardeur, elle mourait de chaud et ruisselait de sueur. Et encore, elle ne portait pas de sac à dos, comme Antonio... Mais il fallait reconnaître que la vue valait vraiment la peine.

La villa d'Antonio était cachée au milieu des arbres très loin au-dessous d'eux. Seule la piscine était visible, minuscule à cette distance, mais tentante malgré tout. Elle donnerait n'importe quoi pour pouvoir se baigner...

— Tiens, il faut boire beaucoup d'eau.

Orla prit la bouteille et but à grandes goulées. Antonio respirait normalement et il n'était pas luisant de sueur, constata-t-elle avec dépit en la lui rendant.

— Ce n'est pas parce que tu as l'habitude de courir trente kilomètres avec un sac de pierres sur le dos...

— Plutôt cinquante kilomètres avec un sac à dos de quinze à vingt kilogrammes.

— C'est suicidaire !

Le visage d'Antonio se ferma et se détourna légèrement.

— C'est un moyen de vérifier qui est apte.

Orla contempla son profil un long moment et ravala les questions qui lui brûlaient les lèvres. Antonio se fermait toujours comme une huître quand elle l'interrogeait sur la Légion. Comme s'il était trop près de la source...

Trois jours s'étaient écoulés depuis leur premier petit déjeuner dans la cuisine, qui avait été suivi par une séance de natation très érotique dans la mer.

Ils vivaient dans une bulle de sensualité et un genre de liberté auquel elle n'avait jamais goûté auparavant. Ils se réveillaient tard, faisaient l'amour, mangeaient, nageaient nus dans la mer... et portaient le moins de vêtements possible le reste du temps. Ils mangeaient de nouveau, faisaient l'amour, dormaient.

Par certains côtés, elle avait le sentiment d'avoir de nouveau neuf ans. D'être redevenue le garçon manqué toujours prêt à partir à l'aventure et à se couvrir d'égratignures. Marchant sur le fil du rasoir. Avant que tout bascule. Avant qu'elle renonce à ses vœux les plus chers et oublie qui elle était vraiment.

— Je t'avais dit de mettre un chapeau.

La voix d'Antonio l'arracha à ses pensées. Elle avait dû frissonner sans s'en rendre compte, songea-t-elle en le voyant poser son sac à dos par terre et l'ouvrir pour chercher son chapeau, qu'elle avait refusé de porter un peu plus tôt. La mine sévère il le lui enfonça sur la tête, emprisonnant son chignon dessous.

— Et ne l'enlève pas. Sinon tu vas attraper une insolation.

Il prit dans le sac un tube de crème et en versa deux noisettes au creux de ses mains.

— Tourne-toi.

Il lui badigeonna la nuque, les épaules et les bras de crème. Malgré la chaleur, elle fut très vite assaillie par des bouffées de désir. Il s'agenouilla pour faire subir le même traitement à ses jambes, malgré ses protestations. Lorsqu'il appliqua de la crème jusque sous le bas de son short, elle lui donna une tape sur les mains, le souffle court.

— Si tu continues comme ça, nous allons finir par faire l'amour ici en plein soleil et je vais vraiment attraper une insolation.

Il eut un sourire démoniaque.

— Si tu n'avais pas ce teint d'Irlandaise...

Il se redressa et remit le sac à dos sur ses épaules.

— Un peu plus loin il y a un coin à l'ombre où nous pourrions pique-niquer. En route.

Un coin à l'ombre ? Où ils pourraient... Une chaleur liquide se répandit entre les cuisses d'Orla.

— A vos ordres, mon commandant !

Elle se remit en marche derrière lui, en proie à une euphorie délicieuse. Décidément, elle se sentait de mieux en mieux en compagnie de cet homme... et c'était très perturbant.

La veille, Marie-Ange et son mari avaient passé l'après-midi à la villa. Marie-Ange et elle avaient joué dans l'eau avec les enfants pendant qu'Antonio et Dominic préparaient le dîner au barbecue. A la tombée du soir ils s'étaient installés au bord de la piscine. Lily, la fille de Marie-Ange et Dominic s'était endormie sur les genoux de ce dernier, tandis que Pierre, leur fils, dormait sur ceux d'Antonio. A son grand dam, elle avait été de nouveau envahie par un désir d'enfant.

A quoi bon le nier ? Un changement était en train de s'opérer en elle. Sa vie, sa carrière, l'hôtel, tout cela semblait très loin. Elle avait le sentiment qu'elle n'était plus vraiment faite pour ce monde.

Ils arrivèrent dans une petite clairière ombragée, avec des rochers qui pouvaient servir de sièges et de table. Orla s'assit, enleva son chapeau et s'éventa avec. Antonio sortit du pain, du jambon et du fromage, une bouteille d'eau fraîche et une autre de vin blanc pétillant. Il confectionna rapidement deux sandwiches, et s'assit à côté d'elle en lui en tendant un. Ils mangèrent en silence en buvant de l'eau et du vin.

— Ce n'est pas exactement le genre de repas dont tu as l'habitude, commenta Antonio au bout d'un moment.

— Il est parfait, assura-t-elle avec chaleur.

En fait, elle préférait cent fois ce pique-nique à un repas gastronomique dans n'importe quel meilleur restaurant du monde. Ce qui signifiait qu'elle ne serait jamais comme sa mère, éblouie par tout ce qui brille, comprit-elle soudain. Un profond soulagement l'envahit, comme si cette crainte la poursuivait depuis longtemps sans qu'elle en ait jamais eu conscience.

— Apparemment, tes tailleurs et tes robes ne te manquent pas trop. Jusqu'à présent leur absence n'a déclenché aucune crise d'urticaire.

Elle eut un pincement au cœur. Ses tailleurs, ses robes... Elle n'avait aucune envie de se dire qu'un jour il faudrait les remettre.

Il effleura sa lèvre inférieure du bout du pouce et plongea son regard dans le sien.

— Je crois que je te préfère comme ça... En sueur et pleine de poussière. Sans maquillage.

Un frisson parcourut Orla. De son côté, elle le préférait tel qu'il était ici. Proche de la nature. Sportif. Beaucoup plus sexy en short et T-shirt que dans ses costumes trois-pièces impeccablement coupés...

Il la souleva et l'installa sur lui à califourchon. Dès que leurs lèvres se touchèrent, ils furent emportés dans une spirale de feu.

* * *

Un moment plus tard, Antonio tendit la main à Orla pour la hisser sur ses pieds. Le soleil avait déjà doré légèrement ses boucles flamboyantes. Des taches de rousseur parsemaient son nez et ses joues. Pas de maquillage. La peau luisant de crème solaire. Short et débardeur froissés et pleins de poussière. Il n'aurait jamais imaginé qu'elle accepterait avec un tel enthousiasme de le suivre dans cette randonnée. Et elle était la créature la plus magnifique qu'il avait jamais vue.

A l'instant il avait dû faire appel à toute sa volonté pour réprimer l'envie de déchirer son short et de la prendre sauvagement ici, en pleine nature. Elle se leva et lui lança un regard noir. De toute évidence, elle lui en voulait encore d'avoir réfréné son instinct. Cette moue boudeuse était irrésistible. Il sourit. C'était devenu une habitude, songea-t-il aussitôt. Jamais il n'avait autant souri que depuis qu'il côtoyait cette femme. Obéissant à une impulsion, il déclara :

— Je veux te montrer quelque chose.

— D'accord.

Il l'entraîna à travers une ouverture dans les broussailles toutes proches. Quelques instants plus tard ils débouchèrent dans une autre clairière. Ils admirèrent la vue sur Saint-Raphaël.

— C'est beau, murmura-t-elle en lui pressant la main.

— Tu vois ce long bâtiment bas ? demanda-t-il en indiquant un point au loin.

Elle mit sa main en visière.

— Celui qui ressemble à un monastère... ou à un couvent ?

Un clocher s'élevait dans le ciel, à une extrémité.

— Oui, c'est ça. Je l'ai acheté il y a environ un an.

— Oh... Pourquoi ?

— Je veux y créer un centre de réadaptation pour les soldats qui rentrent de zones de conflits. Mais ça nécessite beaucoup de travaux, en particulier pour l'installation des équipements de rééducation. Il faudra attendre au moins deux ans avant qu'il soit opérationnel.

Orla resta silencieuse et il lui en fut reconnaissant. Plus d'une fois il avait surpris son regard sur ses cicatrices, mais elle n'avait pas posé de questions. Contrairement à la plupart de ses autres maîtresses, qui avaient manifesté une curiosité qu'il s'était bien gardé de satisfaire. Elles n'auraient pas supporté certains détails.

— C'est un bel endroit pour un établissement de ce genre, finit par déclarer Orla d'une voix rauque.

— Oui.

Au grand soulagement d'Antonio, elle ne demanda pas de précisions. Il n'avait pas envie de s'étendre sur le sujet. Il avait acheté cette propriété, poussé par le désir d'aider les soldats à surmonter leurs traumatismes. Lui-même s'était battu seul contre ses démons, après avoir quitté la Légion et c'était une expérience qu'il ne souhaitait à personne.

— Allons-y. Il faut rentrer avant la nuit.

Orla lui pressa de nouveau la main.

— Merci... de me l'avoir montré.

La gorge trop nouée pour émettre un son, il l'entraîna sur le chemin du retour.

Beaucoup plus tard ce soir-là, après avoir pris ensemble une douche qui s'était longuement prolongée, ils s'installèrent au bord de la piscine avec un verre de vin. Orla jeta un coup d'œil au profil de médaille d'Antonio. Le besoin d'en savoir plus à son sujet était trop fort...

— Pourquoi as-tu fini par partir ?

Comme elle s'y attendait il se raidit imperceptiblement. Puis il tourna la tête vers elle.

— De la Légion ?

Elle hocha la tête.

* * *

Contre toute attente, il n'appréhendait pas de répondre à Orla, constata Antonio. Parce qu'elle n'était pas comme les autres femmes. Sa curiosité n'était pas malsaine. Il le sentait. Etre assis là à côté d'elle était incroyablement apaisant.

— Nous étions en mission en Afghanistan. Je commandais le régiment des parachutistes. Nous avons été parachutés derrière les lignes ennemies dans les montagnes et nous avons découvert trop tard que les informations dont nous disposions étaient fausses.

Nous étions encerclés par les rebelles. Dès qu'ils ont compris que nous appartenions à un corps d'élite, nous sommes devenus une cible prioritaire. Par miracle, ils n'étaient pas très bien organisés et mes hommes ont réussi à s'échapper. Mais uniquement parce que je suis resté en arrière comme appât.

Antonio sentit Orla se raidir à côté de lui.

— Je suis resté prisonnier pendant un mois. Ils m'ont torturé plus par ennui qu'autre chose, et aussi parce qu'ils étaient furieux que les autres leur avaient échappé. Mes hommes ont réussi à lancer une attaque et à me libérer, la veille du jour qui avait été fixé pour mon exécution.

Il entendit la respiration d'Orla s'accélérer.

— La torture c'était insupportable... bien sûr. Ça m'a rendu un peu fou.

Euphémisme, songea-t-il avec dérision. Il n'oublierait jamais le regard de ses hommes, quand ils avaient fini par le récupérer. L'un d'eux avait été pris de nausées.

— Les cercles sur ta poitrine ?

Il hocha la tête.

— Des brûlures de cigarettes, entre autres. Je suis resté presque quatre mois à l'hôpital.

— C'est à ce moment-là que tu as quitté la Légion ?

Il secoua la tête.

— Non. J'y suis retourné.

Il avait voulu se prouver qu'il était capable de combattre les démons qui finiraient par le terrasser.

— J'ai quitté le service un an plus tard, et les médecins ont diagnostiqué un TSPT. J'avais des crises d'angoisse de plus en plus sévères... sans savoir ce que c'était.

— Le trouble de stress post-traumatique...

Antonio acquiesça d'un hochement de tête.

— Je suis venu ici. Marie-Ange et Dominic m'ont probablement sauvé la vie. Ils se sont occupés de moi, ils ont veillé à ce que je mange correctement. Dominic est un ancien militaire et il savait ce que je traversais. C'est lui qui a insisté pour que je consulte un thérapeute... et j'ai trouvé Tobias à Londres. Il m'a sauvé la vie lui aussi.

Il prit une profonde inspiration.

— J'ai eu de la chance. Je n'ai gardé aucune séquelle physique à part quelques cicatrices. Les dégâts psychiques étaient plus importants. Mais il y a beaucoup de soldats moins chanceux que moi à qui

on certifie qu'ils n'ont rien. C'est pour cette raison que je veux ouvrir un centre. Où les gens pourront consulter et être traités gratuitement. Ce sera une organisation caritative.

Orla resta silencieuse un long moment, puis il entendit qu'elle se levait. Il garda les yeux fixés devant lui, incapable de la regarder. Il se sentait brisé. Sale.

Cependant, elle entra dans son champ de vision et s'immobilisa devant lui. Posant les mains sur les accoudoirs de son fauteuil, elle se pencha vers lui et déposa un baiser sur ses lèvres. Très doux, sans la moindre coloration sensuelle. Ce qui ne l'empêcha pas d'être submergé par une vague de désir qui le fit trembler de tous ses membres.

Toujours sans rien dire, Orla se redressa et lui tendit la main. Il la prit et se laissa entraîner jusqu'à leur chambre. Lorsqu'ils firent l'amour, ce fut d'autant plus intense qu'elle ne prononça pas un mot. Il y avait dans son silence une telle empathie qu'il eut le sentiment d'être régénéré.

* * *

Lorsque Antonio se réveilla, il était seul dans le lit. Il en fut conscient avant même d'ouvrir les yeux. C'était un sixième sens qui semblait s'être développé au cours des jours précédents. Il se sentait étrangement léger. Comme il ne l'avait sans doute jamais été.

Refermant les yeux, il se remémora toutes les confidences qu'il avait faites à Orla. Pourquoi se livrait-il à elle aussi facilement ? Avant qu'il ait le temps de s'attarder sur cette question, une image s'imposa à lui. Orla et Marie-Ange jouant dans l'eau avec les enfants. Ce spectacle l'avait profondément troublé et son souvenir restait vivace...

Un bruit lui fit rouvrir les yeux. Orla se tenait sur le seuil de la chambre, très sexy en short et T-shirt à encolure américaine, sous lequel ses seins pointaient de manière provocante. La virilité d'Antonio s'éveilla et il murmura d'une voix rauque :

— Viens ici.

Elle ne bougea pas. Et elle avait un air très sérieux... Il sentit son estomac se nouer.

— Je viens de parler à mon père, annonça-t-elle en montrant son portable, qu'elle tenait à la main. Il est de retour à Londres. Il se demande où je suis et il essaie de te joindre. Je ne lui ai pas dit que j'étais ici avec toi. Il faut que je rentre aujourd'hui.

Il la regarda pendant un long moment, puis il prit pleinement conscience de ce qu'elle venait de dire. Un grand froid l'envahit. Il avait oublié. Tout. Même le texto qu'il avait reçu de Lucilla quelques jours plus tôt.

Rachat du groupe Kennedy toujours priorité. S'il te plaît, ne te déconcentre pas maintenant.

L

Il s'était déconcentré. Mais pas Orla, de toute évidence. Elle sortait déjà son sac de l'armoire... Une bouffée de colère assaillit Antonio, mais il la réprima aussitôt. Pas question de trahir son agitation...

Il se leva et enfila son jean.

— Je vais appeler le pilote pour lui demander de préparer le jet.

* * *

Orla laissa échapper un soupir tremblant dès qu'Antonio eut quitté la pièce. Des larmes lui piquaient les yeux. Elle était dans la cuisine, où elle préparait un petit déjeuner rudimentaire en chantonnant et en imaginant ce qu'ils pourraient faire dans l'après-midi, après une longue matinée au lit...

En proie à une douce euphorie, elle se remémorait également toutes les confidences qu'Antonio lui avait faites la veille. Et tout à coup, la sonnerie de son portable l'avait fait sursauter.

Elle avait complètement oublié qu'elle l'avait laissé dans la cuisine et elle avait été surprise de constater que la batterie n'était pas encore complètement déchargée. Ce qui prouvait à quel point elle se moquait d'être joignable ou non pour son travail... C'était son père, qui lui avait demandé où elle se trouvait, sans cacher sa stupéfaction.

Aussitôt, elle avait été submergée par un vif ressentiment, indignée que le monde extérieur fasse irruption dans la bulle de sensualité dans laquelle elle flottait. Elle s'était entendue répondre d'un ton froid qu'elle serait de retour à Londres dans la journée et elle avait dû se rendre à l'évidence. Elle s'était raconté une belle histoire qui ne tenait pas debout. A partir d'une liaison torride, elle avait bâti un conte de fées. Elle s'était même imaginée vivant dans cette maison avec des enfants !

Elle avait complètement perdu la tête. Oublié qui elle était. Rêvé qu'elle pouvait être quelqu'un d'autre. Qu'elle pouvait avoir une autre vie.

Pire encore... Elle s'était raconté qu'elle était tombée amoureuse d'Antonio Chatsfield ! Un homme qui avait une priorité absolue. Racheter le groupe Kennedy pour satisfaire sa sœur !

Orla essuya ses larmes d'un geste rageur. Dieu merci, elle n'était pas réellement amoureuse. Ce qu'elle éprouvait pour lui était purement sexuel. Ce n'était que du désir. Rien de plus...

Elle entendit Antonio rentrer dans la chambre, derrière elle. Furieuse contre elle-même et contre lui, elle lança d'un ton vif :

— Je n'aurais jamais dû accepter de venir ici.

— Ça veut dire quoi exactement ? demanda la voix crispée d'Antonio.

— Juste que nous n'aurions pas dû venir ici, répliqua-t-elle en mettant ses affaires dans son sac sans même les plier. Nous avons oublié nos priorités.

Les mains d'Antonio se refermèrent sur ses épaules et la firent pivoter sur elle-même. Avant qu'elle ait le temps de prononcer un seul mot, il l'embrassa avec fougue. Elle crispa les poings contre son torse pour le repousser, mais sa colère s'estompait déjà, balayée par un désir irrépressible.

Il s'arracha à sa bouche, les yeux étincelants.

— Tu dis que nous avons oublié nos priorités ? Eh bien, toi peut-être mais moi pas. Mon objectif a toujours été le même. T'amener là où je voulais.

Elle n'eut pas le temps de réagir, ni même d'avoir vraiment conscience de la souffrance qui lui broyait le cœur. Il s'empara de nouveau de sa bouche avec une passion qui lui donna le vertige. Sans cesser de l'embrasser il lui ôta son short et son T-shirt, achevant de l'embraser. Il l'allongea sur le lit, puis enleva son jean.

L'air vibrait d'électricité autour d'eux. Dans un sursaut de volonté, Orla se redressa sur les coudes, mais Antonio s'allongea à côté d'elle. Sa main se posa sur son ventre, se glissa dans sa culotte.

— C'est pour ça que nous sommes venus ici, Orla. Pour rien d'autre.

— D'accord ! s'exclama-t-elle avec feu. Une dernière fois.

Il la regarda un instant, le visage impénétrable, avant d'acquiescer d'une voix rauque :

— D'accord. Une dernière fois.

Elle étouffa un sanglot déguisé en gémissement au moment où Antonio enfonçait les doigts dans le cœur brûlant de sa féminité, tout en léchant la pointe durcie d'un sein. Se maudissant pour sa faiblesse, elle s'abandonna aux sensations qui l'assaillaient de toutes parts.

Lorsqu'il entra en elle, quelques instants plus tard, elle étouffa un nouveau sanglot et noua les jambes sur ses reins, à la fois vibrant de désir et terrassée par le désespoir.

Dans l'avion qui les ramenait à Londres, Orla était tendue à l'extrême. A quelques mètres d'elle, Antonio téléphonait.

— Patrick Kennedy est de retour à Londres. Oui, je suis en route. Convoque une réunion dans une semaine. Ça devrait nous laisser le temps de régler tous les détails.

Inspirant profondément, elle le regarda et rencontra son regard énigmatique. A son grand dam, un long frisson la parcourut.

— A tout à l'heure, David, dit-il avant de raccrocher.

— Alors tu es prêt ? dit-elle en s'efforçant de ne pas laisser percer son amertume.

— Oui. Il n'y a plus d'obstacles à la signature de ce contrat. Je suppose que tu n'as pas l'intention de t'y opposer ?

— Tu sais bien que je ne peux pas, répliqua-t-elle à voix basse. Je n'ai pas le choix. C'est mon père qui décide.

S'efforçant de masquer son émotion sous un ton plus léger, elle ajouta :

— Ta sœur va être satisfaite. C'est une opération très bénéfique pour l'image du groupe Chatsfield.

— Ç'a toujours été ma priorité et tu le sais.

Le cœur d'Orla se serra douloureusement, mais elle s'efforça de garder le même ton léger.

— Je suis certaine que tes autres frères et sœur apprécieront également tes efforts pour redorer le blason du groupe.

Elle déglutit péniblement. C'était ridicule de se sentir trahie par quelqu'un qui n'avait jamais eu aucune raison de défendre ses intérêts à elle. Et pourtant, elle était profondément blessée. Elle avait été si touchée le jour où il avait pris sa mère et ses amies en charge pour la soulager... Pourquoi lui avait-il laissé croire qu'elle pouvait compter sur son soutien, puisque ce n'était qu'une illusion ?

Incapable de contenir l'émotion qui la submergeait, Orla sentit sa vue se brouiller. Elle détourna les yeux, mais pas assez vite.

— Orla ?

La gorge trop nouée pour parler, elle secoua la tête avec vigueur. Mais à son grand dam, elle entendit Antonio déboucler sa ceinture et se lever. Il s'accroupit devant elle.

— Orla ?

Il posa la main sur sa joue, l'obligeant à le regarder. Les larmes inondèrent son visage.

— Laisse-moi, Antonio.

Très pâle et les yeux brillants, il secoua la tête.

— Qu'y a-t-il, Orla ? Explique-moi, bon sang.

Secouant de nouveau la tête, elle voulut écarter la main de sa joue. Il ne bougea pas.

— Qu'y a-t-il ? C'est le rachat ?

La colère d'Orla s'évanouit. C'était ridicule, mais elle se sentait incapable de mentir. Cet homme avait le don de lui soutirer des aveux.

Elle s'essuya les yeux.

— Non. C'est... *nous*.

Il y eut un long silence.

— Je ne savais pas, finit-il par murmurer d'une voix rauque.

— Tu ne savais pas quoi ? s'exclama-t-elle, de nouveau en proie à une colère noire.

A en juger par son air stupéfait, il ne s'était douté de rien, en effet. Et surtout, de son côté il n'avait jamais rien ressenti...

— Que j'étais capable de changer ? Qu'il suffirait de quelques jours pour que je me découvre de nouvelles aspirations ?

— Je ne...

Antonio secoua la tête, le visage torturé.

— Je ne *peux* pas. J'ai vu des choses, Orla... des choses qu'aucun être humain ne devrait voir. J'ai *tué* des gens, soi-disant parce que je combattais du côté du bien. Et j'ai une famille qui ne me connaît même pas.

Elle posa une main tremblante sur sa joue.

— Je sais.

Il eut un petit rire amer.

— Tu me connais mieux qu'eux.

Sans doute, mais cette pensée ne lui était d'aucun réconfort... Le cœur d'Orla se serra. Elle était tombée amoureuse d'un homme qui n'était pas prêt à être aimé. Cette pensée était accablante...

Le pilote annonça que l'appareil amorçait sa descente vers Londres. Le cœur d'Orla se brisa. Toujours accroupi à ses pieds, Antonio l'enveloppa d'un regard d'une tristesse déchirante.

— Je suis désolé.

— Moi aussi, répliqua-t-elle avec résignation.

Après l'atterrissage, Orla se félicita d'avoir demandé à son assistante, Susan, de lui réserver une voiture.

Elle posa son sac sur la banquette arrière et se retourna. A quelques mètres d'elle, Antonio la regardait. Il avança vers elle et elle sentit son cœur s'affoler. Peut-être que...

Il glissa la main dans ses cheveux et la referma sur sa nuque. Frémissant d'espoir, elle retint son souffle.

— Au revoir, Orla.

Il la lâcha, pivota sur lui-même, s'éloigna et disparut à l'arrière de sa limousine.

Suffoquant de frustration, elle faillit courir derrière lui pour tambouriner contre sa vitre. Quel lâche ! Mais peut-être n'était-il pas lâche du tout, songea-t-elle. Peut-être ses sentiments étaient-ils tout simplement moins profonds que les siens... Cette pensée était encore plus douloureuse que tout le reste.

* * *

Dans la voiture qui l'éloignait d'Orla, Antonio était hanté par le souvenir de son visage inondé de larmes et de son aveu bouleversant. « C'est... *nous*. »

De son côté, il avait menti quand il lui avait dit qu'il n'avait jamais oublié ses priorités. Pour la première fois de sa vie, il avait oublié ses priorités habituelles et il s'était pris à rêver d'une autre vie.

Les larmes d'Orla avaient ouvert un million de blessures en lui. Le mot *nous* avait explosé comme une bombe dans sa poitrine. Il ne savait pas s'il résisterait à un nouveau séisme. Il en avait déjà subi un et il avait failli en mourir.

En tout cas, il n'avait jamais été dans un tel état d'abattement. Pas même quand sa mère les avait quittés des années plus tôt.

Comment pourrait-il s'autoriser à vivre un rêve auquel il avait tourné le dos depuis si longtemps ?

9.

— Lucilla ? Bon sang !

Antonio coupa la communication en entendant de nouveau la voix de l'automate. « Votre correspondant rencontre des problèmes de connexion au réseau, ou bien il a éteint son téléphone. »

Que fabriquait sa sœur ? Il n'avait reçu qu'un seul message, aussi bref que sibyllin, l'informant qu'elle était obligée de partir quelques jours à l'étranger et qu'en son absence il devait faire pour le mieux en ce qui concernait le rachat du groupe Kennedy.

« Faire pour le mieux » ? Antonio eut une moue désabusée. En ce qui le concernait, faire pour le mieux consisterait à oublier le nom Kennedy. Et surtout le nom Orla Kennedy. Depuis une semaine, il était d'une humeur un peu plus massacrate chaque jour. A présent, sa voiture était bloquée dans un embouteillage londonien et il commençait à pleuvoir. Les circonstances étaient en parfaite harmonie avec son humeur.

Il n'avait pas fermé l'œil de la semaine. Ses nuits étaient hantées par des rêves d'un érotisme torride et, bien pire, par des cauchemars liés à la Légion. Le genre de cauchemars qu'il n'avait pas eu à affronter depuis plus d'un an...

Et pour tout arranger, il y avait cette petite voix qui lui rappelait sans cesse qu'il n'avait jamais aussi bien dormi que lorsque Orla partageait son lit. La nuit dernière, après un cauchemar particulièrement saisissant, il avait rêvé qu'Orla le prenait par la main et qu'il s'était senti envahi par une sérénité indicible. Si bien qu'à son réveil, dans sa suite anonyme du Chatsfield, il s'était senti plus seul que jamais.

La voiture s'arrêta devant l'hôtel Kennedy de Londres et Antonio fut parcouru d'un frisson. *Orla*. Il allait la revoir. Dans quelques minutes. Il ne devrait pas s'en réjouir à ce point, mais c'était plus fort que lui. Pour la première fois de la semaine, il retrouvait la sérénité qui l'avait envahi dans son rêve.

Antonio descendit de voiture et pénétra dans le hall de l'hôtel. Orla n'était pas là. Il le savait. Le sixième sens qu'il avait développé pendant leur séjour en France ne le trompait jamais. D'ailleurs, l'atmosphère qui régnait dans le hall était moins chaleureuse qu'à l'accoutumée.

Un jeune homme en uniforme occupait la place habituelle du vieux Lawrence. Antonio se dirigea vers lui.

— Où est Lawrence ?

Le jeune homme déglutit péniblement.

— Je... je crois qu'il est malade, monsieur. Puis-je vous aider ?

Etreint par une sourde inquiétude, Antonio gagna le comptoir de la réception. Un jeune employé le reconnut et se précipita vers lui.

— Monsieur Chatsfield, vous êtes en avance...

— Quelqu'un a-t-il pensé à prendre des nouvelles de Lawrence ? Pour s'assurer qu'il n'a besoin de rien ?

Le jeune homme pâlit.

— Eh bien, non... Nous ne pensions pas...

— Envoyez quelqu'un chez lui immédiatement. Et donnez-moi de ses nouvelles dès que vous en aurez.

— Oui, bien sûr. Je veux dire...

Antonio se détourna. Si Orla avait été là, ce serait la première chose qu'elle aurait faite. Où était-elle passée, bon sang ? Tom Barry, le conseiller juridique du groupe Kennedy, apparut.

— Monsieur Chatsfield, si vous voulez bien me suivre, tout le monde se trouve déjà dans la salle de réunion.

Antonio le suivit, la mâchoire crispée. Tout le monde ? Non. Il savait qu'il ne verrait pas Orla...

* * *

Après avoir écouté pendant une heure les échanges des conseillers sur des points de détail, Antonio en eut assez. Il se leva. Le silence se fit. Le père d'Orla, Patrick Kennedy, leva vers lui un regard surpris. C'était un homme séduisant et dynamique, mais visiblement épuisé.

— J'aimerais rester seul avec M. Kennedy et nos conseillers respectifs, déclara Antonio.

Après le départ des personnes concernées, Antonio se rassit et s'adressa au père d'Orla.

— Monsieur, puis-je vous parler franchement ?

Patrick Kennedy hocha la tête d'un air perplexe.

— Que Chatsfield rachète Kennedy ou non m'est désormais complètement indifférent. En revanche, il y a quelque chose dont j'aimerais discuter avec vous.

* * *

Orla était à quatre pattes dans son bureau, sous la table sur laquelle étaient posés le fax, l'imprimante et divers autres appareils.

— Mary, je crois qu'il faut rappeler l'électricien. Il y a une autre prise douteuse là-dessous.

— Je ne suis pas électricien, mais je peux te dire qu'il n'est pas judicieux d'essayer de faire entrer de force une prise électrique dans un socle qui n'est pas adapté.

Orla se figea. *Sa voix*. C'était impossible. Elle avait des hallucinations, à présent... Comme si les rêves qui la hantaient toutes les nuits ne suffisaient pas. S'attendant à voir l'homme d'entretien ou un fournisseur, Orla sortit de sous la table, se redressa et se retourna.

Costume sombre. Cheveux ébouriffés. Mâchoire recouverte d'une barbe naissante. Yeux noirs étincelants. Pas de doute c'était lui. Plus séduisant que jamais. Orla resta étrangement insensible. Elle était en état de choc, comprit-elle. Le contrecoup viendrait plus tard.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-elle.

— Les termes du contrat que nous allons signer avec ton père ont changé.

Orla jeta un coup d'œil machinal à son portable, posé sur le bureau. Pas de messages. Elle se tourna de nouveau vers Antonio. Des émotions commençaient à monter en elle. Souffrance. Désir.

— Je n'ai pas de nouvelles de lui, déclara-t-elle.

— Parce que je lui ai demandé de me laisser t'annoncer la nouvelle en personne.

L'estomac noué, Orla croisa les bras.

— Tu es venu jusqu’au fin fond de l’Irlande pour me transmettre cette information ? A quel jeu joues-tu, Antonio ? Il me semblait pourtant que tout avait été dit.

— Pourquoi n’étais-tu pas à Londres pour participer aux négociations avec ton père ?

Orla détourna les yeux. Pas question d’avouer que l’idée de le revoir dans cette salle de réunion, froid et distant, lui avait été insupportable.

— Parce que j’ai estimé qu’il était plus urgent de venir ici lancer les travaux de rénovation de cet hôtel.

Elle eut une moue amère.

— Ma présence à Londres était inutile. Tout était prêt pour le rachat de nos hôtels... qui est désormais signé, je suppose ?

Antonio secoua la tête.

— Non, Orla. Du moins pas comme tu le crois. Nous avons signé un contrat, mais vous restez propriétaires des hôtels de New York, de Londres et de Dublin.

Orla sentit le sang se retirer de son visage.

— Mais... comment... ?

— Nous avons proposé un nouvel accord à ton père. Nous avons décidé de devenir associés... et de son côté il a accepté de vendre tous ses hôtels pour sauver ces trois-là. Et donner une chance au groupe Kennedy de se redresser.

Les jambes tremblantes, Orla fut obligée de s’asseoir. Antonio scruta son visage et laissa échapper un juron. Au même instant, une femme imposante apparut et écarquilla les yeux à la vue d’Antonio.

— Pourriez-vous apporter du cognac, s’il vous plaît ? demanda-t-il.

Mary jeta un coup d’œil à Orla et repartit en toute hâte, visiblement convaincue de l’utilité de l’alcool. Orla leva les yeux vers Antonio, qui resta debout.

— C’est ton projet, Orla. Ce que tu souhaitais. Une chance de sauver le groupe.

Mary revint avec un verre, qu’elle tendit à Orla, puis elle quitta de nouveau la pièce en fermant la porte derrière elle. Orla but une gorgée de cognac. L’alcool lui brûla la gorge, puis répandit une douce chaleur dans son estomac.

Antonio ne disparut pas. Elle ne rêvait pas.

— Mais pourquoi ?

Il se mit à arpenter le bureau.

— Nos priorités ont changé. Investir dans une société viable nous intéresse plus qu’un rachat pur et simple.

Orla le regarda avec perplexité. Pourquoi était-il venu jusqu’en Irlande ? Les battements de son cœur s’accéléraient, mais elle ignora résolument la lueur d’espoir qui venait de s’allumer dans son esprit.

— Il faut que tu rentres à Londres avec moi.

Elle tressaillit. Puis une bouffée de panique lui coupa la respiration. Non ! Pas question d’aller où que ce soit avec cet homme ! Elle secoua la tête et se leva.

— Non, il faut que je reste ici pour préparer l’hôtel à la rénovation.

— Tu as entendu ce que je viens de te dire ? Nous avons passé un nouvel accord. Qui assure la survie du groupe Kennedy.

La mâchoire d’Antonio se crispa.

— Mais je ne signerai pas le contrat définitif tant que tu ne l’auras pas lu.

— Antonio...

— Un avion m’attend à l’aéroport de Kerry.

Orla ouvrit la bouche, mais il secoua la tête.

— Ou bien tu viens avec moi maintenant, ou bien le contrat est annulé et tu te retrouves sans rien.

Elle redressa les épaules et le foudroya du regard.

— Ça vous excite vraiment, les Chatsfield, de jouer avec les gens comme s'ils étaient des pions sur un échiquier ?

Une esquisse de sourire étira les lèvres d'Antonio et Orla vit rouge. Il se moquait d'elle ? Elle fit le tour du bureau et se planta devant lui, les mains sur les hanches.

— Si tu t'imagines que tu peux faire irruption ici comme si...

Le sourire d'Antonio s'estompa.

— Tu sais que Lawrence est à l'hôpital ?

— Non ! Qu'est-ce qu'il a ? Comment le sais-tu ? Que s'est-il passé ?

Un quart d'heure plus tard, Orla était assise à côté d'Antonio sur la banquette arrière de sa voiture de location avec chauffeur. Elle était profondément émue par sa sollicitude à l'égard du vieux concierge, qui avait eu un malaise chez lui, et qui était désormais suivi par le médecin d'Antonio.

Ils prirent le jet privé à l'aéroport de Kerry, puis une autre voiture qui les attendait à leur arrivée à Heathrow. Alors qu'ils venaient d'entrer dans Londres depuis quelques minutes, Orla prit conscience qu'ils roulaient dans la direction opposée au Kennedy et au Chatsfield.

— Où allons-nous ? s'exclama-t-elle.

La nervosité manifeste d'Antonio accrut sa perplexité.

— Nous faisons un petit détour, répliqua-t-il d'un air énigmatique.

Lorsqu'ils arrivèrent à Notting Hill, elle sentit son cœur palpiter dans sa poitrine. A son côté, Antonio était impassible. Ils arrivèrent dans une rue bordée d'arbres et de grandes maisons. Une des rues les plus chic de Notting Hill. La voiture s'arrêta devant un élégant hôtel particulier de quatre étages. Des marches de pierre conduisaient à une imposante porte bleu marine.

Mentalement, Orla la repeignit en gris. Des papillons voltigeaient dans son estomac. Elle leva un regard interrogateur vers Antonio.

— Patiente encore quelques minutes, se contenta-t-il de déclarer.

Il descendit de voiture pour lui ouvrir la portière, l'aida à sortir puis l'entraîna vers l'entrée de l'hôtel particulier. Il sortit une clé de sa poche, ouvrit la porte et s'effaça pour la laisser entrer. Un long couloir au sol carrelé desservait deux immenses salles de réception. Vides. Dans l'attente de nouveaux propriétaires ? Les papillons s'affolèrent dans l'estomac d'Orla. N'osant pas regarder Antonio, elle le laissa la guider silencieusement à travers les pièces. Une vaste cuisine située au sous-sol donnait sur un jardin qui s'étendait jusqu'à un petit bois. Une salle de sport, une buanderie, une salle de jeux occupaient également le sous-sol. Dans les étages il y avait cinq chambres, un espace mansardé pouvant être aménagé en bureau ou servir de chambre supplémentaire, et de nombreuses salles de bains.

La chambre principale, somptueuse, comprenait une salle de bains immense et deux dressings. Elle était vide, comme les autres pièces, à l'exception d'un énorme lit nu.

Lorsqu'ils redescendirent au rez-de-chaussée, Orla était au comble de la confusion.

— Qu'est-ce que c'est que cette maison, Antonio ?

— Avant tout, il faut que j'éclaircisse un point que j'ai évoqué tout à l'heure. Quand je t'ai dit que « nous », les Chatsfield, avons décidé d'investir dans le groupe Kennedy plutôt que de le racheter, ce n'était pas tout à fait exact. En réalité, c'est un investissement que je fais à titre personnel. Je ne te l'ai pas dit plus tôt parce que je craignais que tu refuses de venir avec moi.

— Toi ? Tout seul ?

Il hocha la tête.

— Mais... pourquoi ? Et ta sœur ? Et l'image de marque du groupe Chatsfield ?

— Ma sœur est injoignable, mais je lui expliquerai la situation quand elle réapparaîtra. Et, si elle a toujours envie de racheter un groupe hôtelier, je suis sûr qu'il y en a des tas d'autres qui pourront faire l'affaire.

Orla était de plus en plus désorientée.

— Mais... pourquoi ?

— Parce que je sais à quel point tu tenais à ce projet. Et, parce que, très sincèrement, l'esprit du groupe Kennedy n'existe pas sans toi. Par ailleurs, c'est un groupe très sain, au potentiel de croissance intéressant. Je suis persuadé qu'entre de bonnes mains il peut devenir bien plus important qu'il ne l'était. Ton père a augmenté ton nombre de parts, si bien que ton pouvoir de décision est égal au sien.

Orla pâlit.

— C'était une condition de l'accord, précisa Antonio.

Masquant son émotion sous une pointe d'agressivité, elle releva le menton.

— Et toi, quelle est ta part ?

— 40 %.

— Nous serions donc... associés.

— Oui. Comme l'aurait été n'importe quel autre investisseur.

Antonio allait devenir un proche collaborateur avec qui elle aurait des contacts fréquents, peut-être quotidiens... Il avait fait en sorte que son père lui donne plus de pouvoir... Il avait négocié un contrat reprenant le projet qu'elle avait élaboré... Orla fut prise de vertige.

— Tu crois vraiment que c'est une bonne idée que nous travaillions ensemble ?

Antonio crispa la mâchoire.

— Demande-moi pourquoi je te montre cette maison, Orla.

Résolue à surmonter la panique qui menaçait de la submerger, elle prit un ton délibérément désinvolte.

— Pourquoi me montres-tu cette maison, Antonio ?

— Parce que... je veux l'acheter pour toi.

L'espoir qui assaillit Orla l'effraya plus qu'il ne la grisa. Elle le réprima aussitôt. Antonio jouait avec elle. Il la manipulait. Il n'avait qu'un seul objectif. Toujours le même. Le sexe. Il cherchait tout simplement à la faire revenir sur sa décision. Sans doute trouvait-il très pratique d'avoir une associée qui serait en même temps sa maîtresse...

— Tu sais, la plupart des hommes se contentent d'offrir à leurs maîtresses des fleurs ou un bijou. Tout ça est un peu exagéré, tu ne trouves pas ? Après tout, nous ne sommes restés ensemble que... deux, trois semaines ? Mais peut-être as-tu un autre plan en tête ? Une sorte d'arrangement ?

Les yeux d'Antonio lancèrent des étincelles.

— Est-ce que cette maison te plaît, Orla ?

Submergée par un mélange détonnant d'espoir et de colère, elle s'esclaffa :

— Est-ce que cette maison me plaît ? Cette maison, c'est mon rêve devenu réalité ! Et tu le sais parfaitement, n'est-ce pas ? Tu l'as choisie pour ça. Parce que tu veux m'y installer pour m'avoir à ta disposition. Pour pouvoir aller et venir à ta guise. C'est si pratique !

A son grand dam elle sentit des larmes lui piquer les yeux. Se mordant la lèvre, elle se détourna vivement.

— Je veux acheter cette maison pour toi.

La vue brouillée par les larmes, elle déglutit péniblement et répondit sans se retourner :

— Ce n'est vraiment pas nécessaire. Je peux m'acheter une maison si j'en ai envie et la vie de maîtresse entretenue n'a jamais fait partie de mes...

— Je veux acheter cette maison pour toi, coupa-t-il d'un ton égal. Mais il y a une condition.

Une larme roula sur la joue d'Orla.

— Je viens de te dire que je n'ai aucune envie de...

— La condition c'est moi.

Elle crut que son cœur allait bondir hors de sa poitrine. Avait-elle bien entendu ? Était-il possible que... ?

Elle pivota lentement, les yeux encore embués.

— Que veux-tu dire ?

— Si j'achète cette maison pour toi, il faut que tu sois prête à y vivre avec moi. Je suis livré avec. Je veux vivre ici avec toi.

Antonio, visiblement nerveux, plongea son regard dans celui d'Orla.

— Je ne veux pas que tu sois ma maîtresse. Je veux partager ta vie. Après l'enfer que j'ai connu toute la semaine, je ne veux plus jamais passer plus de vingt-quatre heures loin de toi.

Orla ne respirait plus. Figée, elle était hypnotisée par les yeux noirs plongés dans les siens.

— Parce que je t'aime, Orla Kennedy. Je le savais déjà à Saint-Raphaël, mais j'étais l'amant le plus lâche du monde et je n'ai pas eu le courage de m'engager. Aujourd'hui c'est un autre courage qui me manque. Celui de vivre sans toi.

Retrouvant l'usage de ses poumons et de ses jambes, Orla rejoignit Antonio et referma les doigts sur les revers de sa veste.

— Pourquoi as-tu mis autant de temps, Chatsfield ?

Il resta très sérieux.

— Parce que je suis terrifié par certaines choses que j'ai vues et d'autres que j'ai faites. Quelque chose s'est brisé en moi il y a très longtemps et c'est seulement auprès de toi que j'ai commencé à me sentir de nouveau moi-même. Entier.

Orla posa la main sur sa joue.

— Tu mérites de laisser ces fantômes reposer et d'avoir une vie.

— C'est ce que je veux. Une vie. Avec toi.

Elle déposa un baiser sur ses lèvres.

— Tu l'as, mon amour.

— Tu m'aimes ?

— Je suis tombée amoureuse de toi je ne sais pas très bien quand, entre la première nuit et aujourd'hui. Et je continue à tomber amoureuse de toi à chaque instant. Je t'aime, Antonio.

Il prit son visage entre ses mains tremblantes.

— Oh ! Dieu merci. Je t'aime tellement. Cette semaine a été...

— ... un enfer.

Laissant échapper un grognement, Antonio captura la bouche d'Orla dans un baiser passionné. Il l'interrompit pour déclarer :

— J'ai sacrifié ma jeunesse pour ma famille et ç'a gâché mes relations avec mon père, mes frères et mes sœurs. Alors je me suis enfui aussi loin que possible... et je n'ai pas cessé de fuir jusqu'au moment où j'ai posé les yeux sur toi. Je t'attendais depuis toujours.

— Moi aussi je fuyais, répliqua Orla d'une voix tremblante. Je me fuyais moi-même. Je t'aime tellement, Antonio...

Des larmes noyèrent les yeux d'Orla.

— Ne pleure pas, je t'en supplie, implora Antonio. Quand tu as pleuré la semaine dernière ç'a failli me tuer.

Elle sourit à travers ses larmes.

— Alors dépêche-toi de faire ce qu'il faut pour m'empêcher de pleurer.

— Le lit... à l'étage.

Ils couraient déjà vers l'escalier quand elle s'exclama :

— Mais si quelqu'un vient visiter la maison ?

Antonio eut une moue contrite.

— Personne ne viendra. J'ai pris le risque. J'ai déjà acheté la maison.

Le cœur d'Orla bondit de joie, mais elle feignit l'indignation.

— Et si elle ne m'avait pas plu ?

Antonio s'immobilisa sur le seuil de la chambre et reprit son visage entre ses mains.

— J'aurais continué à acheter des maisons et à te les faire visiter jusqu'à ce que tu en trouves une qui te plaise. Mais puisqu'elle te plaît...

Il mit un genou à terre et sortit un écrin de la poche de sa veste. Il l'ouvrit, révélant un splendide solitaire monté sur un anneau incrusté de diamants plus petits.

— Orla Kate Kennedy... Veux-tu m'épouser ?

Trop stupéfaite pour pleurer, elle hocha la tête avec vigueur.

— Oui, Antonio Marco Chatsfield, je veux t'épouser.

Il lui glissa la bague au doigt, puis elle l'aida à se redresser et s'empara de sa bouche. Ils se déshabillèrent mutuellement tout en s'embrassant avec passion, puis ils étrennèrent le lit.

Epilogue

Trois ans plus tard

— Da-da-da-da-da !

Orla lâcha Ashley, sa fille de dix-huit mois, quand celle-ci manifesta sa joie à l'arrivée de son père.

Antonio prit sa fille adorée dans ses bras et le cœur d'Orla se gonfla d'émotion devant les deux têtes brunes penchées l'une vers l'autre. Elle se leva de la pelouse, où elle jouait avec Ashley quelques minutes plus tôt, et se dirigea vers son mari, parcourue de frissons délicieux, comme chaque fois qu'ils se retrouvaient, même après deux heures de séparation.

Il se pencha sur elle pour capturer sa bouche dans un bref baiser gourmand, tandis que leur fille battait des mains.

Au même instant Marie-Ange apparut avec Lily. Aussitôt, Ashley se tortilla dans les bras d'Antonio pour qu'il la pose par terre et elle se précipita vers Lily, qu'elle vénérât.

Après s'être assuré que sa fille était en sécurité avec Lily, Antonio se retourna vers Orla. Profitant de cet instant de calme appelé à ne pas durer, ils s'embrassèrent avec ferveur.

— Marie-Ange a cuisiné toute la journée, dit Orla. Je l'ai aidée, mais elle a fini par me demander de sortir de peur que je mette de nouveau le feu dans la cuisine dans mon enthousiasme de novice. « Petit à petit », c'est sa devise.

A sa grande joie, Antonio pouffa, très détendu. Ses frères et sœurs arrivaient le lendemain et il ne redoutait plus ces réunions de famille, devenues une tradition tous les ans à la même époque. Il lui avait fallu du temps pour se débarrasser du fardeau de la culpabilité, mais il s'entendait de mieux en mieux avec eux. Au fil des ans, il avait également noué des liens solides avec son père qui lui avait même présenté des excuses pour sa froideur et sa dureté passées.

Il enroula une mèche flamboyante autour de son doigt.

— Vous avez tellement d'autres qualités, madame Kennedy-Chatsfield... Je me moque éperdument que vous soyez incapable de faire cuire un œuf sans mettre le feu à l'eau.

Orla pouffa, puis elle demanda plus sérieusement :

— Comment ça s'est passé ?

— Bien. Tout est prêt pour l'ouverture de l'unité de physiothérapie demain. Et ce n'est pas du luxe, étant donné que dix nouveaux soldats arrivent à la fin de la semaine.

Orla regarda son mari avec une fierté mêlée de tendresse. Le Centre de Réadaptation pour Soldats créé par Antonio avait ouvert six mois plus tôt et jouissait d'une excellente réputation. La liste d'attente était longue et l'ouverture d'autres établissements était en projet.

— Je suis si fière de toi...

Il posa la main sur sa joue.

— Sans toi, ça n'existerait pas... *Je n'existerais pas.*

Puis il la serra dans ses bras et murmura à son oreille :

— Tu crois que nous allons manquer à Marie-Ange si nous nous éclipsons un moment ?

— Un court moment, dit-elle, la mine faussement sévère. Elle a passé la journée à trimer dans la chaleur étouffante de la cuisine.

Antonio prit Orla par la main et l'entraîna dans la maison. Ils eurent juste le temps de fabriquer — peut-être — un deuxième bébé avant qu'un cri familial monte du jardin.

— Dada !

* * *

Si vous avez aimé *Rivaux et amants*,
découvrez sans attendre les précédents romans de la série « L'héritage des Chatsfield » :

Scandaleuse nuit d'amour, Lucy Monroe

Une princesse à séduire, Mélanie Milburne

Un jeu si dangereux, Michelle Conder

Le secret du milliardaire, Chantelle Shaw

Lea tentation d'une héritière, de Trish Morey

disponibles dès à présent sur www.harlequin.fr

Et découvrez dès à présent un extrait de :

Un si troublant époux, Annie West

à paraître le mois prochain, dans votre collection Azur.

— Bonjour, Orsino.

Orsino se raidit. La voix de Poppy était aussi sensuelle et veloutée que dans ses rêves... Mais il ne rêvait pas. L'odeur de désinfectant, nettement perceptible, en était la preuve. Il eut l'impression que son cœur prenait soudain toute la place dans sa cage thoracique.

Elle était venue.

Même sans la voir, il reconnaissait sa voix. Il la reconnaîtrait n'importe où. Il l'avait même entendue lorsqu'il était enseveli sous des mètres de neige. Elle l'avait bousculé et cajolé tour à tour, l'empêchant de baisser les bras. N'était-ce pas d'une ironie suprême ?

— Qui est-ce ?

Il y eut une exclamation étouffée. De toute évidence, Poppy s'attendait à ce qu'il reconnaisse sa voix. Mais pas question de lui donner cette satisfaction.

Elle était venue trop tôt ! Il voulait justement éviter qu'elle le voie dans cet état. Incapable de bouger et abruti par les analgésiques.

— C'est Poppy.

Apparemment, elle était au pied du lit.

— Poppy ?

A sa grande irritation, la voix d'Orsino s'étrangla sur la deuxième syllabe. Que lui arrivait-il ? Pourquoi était-il aussi troublé ? Certes, son amour-propre était blessé. Il aurait préféré qu'elle ne le voie pas aussi mal en point, tellement affaibli, tellement différent de l'homme qu'elle avait connu. Mais il y avait autre chose. Une émotion beaucoup plus profonde. Et beaucoup plus perturbante...

Il avait fini par admettre que tout n'était pas complètement terminé entre eux, mais jamais il n'aurait imaginé que sa présence le bouleverserait à ce point.

Aurait-il commis une erreur en la faisant venir ?

Ça ne serait pas la première qu'il commettrait à son sujet...

— Oui, c'est moi.

Elle était à côté de lui, à présent.

— Comment te sens-tu ?

Il tendit la main vers le bouton de commande du lit. Etre allongé sur le dos en sa présence était insupportable. C'était déjà assez déplaisant avec les infirmières...

— Laisse-moi t'aider...

Des doigts très doux effleurèrent les siens et il écarta vivement sa main. S'il avait réagi ainsi c'était à cause de la note compatissante dans la voix de Poppy, se dit-il aussitôt. Et s'il avait des picotements dans les doigts c'était une conséquence de ses engelures. Rien d'autre.

— Orsino ?

A son grand dam, il sentit une puissante bouffée de désir l'envahir. Allons bon... Ce murmure un peu rauque lui rappelait la dernière fois où ils avaient fait l'amour. Un souvenir électrisant...

Bon sang ! Ce n'était pas du tout prévu !

— Je peux le faire moi-même, dit-il d'un ton rogue.

Il tendit de nouveau la main vers le bouton de commande. A son grand soulagement, elle ne rencontra pas celle de Poppy. Quelques secondes plus tard, il était assis, adossé au matelas relevé. Il changea légèrement de position, cherchant la plus confortable.

— Attends, je vais t'aider.

Il sentit un parfum de framboise, tandis qu'elle arrangeait les oreillers dans son dos. Quelque chose de doux effleura sa mâchoire. Il referma les doigts dessus.

Une mèche de cheveux. Souple et soyeuse. Il tira légèrement dessus et sentit une douce chaleur l'envelopper. Comme si Poppy s'était penchée encore un peu plus vers lui. Au parfum de framboise se mêlait maintenant l'odeur de sa peau, toujours familière...

Submergé par une vague de nostalgie, Orsino déglutit péniblement. *Lâche cette mèche, idiot.* Ses doigts se resserrèrent au contraire sur la mèche. L'image de boucles cuivrées ruisselant sur les pâles épaules de Poppy s'imposa à lui. Beaucoup trop précise à son goût.

— Tu t'es laissée pousser les cheveux.

Lorsqu'ils étaient ensemble, elle avait une coupe à la garçonne. Sa grâce juvénile qui lui donnait un air fragile, ses yeux splendides et ses traits délicats avaient conquis le public. Dans le monde de la mode, elle incarnait la fraîcheur et l'innocence.

L'innocence !

— J'avais envie d'un nouveau look.

Le ton de Poppy était léger. Orsino lâcha la mèche. Pas question de demander si ce « nouveau look » datait de leur séparation. Pendant cinq ans il avait évité les magazines dans lesquels elle risquait de figurer. Ce n'était pas le moment de laisser sa curiosité se réveiller.

TITRE ORIGINAL : RIVAL'S CHALLENGE

Traduction française : ELISABETH MARZIN

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

Azur® est une marque déposée par Harlequin

© 2014, Harlequin Books S.A.

© 2015, Traduction française : Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés.

ISBN 9782280349031

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

SOPHIE PEMBROKE

Séduction
dans la chambre 153

Azur

 HARLEQUIN

1.

— Bethany ! Bethany ! Mademoiselle Lord !

Les centaines de voix hurlant son nom se fondaient en une seule qui lui martelait le crâne...

Courbant la tête et clignant les paupières pour supporter le mitraillage des flashes, Bethany s'avança sur le tapis rouge qui se réduisait sous ses yeux en un kaléidoscope d'ombre et de lumière.

Ce n'était pas encore le bon, le dernier tapis rouge qui se déroulerait devant elle dans deux jours, après environ deux cents interviews. Car, après avoir survécu aux rencontres avec la presse, il faudrait endurer la première du film.

Cependant elle affronterait tout cela, pour Neil, qui avait misé sur elle en lui offrant un rôle différent de ceux qu'elle avait interprétés jusque-là. Le tournage avait été franchement incroyable : dans certaines scènes, Bethany avait même dû porter une armure ! Ce qui l'avait changée des minijupes et des talons aiguilles...

Et à vrai dire, elle aurait bien aimé la porter, son armure, en cet instant...

Bethany se sentait affreusement exposée, car cette fois-ci, elle ne pouvait s'appuyer sur la présence à son côté de Liam Hunter, avec qui elle partageait l'affiche. Comme il était bien plus célèbre qu'elle, la foule se serait concentrée sur lui. En outre, Liam était un type adorable qui s'était montré très amical avec elle, à un moment où elle avait rencontré des difficultés sur le tournage. Et uniquement amical, en dépit des ragots colportés par la presse !

Alors, pour Neil et Liam, Bethany continua d'avancer sur ce foutu tapis rouge. Elle ne pouvait pas les lâcher maintenant, alors que la promotion du film, *Time Could Wait*, battait son plein.

Pourtant elle en mourait d'envie. D'autant qu'elle savait très bien que les journalistes se moquaient éperdument du film. La seule chose qui les intéressait, c'étaient les événements récents. Et pour répondre aux questions qui allaient pleuvoir sur elle, Bethany devait d'abord connaître la vérité. Ensuite, elle ferait le tri et choisirait ce qu'elle pouvait leur raconter.

Donc, il fallait qu'elle parle avec Megan.

— Bethany, est-ce vrai que vous avez fait sortir votre beau-frère de prison, ce matin, en payant sa caution ?

Bethany tressaillit. Puis se sentit soulagée : ils ne lui demandaient plus si elle couchait avec Liam, c'était déjà ça.

Un bras s'approcha de son épaule, sans la toucher, mais elle sentit sa présence, là, tout près d'elle. Le bras de Dylan, l'agent de sécurité que Neil avait tenu à embaucher pour l'accompagner à Londres. Quand il lui en avait parlé, Bethany avait d'abord éclaté de rire, mais à présent, elle réalisait que Neil ne s'était pas trompé sur ce qui l'attendait.

Par conséquent, elle aurait dû se sentir soulagée d'avoir Dylan pour la protéger des cris, des questions et des appareils-photo braqués sur elle. Mais en fait, son omniprésence ne faisait qu'exacerber son irritation. Et si cela lui valait d'être traitée d'ingrate, de jeune starlette capricieuse, comme on le lirait à coup sûr dans la presse, tant pis ! Cette semaine, Bethany se fichait éperdument de ce genre d'étiquette.

Une seule chose lui importait : être seule, et libre. Libre de visiter Londres, de jouer les touristes, ou juste de rester dans sa suite à ne rien faire — sans cette ombre collée perpétuellement à ses pas. Celle de son ange gardien qui lui adressait un regard sévère chaque fois qu'elle se permettait une initiative ou une action jugée « risquée ».

— Que pensez-vous des accusations de violence physique portées contre lui, Bethany ? demanda un autre journaliste.

Un Américain, cette fois, à en juger par son accent. Mon Dieu, avaient-ils sauté dans le premier avion après avoir appris la nouvelle sur Internet ?

— On y est presque, lui murmura Dylan à l'oreille.

Il avait penché la tête et ses cheveux courts lui effleurèrent la tempe ; malgré elle, Bethany se sentit un peu rassurée par sa proximité.

Quelques secondes plus tard, les portes du Chatsfield Hotel s'ouvrirent enfin devant eux, un homme en livrée élégante s'inclina devant elle, puis Bethany s'engouffra à l'intérieur du hall, avec Dylan.

Et quand les portes se refermèrent sur eux, un merveilleux silence remplaça les cris dans la tête douloureuse de Bethany, ponctué par le seul bruit des talons sur le plancher ciré.

— Bonjour et bienvenue au Chatsfield, mademoiselle Lord.

La femme souriait, comme si elle ignorait que, juste derrière les portes de l'hôtel, des hordes de paparazzi hurlaient le nom de Bethany.

— Permettez-moi de me présenter, poursuivit-elle sans cesser de sourire. Je m'appelle Valerie Davies et je suis chargée de m'occuper de vous durant votre séjour au Chatsfield. Si vous voulez bien venir avec moi ? Vos bagages sont déjà dans votre suite.

Au cours des dernières années, Bethany avait découvert les revers de la célébrité — et ses nombreux inconvénients. Toutefois, échapper au passage obligatoire à la réception, ne pas avoir à s'occuper de ses bagages — sans parler du luxe des suites qui lui étaient réservées, bien plus spacieuses que son premier appartement : ça, ça en valait incontestablement la peine.

Lorsque Dylan la suivit dans l'ascenseur, sa haute silhouette parut encore plus imposante dans la cabine rutilante. Sans réfléchir, Bethany contempla l'homme en costume noir reflété à l'infini par les miroirs couvrant les parois. Mais quand le regard de Dylan croisa le sien, elle détourna les yeux.

« Ignore-le, c'est tout, avait dit Neil. Ces types sont formés pour être discrets. Tu ne te rendras même pas compte de sa présence, sauf si tu as besoin de lui. »

Eh bien, Neil ne savait manifestement pas de quoi il parlait. Comment aurait-elle pu ignorer ce mètre quatre-vingt-quinze de muscles et ce regard sombre, ténébreux, pénétrant ?

Bethany regarda de nouveau Dylan dans le miroir. Il avait de nouveau chaussé ses lunettes noires. Pour dissimuler son regard ? Ou pour qu'elle ne puisse plus voir qu'il la regardait ? Elle espéra qu'il s'agissait de la deuxième hypothèse, avant de se traiter aussitôt d'idiote.

Quand elle détourna de nouveau les yeux et soupira, le sourire professionnel de Valerie se teinta de compassion.

— Fatiguée, mademoiselle Lord ?

— Un peu, répondit évasivement Bethany.

Comme si elles ne savaient pas toutes les deux qu'elle avait de bonnes raisons d'être épuisée ce jour-là. Les employés d'un établissement comme le Chatsfield savaient tout sur leurs clients et, ayant

probablement fait des recherches sur Bethany et sa famille avant de l'accueillir, Valérie ne pouvait pas ne pas être au courant des toutes dernières révélations de la presse — alors qu'elle-même les ignorait.

Réprimant le soupir agacé qui lui montait aux lèvres, Bethany contempla ses pieds. Là, au moins, elle ne risquait pas de croiser le regard de quiconque... A cet instant, l'ascenseur s'immobilisa en douceur, tandis qu'un petit *cling* musical et très chic retentit, annonçant l'ouverture des portes qui coulissèrent sans bruit.

— Votre suite est l'une de mes préférées, dit Valerie, son éternel sourire aux lèvres. J'espère qu'elle vous plaira.

— J'en suis sûre, acquiesça Bethany le plus aimablement possible.

En réalité, elle avait envie de hurler qu'on lui fiche la paix, juste pour la soirée. Qu'on lui laisse le temps de faire le point sur les dernières vingt-quatre heures, de calmer son cerveau qui tournait à cent à l'heure, de se débarrasser de la tension qui lui raidissait le cou et les épaules. Le temps de retrouver le contrôle d'elle-même et de redevenir la Bethany Lord que tout le monde voulait voir, acclamer, interroger...

Parce que pour l'instant, la façade se fissurait et menaçait de s'effondrer à tout instant...

Valerie ouvrit la porte et s'effaça pour la laisser entrer, puis lui fit visiter les pièces décorées avec goût. Rien n'y manquait, constata Bethany en posant les yeux sur la méridienne, la coiffeuse raffinée. Mais hélas, raffinement ne rimait pas toujours avec confort...

De toute façon, peu importait, car elle ne verrait quasiment que le lit. Dès le lendemain matin, son emploi du temps était en effet archi serré, si bien qu'il ne lui restait que cette soirée pour reprendre des forces — et se concentrer sur les jours à venir. Elle devait tenir jusqu'au moment où elle rentrerait enfin chez elle et prendrait la route pour aller dire deux mots à Megan, et lui remettre un peu de plomb dans la cervelle !

En attendant, il fallait absolument qu'elle l'appelle.

— Je suis à votre disposition pour vous aider à organiser votre soirée, mademoiselle Lord, commença Valerie. Le Chatsfield travaille en partenariat avec les meilleurs restaurants, de nombreux théâtres, les clubs les plus...

— Non, merci, l'interrompit Bethany.

Pas question de sortir ! De se retrouver entourée par une foule de gens, dans un tourbillon de paroles, un brouhaha incessant... et d'être la cible des regards curieux épiaut le moindre de ses mouvements. En outre, le temps filait à une vitesse épouvantable et si on ne lui accordait pas un peu de répit, tout de suite, Bethany risquait fort de s'évanouir...

— J'aimerais passer une soirée tranquille.

Machinalement, elle tourna les yeux vers la haute silhouette immobile devant la fenêtre. Tenant le store entre deux doigts, Dylan regardait dehors, sans se soucier de leur conversation. Du moins en apparence.

Après avoir lancé un bref regard dans sa direction, Valerie sourit d'un air entendu.

— Je comprends tout à fait.

— Pas du tout ! s'exclama Bethany en roulant des yeux. J'ai besoin de dormir.

Le sourire de Valerie s'agrandit.

— J'ai bien dit dormir, appuya Bethany en soupirant.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Lord. Tous les employés du Chatsfield ont signé un accord de confidentialité. Vous pouvez compter sur notre discrétion.

Bien sûr... De toute façon, il était hors de question que Bethany se fie à quiconque. Raison de plus pour parler avec Megan. Maintenant.

— Croyez-moi, poursuivit-elle, je n'ai pas l'intention de me livrer à des activités qui pourraient nécessiter votre discrétion. Tout ce que je désire, c'est passer une soirée tranquille et me coucher tôt.

Seule.

— Je comprends tout à fait, répéta Valerie, d'un ton qui montrait clairement qu'elle n'avait rien compris du tout. Si vous avez besoin de quoi que ce soit...

— Je n'ai besoin de rien, merci.

De rien sauf d'un peu de solitude. Mais curieusement, cela semblait très difficile à obtenir...

Après lui avoir adressé son sourire le plus étudié, Valerie sortit de la pièce et referma la porte derrière elle, laissant Bethany seule avec son ténébreux ange gardien.

— Il n'y a aucun moyen de vous persuader de vous en aller aussi, n'est-ce pas ?

Elle détestait se sentir surveillée alors qu'elle aurait dû pouvoir profiter à loisir de son espace privé. Se déshabiller tranquillement, enfiler le T-shirt trop grand qu'elle portait pour dormir avant de s'affaler devant la télévision pour regarder n'importe quelle ânerie. Ou se faire monter un verre de vin, par exemple, qu'elle dégusterait en se prélassant dans un bain relaxant aux huiles essentielles...

Mais pas tant qu'il resterait planté là, à épier ses moindres gestes. Ni avant d'avoir appelé Megan.

— J'ai été embauché pour assurer votre sécurité, mademoiselle.

Aucune expression ne se lisait sur ses traits, comme si au fond, il se fichait bien de ce qu'elle pouvait faire, pourvu que cela n'ait pas d'incidence sur ses émoluments.

Bethany prit une profonde inspiration et regarda autour d'elle. Le décor était luxueux, certes, mais dépourvu de ce dont elle avait le plus besoin : des portes.

Oh ! il y en avait bien une séparant la chambre et la salle de bains — mais dépourvue de verrou, Bethany était prête à le parier... A quoi bon, dans une suite de ce style ? L'espace salon, équipé d'une méridienne à l'allure inconfortable, communiquait avec l'espace chambre. De là où se trouvait Bethany, elle apercevait le lit immense, couvert d'une impressionnante montagne de coussins.

Elle disposait d'une débauche de luxe, de raffinement — et d'un vaste espace « ouvert ».

Il y avait forcément un moyen de se débarrasser de Dylan, songea-t-elle en tournant de nouveau les yeux vers lui, ne serait-ce que le temps d'appeler Megan. Il se montrerait discret, elle n'en doutait pas un instant, mais elle ne put empêcher son regard de revenir se poser sur lui. Comment se détendre en sachant qu'il était là, assis, à veiller sur elle ?

— Si vous voulez, je peux aller m'installer derrière la porte de votre suite, proposa-t-il, toujours impassible. Après que j'aurai vérifié toutes les fenêtres. Nous nous trouvons dans la partie de l'hôtel donnant sur la rue, et les rapaces sont toujours à l'affût devant l'établissement.

— Je sais..., soupira Bethany.

Elle se laissa tomber sur la méridienne qui se révéla aussi inconfortable qu'elle le paraissait. Appuyant ses avant-bras sur ses genoux, Bethany leva les yeux vers le miroir de la coiffeuse. Ses produits de maquillage et ses objets personnels étaient déjà soigneusement disposés sur la surface satinée, ainsi que la photo encadrée où elle et Megan souriaient. Elle avait été prise sept ou huit ans plus tôt. Avant le mariage de sa sœur, en tout cas.

Et, au-dessus de ses affaires qui auraient presque pu lui donner l'impression d'être chez elle, elle aperçut le reflet d'un homme à l'air sévère, en costume noir. Où que ses yeux se posent, ils tombaient sur lui...

Bethany aurait pu demander à Dylan de sortir comme il le lui avait proposé. Mais il n'était pas un chien de garde, et puis elle avait des manières, héritées de sa grand-mère.

— Je pourrais aussi m'installer dans la petite chambre, reprit Dylan en pointant le doigt vers une ouverture de taille plus modeste qu'elle n'avait pas remarquée.

Elle était elle aussi dépourvue de porte, mais même si elle en avait eu une, Dylan ne l'aurait pas refermée. Il avait été très clair là-dessus : il ne la quitterait pas des yeux.

« Je vous accompagnerai partout où vous irez, mademoiselle Lord. Pour vous protéger, je dois vous voir, en permanence. »

A ces mots, Bethany avait senti un frisson lui parcourir l'échine. A moins que celui-ci n'ait été causé par la façon dont il l'avait regardée dans les yeux en parlant, pour s'assurer qu'elle avait bien compris.

Pas de problème, elle avait compris : elle était coincée avec lui. Or, même si Dylan était terriblement sexy, Bethany désirait être seule.

— Vous avez choisi délibérément cette suite, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en regardant l'intérieur de la seconde chambre par l'ouverture.

Beaucoup plus petite que la sienne, la pièce contenait un lit une place. Aucune décoration raffinée. Aucun luxe. Ce n'était pas un espace digne d'un hôte du Chatsfield, mais un lieu destiné au personnel. Ou, dans le cas présent, à un garde du corps.

Le visage toujours indéchiffrable, Dylan répondit :

— Il était judicieux d'avoir un endroit où je puisse me retirer tout en demeurant à proximité pour vous protéger.

— Vous voulez dire m'espionner.

Sa remarque était injuste, mais Bethany n'avait pu s'empêcher de la lui asséner. Bon sang, après avoir échappé à l'avidité constante de la presse, elle ne pouvait même pas jouir d'un peu de solitude, dans sa chambre, juste pour une soirée ?

— Je vous l'ai déjà dit, répliqua Dylan, imperturbable. Je ne peux pas vous protéger sans vous voir en permanence.

Bethany le regarda un long moment, en regrettant de ne pas pouvoir se comporter en diva hautaine qui exigerait qu'il sorte et lui fiche la paix. Mais ce n'était pas son genre, et cela ne le serait jamais. D'autant qu'une telle attitude aurait eu des répercussions sur le réalisateur et l'équipe de production qu'elle aimait, respectait, et avec qui elle espérait bien retravailler.

Aussi se contenta-t-elle de se lever lentement en soupirant, avant de se diriger vers l'espace censé lui procurer un peu d'intimité.

— Je dois appeler quelqu'un.

Peut-être pourrait-elle téléphoner à Megan depuis la salle de bains...

— Alors, essayez de ne pas écouter... aux *portes*, ajouta-t-elle par-dessus son épaule avec une pointe d'humour.

— Je ne me le permettrais jamais, mademoiselle.

Ça reste à voir... , songea Bethany en cherchant son portable dans son sac.

2.

Elle se croyait maline... Avec ses airs polis et innocents, elle pensait pouvoir l'embobiner... D'après le patron, le réalisateur du film avait affirmé qu'elle était adorable, mais l'instinct de Dylan ne l'avait jamais trahi, et il pressentait que Bethany Lord mijotait quelque chose.

Oh ! elle ne tenterait pas de lui échapper tout de suite. Elle n'était pas idiote. Elle allait passer son coup de fil, feindre la fatigue et sans doute répéter qu'elle désirait se coucher tôt. Ensuite, quand elle penserait qu'il ne se méfiait plus, elle essaierait de filer en douce.

Ce qui prouvait qu'elle ne le connaissait pas encore...

Depuis qu'il faisait ce métier, Dylan en avait vu pas mal dans son genre. Enormément, même. Des jeunes princesses fêtardes que les parents lui demandaient de surveiller pour les empêcher de faire des bêtises, des acteurs souffrant d'une dépendance funeste à la drogue, qu'ils essayaient de cacher à la presse — et à leurs producteurs. Un jour, il avait même eu affaire à un ambassadeur qui voulait absolument voir sa maîtresse sans oser avouer à Dylan pourquoi il avait besoin de sortir à 3 heures du matin !

C'était ça, le problème. Les clients ne semblaient jamais réaliser que Dylan Blaise se fichait de leurs habitudes, de leurs manies, de leurs travers. Une seule chose lui importait : leur sécurité. Et il s'en chargeait, en dépit des obstacles qu'ils dressaient sur sa route.

Il ne commettait jamais d'erreurs. C'était sur ce principe qu'il avait bâti sa carrière, d'abord à l'armée, puis en tant que garde du corps privé. On pouvait lui faire confiance.

— Meg ? C'est moi.

La voix de Bethany lui parvint depuis la chambre. Dylan ne l'écoutait pas vraiment, il souhaitait juste suivre les événements afin de pouvoir gérer la situation. Il n'avait pas besoin de connaître ses problèmes, alors que, manifestement, la horde de hyènes massées devant l'hôtel était déjà au courant. Les paparazzi voulaient en savoir davantage pour remplir les colonnes de leurs journaux et alimenter leurs sites Internet. Ce qui ne concernait en rien Dylan.

Son propre téléphone vibrant dans sa poche, il le sortit et regarda l'écran d'un œil tout en gardant l'autre rivé à l'entrée de la chambre de Bethany. Ne jamais baisser la garde, c'était l'essentiel.

Envoyé par le bureau, le SMS l'avertissait que de nouvelles révélations concernant la famille de Bethany Lord faisaient la une des médias, et que les journalistes chercheraient à l'approcher avec encore plus d'acharnement.

Comme s'il ne l'avait pas déjà remarqué...

— ... que se passe-t-il, bon sang ? lança la voix exaspérée de Bethany.

Dylan rangea le portable dans sa poche. Ce que sa cliente apprenait en ce moment même allait renforcer son envie de s'échapper, il l'aurait juré.

Après avoir écarté légèrement les jambes, il croisa les mains derrière son dos.
Pas de problème. Il était prêt.

* * *

Elle aimait beaucoup sa sœur, se répéta Bethany. Heureusement, parce que Megan mettait son affection à rude épreuve. Et plus souvent que Bethany ne l'aurait souhaité. Comment pouvait-elle se conduire de façon aussi stupide ?

— O.K., raconte-moi tout, dit-elle avec un soupir las.

Megan avait répondu à son appel en débitant un flot de paroles, à un tel rythme, qu'elle n'avait pu la suivre.

— Commence par le commencement et vas-y lentement. Je suis vraiment fatiguée, Meg.

Sa sœur éclata d'un rire amer.

— Oh ! je veux bien te croire ! Tous ces gens qui sont aux petits soins pour toi, qui satisfont tes moindres caprices pendant que tu voyages en première... Sans parler de tous ces fans qui te réclament des autographes et des photos... Forcément, ça fatigue !

Elle a des ennuis, s'efforça de se rappeler Bethany. Elle ne pense pas ce qu'elle dit. Pas du tout...

— Je ne t'ai pas appelée pour te parler de moi. Que se passe-t-il avec Jake ?

Le simple fait de prononcer son prénom la remua. Parce qu'elle se sentait coupable ? Peut-être. Mais surtout responsable. Désormais, elle avait mis ses émotions à distance.

— Bien sûr... C'est pour me parler de lui que tu m'appelles.

Bethany se força à ne pas serrer les dents.

— Oui, parce que c'est à propos de lui — et seulement de lui —, que tous les journalistes que j'ai croisés aujourd'hui sur mon chemin m'ont interrogée, figure-toi. Alors j'ai pensé que ce serait une bonne idée de t'appeler, pour savoir ce qui se passe, Meg.

Silence.

— Ce n'est pas la peine de crier, dit enfin sa sœur.

Bethany s'assit sur le lit en soupirant. Dylan devait bien s'amuser dans son coin... Eh bien, il y avait au moins une personne à qui profitait cette situation ridicule et absurde !

— Ils disent que tu as payé la caution pour le faire sortir de prison, Meg. Ou, plus exactement, que je l'ai payée. Mais puisque je sais que ce n'est pas le cas, je suppose que c'est toi. Et c'est bien ce que j'ai du mal à comprendre, tu vois. Parce que si j'ai bien suivi, il t'a fait du mal, non ? Alors, dis-moi que les journalistes se trompent, je t'en supplie !

Nouveau silence.

Sentant son cœur sombrer dans sa poitrine, Bethany s'exhorta au calme.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, Meg.

— Il n'avait pas l'intention de me frapper, commença sa sœur avec une sincérité et une foi de convertie. Il m'aime trop pour ça, Bethany, mais tu sais comment est Jake : passionné, entier... Et moi, je n'aurais pas dû...

— Arrête tout de suite ! la coupa Bethany.

Il était absolument hors de question de laisser Megan endosser la responsabilité des faits à la place de Jake !

— Ce n'est pas ta faute, poursuivit-elle. Il t'a « battue ». Tu n'es responsable en rien de ses actes, tu m'entends ?

Megan soupira.

— Je sais, Beth. Mais... Il m'aime « vraiment ». Ce n'est pas comme quand il était avec toi. Je suis la femme de sa vie.

Bethany ignore la petite morsure qu'elle ressentait encore, à la pensée que son premier amour lui avait, de toute évidence, toujours préféré sa sœur.

De son côté, elle ne l'aimait plus, se raisonna-t-elle, et au vu des derniers événements, elle se portait bien mieux sans lui. Mais durant si longtemps, pendant toutes les années de lycée, il y avait eu « Beth et Jake ». Jusqu'à la première absence de Bethany, à l'occasion de son premier petit rôle dans une stupide émission télévisée. Quand elle était rentrée à la maison, après le tournage, son amour d'adolescence l'avait plaquée pour sa sœur.

A vrai dire, Bethany se disait parfois que sa vie ressemblait davantage à une fiction que toutes les émissions de télévision et les films auxquels elle avait participé, au cours de ces dernières années...

— Il t'avait déjà frappée avant ? demanda-t-elle.

Autrefois, Jake n'aurait jamais levé la main sur elle, mais il avait changé, depuis. Dix ans d'échecs répétés avaient manifestement fait leur œuvre.

— Jamais, affirma Megan avec force. Mais... il avait bu. Il a recommencé... On était dans un bar, et quand je lui ai dit qu'il était temps de partir, il s'est retourné vers moi et a dégringolé du tabouret de bar. Alors ses copains se sont fichus de lui et moi je lui ai pris le bras, et...

— Et il t'a frappée, dit Bethany en s'efforçant de maîtriser le tremblement de sa voix.

— Je crois qu'il ne se rendait même pas compte que c'était moi, répliqua tristement sa sœur. De toute façon, un type a voulu s'interposer et Jake lui a lancé un coup de poing. Ensuite, la police a débarqué avant que j'aie eu le temps de réaliser ce qu'il se passait. J'ai fait ma déclaration et Jake a passé la nuit en prison.

Bethany se passa la main sur le front dans l'espoir d'apaiser son mal de crâne. Mon Dieu, quel gâchis...

— Tu l'as fait sortir ce matin ? demanda-t-elle.

— Oui. Je ne pouvais pas... le laisser là-bas.

Domage...

— Où as-tu trouvé l'argent pour payer la caution ?

Le silence qui s'ensuivit fut éloquent.

— Oh non, Meg ! Cet argent était pour toi ! Pour que tu t'inscrives à cette formation de masseuse qui t'attirait tellement !

Bethany lui avait donné cette somme pour lui offrir une chance d'avoir un métier, de redémarrer une nouvelle vie. Pour que Megan ait d'autres options, si elle le souhaitait. Mais manifestement, elle n'était pas encore prête à franchir le pas...

— La caution n'était pas élevée, répliqua Megan. Et puis, Jake ne fichera pas le camp, alors je vais la récupérer.

— Ce n'est pas la question...

— Ecoute, c'est ma décision, l'interrompit sa sœur. Jake est mon mari, tu t'en souviens ?

— Bien sûr que je m'en souviens.

Même si Bethany n'avait pas assisté au mariage parce qu'elle tournait à l'étranger... et que Megan en avait profité pour ne pas l'inviter.

Elle se laissa tomber sur le côté, posa la tête sur un coussin et ferma les yeux.

— O.K. Et qu'est-ce que je dirai aux journalistes quand ils m'interrogeront ?

— Je ne vois pas pourquoi ils t'interrogeraient là-dessus ! Ils sont tous fous de Bethany Lord, je sais, mais ne me fais pas croire qu'ils pourraient aller jusqu'à s'intéresser à sa banale petite sœur !

Comment expliquer la situation à Megan sans attiser sa colère et sa rancune ?

— Ils s'intéressent à cette histoire parce que tu es ma sœur, Meg. Et parce qu'ils pensent que c'est moi qui ai payé la caution pour faire libérer Jake. Ce qui est d'ailleurs le cas, d'une certaine façon.

— Et alors ?

— Et alors ils vont regarder ça de plus près. Ils vont fouiller, Meg, dans ta vie, dans la sienne, et la mienne...

Comme Megan restait silencieuse, Bethany pria pour qu'elle ait compris l'allusion et laisse tomber. Une fois, rien qu'une fois. Mais hélas...

— Et ils découvriront que toi et Jake avez été ensemble. Que leur star parfaite, qui n'a jamais été photographiée en train de se déshabiller ou en train d'embrasser un mauvais garçon, est sortie avec son beau-frère — qui vient justement d'être arrêté pour agression.

Megan avait prononcé ces paroles avec délectation, ce qui agaça profondément Bethany. Sa sœur lui avait toujours envié sa carrière, d'accord, mais elle n'irait quand même pas jusqu'à offrir aux journalistes l'histoire en or qu'ils attendaient depuis l'arrivée de Bethany à Hollywood ?

— Ensuite, ils se demanderont pourquoi tu l'as fait sortir de prison, poursuivit sa sœur.

Bethany voyait déjà les gros titres. Les accusations, les sous-entendus, la soi-disant liaison cachée, la trahison et tout le reste. En pleine promotion du film le plus important auquel elle ait jamais participé...

— En effet, Meg. Mais ce n'est pas ce qui me préoccupe.

Megan éclata de rire.

— Ah oui ? Depuis quand te préoccupes-tu de quoi que ce soit en dehors de ta carrière et de ta réputation ?

— Et en dehors de toi ! riposta Bethany.

Horriée, elle se souvint brusquement que Dylan entendait tout ce qu'elle disait. Cependant, il y avait peu de risques qu'il aille tout déballer à la presse, parce qu'il tenait à son job. Tandis que Megan n'avait plus grand-chose à perdre... Elle se brouillerait seulement avec sa sœur qu'elle considérait maintenant comme son ennemie.

— Ecoute, Meg, je suis inquiète pour toi. Je sais que tu es persuadée qu'il n'avait pas l'intention de te faire du mal, mais... si tu te trompais ? Tu dis que Jake boit... Tu te souviens de son père ? Je ne veux pas voir l'histoire se répéter. Je veux que tu me promettes que tu t'en iras avant qu'il ne soit trop tard. Je peux t'aider...

— Je n'ai pas besoin de ton aide pour faire fonctionner mon mariage, la coupa Megan d'un ton sec. Je sais comment m'y prendre avec Jake, moi. Alors, retourne à ta vie glamour, d'accord ? Et laisse les gens ordinaires se débrouiller tout seuls !

Puis elle raccrocha.

Bethany contempla son téléphone et le laissa tomber à côté d'elle, sur le lit. Avait-elle aggravé la situation ? Si jamais les problèmes de sa sœur faisaient capoter la première et les rencontres avec la presse, Neil la tuerait.

Se redressant, elle posa les pieds sur l'épaisse moquette et se leva avant de se mettre à faire les cent pas dans la chambre.

Il fallait à tout prix réfléchir et trouver une solution, sous peine de courir à la catastrophe...

3.

Dylan l'écouta aller et venir dans sa chambre. La pièce était luxueuse, mais pas immense — peut-être un tiers de la surface du salon. Aussi Bethany ne pouvait-elle faire que dix pas dans un sens avant de repartir dans l'autre.

Par l'ouverture dépourvue de porte, il la vit atteindre le mur, pivoter sur elle-même... Serrant les mâchoires, il compta en silence jusqu'à dix, puis ferma les yeux au moment où elle fit de nouveau demi-tour.

Il était patient. Indulgent. Par ailleurs, bien des années plus tôt, il avait été entraîné pour supporter la torture sans flancher.

Mais cet incessant manège le rendait fou.

— Vous auriez plus d'espace ici, vous savez...

Les mots avaient franchi ses lèvres malgré lui. Dylan se maudit en entendant les pas s'arrêter. Ensuite, il y en eut quatre, rapides, et Bethany apparut sur le seuil en le foudroyant du regard.

En vérité, son air furibond collait mal avec son visage angélique et ses célèbres yeux couleur café qui contrastaient avec ses beaux cheveux blonds et lisses.

— Je croyais que je me rendrais à peine compte de votre présence ?

— Je travaille pour vous, par conséquent si vous préférez que je reste muet, je ne dirai plus un mot. Mais cela ne changera rien au fait que vous seriez plus à l'aise pour déambuler ici, répliqua-t-il en haussant les épaules. Je disais cela juste pour vous aider...

Soit elle comprit qu'il se moquait des raisons pour lesquelles elle arpentait sa chambre comme une aliénée, soit elle se rendit compte que ses allers et retours ne la mèneraient nulle part... Toujours est-il que Bethany s'aventura dans le salon et alla s'asseoir sur le dossier de la méridienne, avant de lever vers lui ses grands yeux bruns.

Grands dieux, elle allait vouloir discuter ! Lui demander son avis sur ses dilemmes féminins... Dylan s'était déjà aventuré sur ce terrain, avec d'autres clientes, et cela ne s'était jamais bien terminé.

— Vous m'avez écoutée parler à ma sœur, n'est-ce pas ? fit-elle en inclinant la tête sur le côté.

— Vos conversations privées ne me regardent pas, sauf si elles menacent ma capacité à vous protéger.

Cette citation, directement sortie du manuel remis par la compagnie, n'en était pas moins tout à fait appropriée. Dylan se fichait des drames familiaux de Bethany Lord, mais pas de sa sécurité. C'était aussi simple que cela.

— Donc, vous avez écouté ? insista-t-elle.

Comment aurait-il pu être sûr, sinon, que cette conversation ne menaçait pas sa sécurité ? Malheureusement, les clients ne comprenaient jamais la différence entre « écouter » une conversation et

« s'intéresser » à son contenu.

— Uniquement dans la mesure où votre sécurité pourrait être concernée, répondit-il avec calme.

— Et était-ce le cas, d'après vous ?

Dylan retint un soupir. Mlle Lord n'allait pas céder aussi facilement...

Après avoir jeté un bref regard entre deux lames du store, afin de s'assurer qu'un paparazzi n'avait pas grimpé le long d'un tuyau, par exemple, Dylan abandonna son poste de guet et s'avança d'un pas. Parfois, mettre le client dans sa poche se révélait plus important que s'en tenir au strict respect des consignes. Et s'il ne se trompait pas sur le compte de Bethany Lord et le fait qu'elle avait bien l'intention de lui fausser compagnie à la première occasion, il avait peut-être une chance de l'en dissuader.

— J'ai cru comprendre que votre sœur avait des problèmes. Que vous en soyez affectée ou pas, cela ne regarde que vous.

Quand il s'assit dans un fauteuil en face de Bethany, elle se laissa glisser de son perchoir et s'installa sur la méridienne. Mais sa nouvelle position ne semblait pas plus confortable que la précédente, remarqua Dylan.

— En effet. Sauf si elle va tout raconter à la presse, répliqua-t-elle avec lenteur.

Une détresse immense se lisait au fond de ces yeux devenus célèbres dans le monde entier, un désarroi sincère que Dylan se surprit à regretter de ne pouvoir faire disparaître.

— Y a-t-il un risque qu'elle le fasse, d'après vous ? demanda-t-il. Souvenez-vous que je n'ai entendu que la moitié de la conversation. Je ne sais même pas de quoi il s'agit vraiment.

Par cette remarque, Dylan entendait lui rappeler que si elle le souhaitait, elle pouvait s'arrêter maintenant, et qu'ils reprendraient leurs strictes relations de garde du corps à client, sans échanger aucune confiance ou information personnelle. Comme ç'aurait dû être le cas.

Le lui rappeler à elle, ou à lui-même ? A vrai dire, Dylan ne le savait pas très bien...

— Megan m'a toujours... enviée, je crois. Et elle m'en veut terriblement. A mort, même.

Il ne devait pas l'interroger. Ne voulait pas l'interroger...

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle a épousé mon ex-petit ami en pensant remporter une grande victoire, avant de se rendre compte que vivre avec Jake n'était pas aussi fabuleux qu'elle le croyait.

— Ah...

— Oui.

— Et qu'est-ce que tout le monde cherche à savoir, à présent ? Que veut cette foule rassemblée là, devant l'hôtel, et qui attend le moment où vous montrerez votre jolie frimousse ?

En fait, il se fichait de la réponse, mais Bethany Lord était sa cliente. Et elle avait vraiment une très jolie frimousse...

— Vous le savez déjà, non ? répondit-elle en plissant son beau front d'albâtre.

— Plus ou moins, admit Dylan.

Elle devenait trop perspicace. Les clients intelligents étaient les plus difficiles à gérer.

— Je m'en doutais, répliqua-t-elle. Ils ne vous auraient pas envoyé pour me protéger sans vous donner un minimum d'informations.

— Tout ce que l'on m'a dit, c'est que votre beau-frère avait été arrêté pour agression — la victime étant probablement votre sœur —, et que d'après certaines rumeurs, vous auriez payé la caution pour le faire libérer.

— Ce n'est pas moi qui l'ai payée, corrigea-t-elle aussitôt.

Mais cela, il le savait aussi.

— C'est elle, poursuivit Bethany. Elle a utilisé de l'argent que je lui avais donné tout récemment. Alors, je suppose que cette coïncidence va susciter toutes sortes de spéculations...

— Pour ces rapaces, tout est prétexte à faire courir les rumeurs les plus folles, dit Dylan en désignant la fenêtre.

— Je sais, soupira Bethany. Croyez-vous que vous pourriez trouver un moyen de vous débarrasser d'eux ? En apparaissant sur le seuil de l'hôtel et en les regardant d'un air menaçant, par exemple... Cela fait partie de votre boulot, non ?

Elle savait bien que non. Alors, à quoi jouait-elle ? En la voyant jeter un regard furtif en direction de la porte, Dylan comprit.

— Mon seul boulot, comme vous le savez très bien, consiste à veiller à votre sécurité. Et, pour cela, je dois rester avec vous, en permanence.

Lorsqu'elle tourna imperceptiblement les yeux vers la porte, Dylan décida qu'il était temps de lui parler en toute franchise.

— Vous pensez pouvoir vous échapper — oh, juste pour avoir dix minutes d'intimité —, dit-il quand elle voulut l'interrompre, mais c'est impossible. Alors n'essayez même pas. Je prends mon travail très au sérieux, croyez-moi, et si je ne vous vois pas, ne serait-ce qu'une seconde, j'appellerai du renfort et une armée de gardes débarquera pistolet au poing. Par conséquent, à votre place, je renoncerais au plan que vous mijotez dans cette ravissante petite tête. Faites-moi confiance, les choses iront bien mieux pour tous les deux si vous me demandez de vous accompagner, tout simplement.

Elle soutint son regard un long moment, mais Dylan aurait intimidé même des terroristes ou des chefs d'Etat. Il ne s'écoula pas longtemps avant que Bethany ne détourne le sien.

— Nous nous sommes bien compris ?

— Oui, acquiesça-t-elle en hochant la tête. Vous devez faire votre travail.

— Exactement.

Et si l'on échouait dans ce genre de mission, on ne vous le pardonnait pas aisément. Comparé aux riches et célèbres qui l'embauchaient pour veiller à leur sécurité, Dylan ne possédait pas grand-chose, mais il avait au moins sa fierté professionnelle. Et ce n'était pas une jeune star talentueuse, aussi ravissante soit-elle, qui allait la lui prendre.

Soudain, un projectile heurta la fenêtre, pas assez fort pour briser la vitre, mais en produisant un bruit qui se répercuta dans son cerveau avec suffisamment de violence pour la faire sursauter. Dylan bondit et plaqua Bethany sur la méridienne en la couvrant de son corps, puis il resta tendu, sur le qui-vive.

Tout d'abord, rien ne se passa.

Puis, au bout d'un certain temps, un autre projectile atteignit la fenêtre. Un coup de feu ? Non, la balle aurait pulvérisé la vitre. Cela résonnait plutôt comme...

— Je... Je crois que quelqu'un jette des cailloux contre la fenêtre, chuchota Bethany. Et vous... vous êtes lourd...

A ces mots, la sensation de son corps de femme contre le sien s'insinua dans l'esprit de Dylan. Il prit conscience de sa douceur, sa chaleur, ses formes...

Se forçant à se concentrer uniquement sur le problème des projectiles, il se redressa en murmurant :

— Excusez-moi...

— Je vous en prie. En tout cas, vous avez de bons réflexes !

Une pointe de panique avait néanmoins percé dans sa voix, remarqua Dylan, en se rapprochant de la fenêtre.

— Il vaut mieux, dans ce boulot, répliqua-t-il.

Puis, d'un geste vif, il écarta le store.

A cet instant précis, un caillou frappa la vitre et Dylan aperçut un photographe perché dans un arbre, juste en face de l'hôtel. Il espérait sans doute surprendre Bethany Lord quand elle viendrait ouvrir la

fenêtre pour voir ce qu'il se passait. Au lieu de cela, le type eut droit à son garde du corps qui le foudroyait du regard. Pas vraiment la photo du siècle...

Dylan lâcha le store qui se remit en place.

— Ne vous inquiétez pas. Ils vont tout essayer, mais tant que je serai là...

Bon sang, comment avait-il pu ne pas entendre le petit clic que faisait la porte en se refermant ?

— ... ils n'essayeront leurs trucs qu'une fois..., acheva-t-il dans le vide, avant de s'élancer hors de la chambre.

Quel imbécile ! Et, pourtant, il savait bien qu'il avait affaire à une petite rusée...

* * *

Bethany ne disposait que de quelques secondes avant que Dylan ne se lance à sa poursuite, mais elle avait toujours été rapide. Alors, dès l'instant où il l'avait quittée des yeux, elle en avait profité pour filer.

Par chance, sa suite était située à proximité des ascenseurs et de l'escalier de service. Cependant, elle n'aurait jamais réussi à s'échapper si elle n'avait pas remarqué le placard, juste en haut de l'escalier.

Bethany laissa la porte se refermer automatiquement derrière elle et plongea dans le placard au moment même où des pas précipités se rapprochaient, suivis du bruit de la porte qui se rouvrait. Puis elle entendit le juron que Dylan poussa en passant devant sa cachette...

Coincée entre divers ustensiles de nettoyage, Bethany retint son souffle jusqu'à ce que le bruit de pas décroisse dans l'escalier.

Quand elle n'entendit plus rien, elle entrebâilla tout doucement la porte du placard.

La cage d'escalier était vide.

Sans perdre une seconde, Bethany se précipita vers les ascenseurs, avant de bénir la providence en voyant l'un d'eux s'ouvrir devant elle — vide lui aussi.

Après s'être engouffrée dans la cabine, elle appuya sur le bouton du sous-sol puis, quand les portes coulissèrent en silence, se laissa glisser sur le sol, le cœur battant à tout rompre.

Seule. Enfin.

Maintenant elle allait pouvoir réfléchir au calme, et trouver le moyen de se sortir de cet épouvantable borborygme.

4.

Dès l'instant où elle sortit de l'ascenseur et consulta le plan de l'hôtel affiché au mur, Bethany sut où elle irait se réfugier.

Quand elle était enfant, il n'y avait qu'un endroit où elle trouvait le calme lorsqu'elle ressentait le besoin de réfléchir : l'eau. Or, en dépit de sa magnificence, le Chatsfield ne possédait hélas pas d'océan privé, alors que c'était le clapotis des vagues qu'il aurait fallu pour apaiser Bethany, ce soir-là. Mais le luxueux hôtel était néanmoins équipé de la piscine la plus fabuleuse qu'elle eût jamais vue.

Et en plus, elle était fermée !

Jake lui ayant autrefois appris à forcer un cadenas, Bethany n'eut aucune difficulté à entrer. Par ailleurs, la pancarte indiquant que la piscine rouvrirait le lendemain matin à 5 heures devrait suffire à éloigner d'éventuels amateurs. Ce qui était aussi bien, car elle n'avait pas vraiment eu le temps de prendre son maillot de bain avant de quitter la suite... En revanche, elle avait ôté ses escarpins pendant qu'elle parlait au téléphone avec Megan.

Après avoir refermé la porte sur elle, elle traversa rapidement les vestiaires et s'arrêta bientôt au bord du bassin.

Bethany inspira une longue bouffée d'air chloré. Excepté quelques spots enchâssés au plafond et luisant comme des étoiles, la piscine était en grande partie plongée dans l'obscurité : c'était vraiment le lieu idéal pour se détendre et se vider la tête !

Un sourire aux lèvres, elle saisit une serviette brodée du logo du Chatsfield, accrochée à une patère et s'avança vers l'une des chaises longues en teck disposées autour du bassin. Même s'il n'y avait personne alentour, elle n'osait pas se baigner nue — même si, une fois mouillés, son soutien-gorge et sa culotte ne seraient pas très efficaces pour dissimuler sa nudité, reconnut Bethany.

Tant pis. Elle avait besoin de nager, de sentir l'eau lui caresser la peau, détendre ses muscles fatigués et noués. Elle avait besoin de flotter, de laisser la tension se dissoudre dans l'eau. Ensuite, peut-être aurait-elle les idées plus claires...

Comme elle repensait à la meute rassemblée devant l'hôtel, Bethany fut parcourue par un frisson glacé alors qu'il faisait une température délicieuse. De toute façon, ils ne pouvaient pas la poursuivre jusque-là, se rassura-t-elle. Personne ne savait où elle était. Pas même Dylan.

Le pauvre... Mentalement, elle lui adressa ses excuses en trempant le bout des orteils dans l'eau : celle-ci était chaude, accueillante. Dylan devait être fou de rage et la chercher partout. Alors, il ne fallait pas qu'elle traîne trop longtemps, parce que sinon, il pourrait bien mettre sa menace à exécution et appeler du renfort...

Juste quelques longueurs, un peu de planche, puis elle regagnerait sa suite et lui présenterait ses excuses. Son ange gardien lui pardonnerait, elle en était certaine.

Bethany se laissa glisser dans l'eau, tandis que le souvenir du corps de Dylan, lové contre le sien, lui traversait l'esprit. Elle avait joué avec les acteurs les plus musclés et les plus sexy de Hollywood — y compris Liam Hunter, tout récemment —, mais jamais elle n'avait senti une force, une puissance pareille à celle qui émanait de Dylan. A peine contenue, prête à jaillir...

Elle s'imagina cette puissance virile concentrée sur elle... pas seulement pour la protéger, mais pour... lui faire du bien ? Bethany éclata de rire à cette pensée et entendit son rire rebondir en écho sur les murs de pierre.

Dylan n'était pas du genre à « faire du bien », il suffisait de passer quelques heures avec lui pour le savoir. Avec lui, c'était efficacité et sécurité garanties, mais rien d'autre. En outre, il l'avait cataloguée comme appartenant au clan des starlettes difficiles, voire des enquiquineuses, point final. Et la satisfaire ne faisait pas partie de ses priorités.

Sinon, elle n'aurait pas ressenti le besoin de le fuir !

* * *

Avant même d'avoir dévalé deux étages, Dylan avait compris son erreur.

Bethany n'était pas une ado fuguant pour le plaisir de fuguer, et lorsqu'il constata que la cage d'escalier était vide, Dylan réalisa qu'il s'était fait avoir : sachant qu'elle ne pourrait lui échapper, Bethany avait dû se cacher et rebrousser chemin.

Poussant un juron, il fit demi-tour et remonta quatre à quatre en espérant encore la rattraper, mais au moment où il poussa la porte à double battant débouchant sur le palier, il entendit l'un des ascenseurs se mettre en marche et vit les numéros des étages s'allumer l'un après l'autre, jusqu'à celui du sous-sol.

Il l'avait ratée, mais au moins, il savait où elle allait. Dylan se repassa mentalement le plan de l'hôtel qu'il avait mémorisé pour ce type de circonstances. Une seule chose pouvait intéresser Bethany Lord au sous-sol : la piscine.

Revenant sur ses pas, il dévala de nouveau l'escalier de service. Avec un peu de chance, il pourrait même l'intercepter en cours de route.

Sauf qu'il n'était apparemment pas le seul à avoir deviné les intentions de Bethany...

— Je peux vous aider ? demanda Dylan d'une voix menaçante.

Celle qu'il réservait spécialement aux paparazzi.

Pris sur le fait, le photographe lâcha la pancarte accrochée à la porte et fit brusquement volte-face en dissimulant son appareil dans son dos.

— Non merci, je... Je vérifiais juste les horaires d'ouverture..., balbutia le type aux yeux clairs et à l'air aussi mou que son chapeau ridicule.

— Elle rouvrira demain, répliqua Dylan en fixant un instant la pancarte. A 5 heures. Et vous savez que cette piscine est exclusivement réservée aux clients de l'hôtel, n'est-ce pas ? Si vous me donnez le numéro de votre chambre, je peux vous faire réveiller, si vous voulez ?

— Oh ! non... Merci, mais ce ne sera pas nécessaire, fit l'intrus, en esquissant un pas de côté. En fait, je croyais avoir entendu quelqu'un, à l'intérieur. Vous pourriez peut-être aller voir ?

Et lui laisser l'occasion de photographier Bethany Lord en train de nager dans le plus simple appareil ? Pas question !

— Vous vous trompez, j'en suis sûr, affirma Dylan en s'interposant entre lui et la porte. Maintenant, si je peux faire quelque chose pour vous aider...

L'homme le dévisagea soudain avec insistance.

— Vous ne faites pas partie du personnel de l'hôtel..., commença-t-il en plissant le front. Je vous reconnais : vous êtes le garde du corps de Bethany Lord ! Je vous ai vu arriver avec elle tout à l'heure.

Fort de son expérience, Dylan réussit à garder une expression impénétrable alors qu'intérieurement, il passait en revue son répertoire de jurons au grand complet.

— Si c'était en effet le cas, j'aurais d'excellentes raisons de me trouver dans cet établissement. Tandis que vous, vous n'en avez aucune, dit-il en saisissant le photographe par le bras. Par conséquent...

— Je ne m'étais pas trompé, hein ? lança précipitamment celui-ci. Elle est là, dans cette piscine... Je me suis rappelé qu'au cours d'une interview, elle avait dit que lorsqu'elle était stressée, elle allait toujours nager. Et, franchement, la journée a été plutôt stressante pour elle ! Alors, elle est venue faire un petit plongeon pour se détendre, c'est ça ?

Heureusement, ils étaient arrivés au pied des marches.

— Mlle Lord se repose en ce moment dans sa suite, et elle m'a demandé de descendre vérifier les horaires d'ouverture de la piscine.

— Et vous ne pouviez pas appeler la réception pour leur poser la question ? répliqua le type, sceptique.

Dylan l'entraîna de force dans l'escalier.

— Vous non plus, apparemment.

Ce fut avec un immense soulagement qu'il laissa le photographe entre les mains de l'agent de sécurité en faction au rez-de-chaussée.

— Je l'ai trouvé en train de rôder au sous-sol. Il faudrait peut-être renforcer la sécurité, vous ne croyez pas ? D'autant que la meute est toujours à l'affût devant la porte principale.

En fait, Dylan n'aimait pas donner des conseils à ses pairs, mais lorsque leur inefficacité avait des répercussions sur ses clients, il n'avait pas le choix...

L'agent hocha brièvement la tête en resserrant les doigts sur le bras du photographe qui poussa un petit cri de douleur. Dylan réprima un sourire de satisfaction, puis tourna les talons et retraversa le hall à grand pas.

Quelques secondes plus tard, il poussait la porte donnant sur l'escalier de service.

Et maintenant, à nous deux, ma belle petite sirène...

5.

S'écartant du bord du bassin, Bethany fendit l'eau transparente en savourant la caresse de l'eau sur son corps. Tout devenait si simple, si évident quand elle nageait. Rien n'avait plus d'importance, sinon continuer de tendre un bras après l'autre, de battre des pieds, avant de faire la culbute et de repartir dans l'autre sens en sentant l'eau bouger autour d'elle.

Dire qu'elle avait cru qu'une fois devenue célèbre, elle pourrait faire ce qui lui plairait, et tout le temps ! Au contraire, rien n'avait changé, et comme autrefois, l'eau demeurait son seul vrai refuge.

Arrivée à l'extrémité du bassin, elle garda la tête sous l'eau en s'étirant au maximum, puis se remit à nager vigoureusement. Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle se sentit les idées claires, se retourna sur le dos et fit la planche au milieu de la piscine, les yeux fermés, les bras flottant le long du corps.

La sensation était très apaisante. Pourquoi ne parvenait-elle pas à trouver la même détente hors de l'eau ? Elle avait essayé tout ce que lui avaient recommandé amis, relations, magazines ou émissions de télévision : méditation, yoga, régimes particuliers, tai-chi... Tout y était passé. Mais rien n'était aussi bon ni aussi efficace que se laisser flotter.

Très bien. Elle avait enfin retrouvé la paix. A présent, il était temps d'élaborer un plan pour lutter contre Megan et Jake.

Le simple fait de penser à eux suffit à provoquer une nouvelle tension dans ses muscles, si bien que ses jambes commencèrent à couler. Bethany les fit aussitôt remonter d'un petit coup de pied et rouvrit les yeux...

... pour découvrir Dylan Blaise, debout à l'autre extrémité du bassin, les mains dans le dos et l'air furieux.

En un clin d'œil, toutes ses années d'entraînement et de natation furent oubliées. Elle agita bras et jambes, avala une dernière gorgée d'air puis plongea.

Mais avant que l'eau ne lui emplisse les oreilles, Bethany avait eu le temps d'entendre un juron poussé haut et fort. Ensuite, elle sentit l'eau bouger et onduler autour d'elle pour accueillir un autre corps.

De son côté, tout allait bien, mais Dylan semblait penser le contraire... De toute façon, c'était sa faute : il lui avait fait peur, alors il méritait d'être un peu mouillé, pour la peine !

Il aurait sans doute répliqué qu'après lui avoir faussé compagnie, elle-même méritait qu'on lui fasse une petite frayeur..., songea Bethany en refaisant surface. Une fois la tête hors de l'eau, elle la secoua dans tous les sens. Et quand elle battit des cils, elle vit Dylan se rapprocher rapidement en fendant l'eau de ses bras musclés. Son crawl était comme lui, remarqua Bethany : à la fois vigoureux et harmonieux.

Se maintenant en équilibre dans l'eau, elle lui adressa un petit signe de la main. Il ralentit l'allure avant de s'arrêter à un mètre d'elle. Avait-il au moins pris le temps d'ôter ses chaussures ? s'interrogea-t-elle en le regardant.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

— Oui. Très bien, même.

Fascinée par la vision de sa chemise trempée collant à ses épaules musclées et à son torse, seules parties de son anatomie visibles au-dessus de l'eau, Bethany ne pouvait s'empêcher de le dévorer des yeux.

Dieu merci, son propre corps restait dissimulé jusqu'au cou. Car elle ne se sentait pas du tout prête à bavarder en sous-vêtements mouillés... et transparents.

Pas plus qu'elle ne pouvait envisager de sortir du bassin sous les yeux de Dylan.

A peine essoufflé, il soutenait tranquillement son regard, comme s'il flottait sans problème tout habillé.

— Je savais que vous étiez une petite rusée, dit-il soudain en hochant la tête.

Bethany haussa les sourcils d'un air interrogateur. Parce que, de toute évidence, il ne s'agissait pas d'un compliment...

— Le patron m'avait dit que ce job serait facile, que vous étiez une jeune femme douce et sérieuse avec qui il serait formidable de travailler, expliqua-t-il. Mais dès le moment où je vous ai rencontrée, j'ai compris que vous tenteriez de vous échapper.

— Je ne me suis pas vraiment échappée, fit-elle remarquer, vexée d'avoir été démasquée aussi facilement.

Pour une actrice, ce n'était pas très glorieux...

— Je flottais, tout simplement, ajouta-t-elle.

— Oui... Eh bien, le monde entier a bien failli vous voir flotter sur le dos, en sous-vêtements !

Sur ces mots, Dylan fit demi-tour et regagna le bord du bassin. Médusée, Bethany le regarda poser les mains sur le rebord pavé avant de se hisser hors de l'eau qui ruisselait sur ses vêtements collés à la peau, soulignant chaque relief, chaque muscle...

Cet homme était superbe... Il avait un corps de rêve...

Mais bien sûr, la raison de Bethany l'emporta sur sa libido.

— Hé, attendez ! Que voulez-vous dire ?

— Qu'il y avait un photographe prêt à s'introduire dans la piscine, répondit Dylan, en ramassant la serviette posée sur la chaise longue.

Il s'essuya le visage, puis les cheveux.

— Il s'en est fallu de peu : je l'ai attrapé juste à temps. C'est pour cela que j'ai mis autant de temps à vous rejoindre. J'ai dû le confier à la sécurité de l'hôtel.

Soudain, l'eau parut glacée à Bethany. Comment avait-elle pu se détendre quand, à tout instant, un type risquait de braquer son objectif sur elle ? Même là, dans la piscine ? A quoi avait-elle pensé ?

Dire qu'elle avait été si contente d'avoir réussi à filer en douce, d'avoir échappé à Dylan... En fait, il l'avait protégée, sans même qu'elle le sache !

Cette fois, elle lui devait bel et bien des excuses...

Tremblant de la tête aux pieds, Bethany nagea jusqu'au bas de l'échelle.

— Euh... Vous voulez bien me passer une serviette ?

Dylan la regarda en haussant un sourcil.

— Il est un peu tard pour la pudeur, vous ne croyez pas ? Je vous ai vue faire la planche au milieu du bassin — avant que vous ne fassiez semblant de vous noyer.

— Je n'ai fait semblant de rien du tout !

— Vous ne vous êtes pas noyée non plus.

— Je n'ai jamais dit que je me noyais ! protesta-t-elle en secouant la tête.

Cette situation était la plus ridicule, la plus absurde qu'elle ait jamais vécue ! En outre, Bethany frissonnait dans ses sous-vêtements mouillés...

Après avoir inspiré à fond, elle se hissa hors de l'eau et gravit les échelons. Il voulait la voir pratiquement nue ? Très bien. De toute manière, il en verrait presque autant en regardant les films dans lesquels elle avait joué.

Le regard de Dylan lui brûlait la peau, et Bethany sentit un étrange frisson la parcourir tandis qu'il continuait de la regarder en silence. Il était aussi pro que Neil l'avait promis — il venait de le prouver en plongeant sans réfléchir après l'avoir crue en danger. Mais il n'en était pas moins un homme.

Et depuis quand un homme ne l'avait-il pas regardée ainsi ? Trop longtemps, en tout cas.

Dylan déglutit, puis lui offrit la serviette mouillée sans se préoccuper de ses propres vêtements dégoulinants.

— Merci, dit-elle en tendant le bras.

Mais elle arrêta son geste et posa la main sur celle de Dylan.

— Je suis désolée. Je n'aurais pas dû essayer de vous semer.

Il haussa les épaules.

— Vous avez de la chance que je vous aie trouvée le premier.

— Oui, je sais, répliqua Bethany avec un demi-sourire. Neil m'avait bien dit que vous étiez un excellent garde du corps.

— Je fais mon travail, c'est tout. Et le mieux possible. C'est pour cela que l'on m'a chargé de votre protection. Des gens tiennent à vous, Bethany Lord ; alors je fais mon boulot.

— C'est vrai que je me sens plus en sécurité quand vous êtes dans les parages, reconnut Bethany.

Elle s'en rendait compte, maintenant. S'était-elle senti rassurée par la présence de Dylan, quand il lui avait parlé du paparazzi prêt à la photographier à moitié nue ? Non, cela avait commencé avant. Elle s'était senti protégée à 100 % quand il avait plongé pour venir à son secours.

— Alors, vous allez renoncer à essayer de me filer entre les doigts ?

Une sorte de supplication teintait sa voix, mêlée d'une touche d'humour et de... sensualité. Comme s'il était excédé et en même temps amusé — et attiré — par elle...

— Promis.

Elle était sincère, constata Bethany avec surprise.

— Parfait, fit Dylan en lâchant la serviette.

Bethany s'en enveloppa, puis se frotta les cheveux en songeant aux réprimandes qui l'attendaient. La coiffeuse lui ferait la leçon, mais tant pis. Pour l'instant, ce qui l'intéressait c'était d'avoir chaud.

Après avoir rendu la serviette à Dylan, elle fit passer sa robe par-dessus sa tête. Et quand elle réalisa qu'il restait immobile à la regarder, elle sourit.

— Vous en avez plus besoin que moi, non ? dit-elle en désignant la serviette qu'il tenait à la main.

Hochant la tête, il se la passa sur le corps, mais le tissu-éponge, trempé, ne lui servirait plus à grand-chose, songea Bethany.

— Vous croyez qu'on a une chance de regagner la suite sans être vus ? demanda-t-elle, lorsque Dylan ouvrit la porte pour vérifier les abords de la piscine.

— Peut-être. Si je lance une alerte à la bombe et qu'ils font évacuer tout l'hôtel.

Sans se retourner, il lui fit signe d'avancer ; Bethany obéit aussitôt et se dirigea vers les ascenseurs.

— Vous feriez ça pour moi ?

— Non.

Normal... Et pas vraiment étonnant : Dylan faisait son travail avec le plus grand professionnalisme. Ce qui était fort dommage, car sa chemise adhérent encore à ses muscles virils donnait toutes sortes d'idées à Bethany. Idées qui, hélas, contrevenaient sans doute aux règles de conduite des gardes du corps...

Dylan avait fait des efforts surhumains pour dominer son trouble, tandis que Bethany se séchait puis se rhabillait devant lui. Il était un homme, bon sang. Pas un robot ! Et cette peau claire, ces douces rondeurs féminines, à peine dissimulées sous quelques lambeaux de lingerie rendue transparente par l'humidité... Toute cette splendeur était autrement plus délectable de près que sur un écran, fût-il géant...

Cependant, même si Bethany Lord avait un corps de déesse auquel il aurait volontiers rendu hommage, ce n'était pas ainsi que la soirée allait se terminer. Se penchant pour ramasser sa veste, à l'endroit où il l'avait laissée tomber au bord de la piscine, Dylan sortit son téléphone de sa poche. Il avait reçu trois nouvelles mises à jour concernant les scandales causés par les proches de Bethany Lord.

Et il lui restait encore à la ramener dans sa suite sans que des clients de l'hôtel, des membres du personnel ou des paparazzi, ne les voient émerger de leur petite aventure aquatique, les cheveux mouillés et lui-même dégoulinant...

Parfois, son job devenait presque une partie de plaisir. Mais certaines missions se révélaient de véritables parcours du combattant...

6.

L'ascenseur arriva rapidement et, par chance, il était vide. Bethany recula jusqu'au fond de la cabine, laissant Dylan se placer devant elle, puis appuyer sur le bouton correspondant à leur étage. De cette façon, si d'autres clients les rejoignaient en chemin, ils seraient tellement intrigués par les vêtements trempés de son garde du corps qu'ils ne remarqueraient même pas sa présence. Du moins l'espérait-elle...

— Je n'avais pas assez réfléchi à tous les détails avant de passer à l'acte, dit-elle, autant pour elle-même que pour Dylan.

— Non, en effet, approuva-t-il.

Au même instant, le petit son musical retentit et les portes coulissèrent. Personne en vue. A cette heure, Bethany aurait cru que des clients circuleraient dans les étages. Mais ce n'était pas le style du Chatsfield. A moins qu'ils ne soient sortis faire la fête ailleurs. Ou qu'ils la fassent dans leur suite, à l'abri des regards curieux. Ou bien encore, que les autres pensionnaires de ce prestigieux établissement n'aient un sens du divertissement différent du sien... ou des gardes du corps plus indulgents.

— Je voulais juste faire quelques longueurs.

Mon Dieu, elle pleurnichait presque ! réalisa Bethany avec horreur. Mais franchement, dans quel monde vivait-on, si l'on ne pouvait même pas aller nager quand on en ressentait le besoin ?

Dylan, qui marchait devant elle en faisant un étrange bruit de caoutchouc mouillé, s'arrêta et se retourna.

— Vous avez bien compris que cela ne vous est pas permis, n'est-ce pas ?

Elle le regarda en battant des cils.

— Vous voulez m'interdire de nager ? Je voudrais bien voir ça !

Privée de cet exutoire, elle se transformerait vite en une boule de nerfs et risquerait de sombrer dans la dépression. Et puis, au nom de quoi s'arrogeait-il le droit de décider de ce qu'elle pouvait ou ne pouvait pas faire ?

— Oui. Vous n'irez plus nager seule, tard le soir, en sous-vêtements, dans un lieu public ou presque, précisa Dylan en roulant des yeux.

— Même si je vous emmène avec moi ?

Non que Bethany envisage sérieusement cette possibilité, mais pourquoi reparlait-il de cette histoire de sous-vêtements ? A moins que Dylan n'ait été plus que troublé de la voir tout à l'heure... Dans ce cas, elle le referait volontiers, et plus souvent...

— A une condition, répliqua-t-il en lui tournant le dos.

Il se remit à marcher, laissant tout loisir à Bethany de regarder ses muscles jouer sous la chemise mouillée.

— Laquelle ?

Se rendant compte qu'elle restait immobile à l'admirer, elle se ressaisit et le rejoignit au moment où il glissait la clé magnétique dans la porte de la suite.

— La prochaine fois, vous porterez un bikini digne de ce nom...

Pourquoi eut-elle l'impression que ce n'était pas vraiment ce qu'il avait voulu dire ? A cause de l'inflexion un peu rauque qui avait coloré sa voix ? De la façon dont celle-ci avait traîné sur les derniers mots, comme s'il avait eu l'intention d'ajouter : « Ou rien du tout » ?

Elle fantasmait peut-être complètement...

— Ou vous devrez accepter la perspective de voir les photos attestant de votre passion pour la natation publiées partout sur Internet, poursuivit-il en lui tenant la porte ouverte.

Repensant au photographe qui avait bien failli la surprendre un peu plus tôt, Bethany entra à la hâte dans la suite.

— Ce type était là par hasard, non ?

Dylan referma la porte et la verrouilla.

— Il ne savait pas que j'étais là, n'est-ce pas ? insista-t-elle.

— Il avait lu une interview dans laquelle vous disiez que vous allez toujours nager quand vous vous sentez stressée, répondit-il en soupirant. Même pour un tout petit cerveau comme le sien, ce n'était pas trop difficile de faire le lien.

— Ah, je n'avais pas pensé à ça...

Dépitée, Bethany se laissa choir sur la méridienne, en songeant confusément que l'humidité rendrait peut-être celle-ci plus confortable...

Non, elle n'avait pas pensé à ça alors qu'elle aurait dû. Car, désormais, sa vie entière faisait partie du domaine public. Depuis sa première apparition sur les écrans, tout ce qu'elle disait ou faisait était noté, filmé, enregistré... Et après la journée qui venait de s'écouler, les journalistes allaient éplucher sa vie antérieure à sa carrière d'actrice...

En effet, même si Megan n'allait pas raconter sa relation d'autrefois avec Jake, un autre s'en chargerait. C'était d'ailleurs peut-être déjà fait ! Mais Bethany ne se connecterait pas à Internet pour le vérifier. Parce que en restant dans l'ignorance jusqu'à demain, elle aurait une chance de fermer l'œil, ne serait-ce que quelques heures.

— C'est tellement important pour vous ?

Elle leva les yeux vers Dylan. Immobile devant la fenêtre, il dardait son regard calme et pénétrant sur elle. Comme si sa réponse allait déterminer l'opinion qu'il avait d'elle.

Et, soudain, l'opinion de Dylan parut capitale à Bethany.

— De quoi parlez-vous ? De ce qu'ils pensent de moi, ou du fait qu'ils connaissent mes habitudes ?

Il pencha légèrement la tête de côté, et sourit.

— Non. Du fait de nager en sous-vêtements. Mais les autres hypothèses sont valables aussi.

— Je me fiche de ce qu'ils pensent de moi, répliqua Bethany. Parce qu'ils ne savent pas vraiment qui je suis. Ils ne connaissent de moi que l'image renvoyée par les films, les interviews, les photos. C'est pour cela que c'est un peu effrayant quand la réalité rejoint la fiction, je suppose.

— Vous êtes un personnage public à cause de votre job, dit Dylan d'un ton neutre. Et vous devez garder cela à l'esprit quand vous prenez des initiatives concernant votre façon de vivre.

— Et ne pas fausser compagnie à mon garde du corps pour satisfaire mon besoin de liberté, ne serait-ce que pour aller nager.

— Exactement.

Croisant les bras sur sa poitrine, Bethany demanda en regardant Dylan dans les yeux :

— Puisque vous êtes si bon conseiller, que dois-je faire à propos de ma sœur, à votre avis ?

— Celle à qui vous avez téléphoné tout à l'heure ? Rappelez-la demain matin : elle aura eu le temps de se calmer.

A en juger par l'expression qui empreignait ses traits, il avait l'habitude d'avoir affaire à des hystériques...

— J'ai trois sœurs aînées, expliqua-t-il en devinant ses pensées. Pour survivre, j'ai vite compris qu'il fallait leur laisser le temps de reprendre leurs esprits.

— J'ai peur que son mari ne la batte de nouveau.

Bethany répugnait à l'admettre et, pourtant, elle savait que Jake en était hélas arrivé là.

Mais ce soir, l'atmosphère semblait être à la franchise. Aux confidences, en quelque sorte. Comme elle venait de le prouver en s'exposant de façon spectaculaire à la piscine... se dit-elle en baissant la tête pour dissimuler son sourire.

— Il se trouve que le mari de votre sœur est aussi votre ex, dit Dylan, en s'asseyant à côté d'elle sur la méridienne. Autant que vous le sachiez maintenant : la presse a révélé ce détail il y a une heure environ.

Bethany frissonna. C'était fait. Les gens n'allaient plus parler que de cela durant des jours et des jours. Et Neil allait la tuer.

Quant à Jake, Dieu seul sait comment il allait réagir ! Surtout s'il avait bu, et si c'était Megan qui avait pris contact avec les journalistes.

— Vous ne pouvez rien faire ce soir, poursuivit Dylan d'une voix étonnamment douce. Et vous avez besoin d'une bonne nuit de sommeil pour reprendre des forces, avant de les affronter demain. Il n'y a pas de quoi en faire une histoire, et vous le savez. Eux aussi — s'ils sont honnêtes. Mais ils vont transformer la réalité pour en fabriquer une autre. Alors ne les laissez pas faire.

Bethany le regarda en plissant les yeux.

— Vous exercez ce métier depuis longtemps, n'est-ce pas ?

— Quelques années. Mais elles ont été bien remplies.

— Et vous parlez en connaissance de cause.

— Disons que j'ai vu beaucoup de choses, répliqua-t-il avec un léger sourire.

Mais, à présent, Bethany l'écoutait à peine. La tension qui régnait entre eux l'emportait sur tout le reste : la méridienne inconfortable, sa robe et ses sous-vêtements qui lui collaient encore à la peau, la meute de photographes aux aguets devant l'hôtel... Rien ne comptait plus à part Dylan et elle. Soudain, Bethany brûla d'en savoir plus sur cet homme qui dégageait une telle aura de puissance et de mystère. D'en savoir autant sur lui qu'il en savait sans doute sur elle.

Mais pas ce soir. Car elle pressentait d'instinct que Dylan ne se laisserait pas facilement aller. Il y avait des secrets qu'il ne livrerait que dans l'obscurité — si elle avait la chance qu'il les partage avec elle.

Après tout, Bethany ne le connaissait que depuis le matin même.

Elle recula sur la méridienne, rompant le lien invisible qui les unissait. Mais elle n'était pas du genre à inviter le premier venu dans son lit, sans s'inquiéter de savoir si elle le reverrait jamais ou si elle travaillerait avec lui le lendemain. Or, ce soir, c'était crucial pour Bethany d'être totalement elle-même.

— Une autre question ?

— Oui, juste une. Avez-vous une idée de la façon dont je pourrais me débarrasser de mon stress, maintenant que je ne peux plus nager en sous-vêtements ?

Quand il rit, d'un rire somptueux, chaud, profond et sensuel, Bethany comprit sa chance de l'avoir avec elle ce soir-là. Et dire qu'elle avait cru pouvoir se passer de lui !

— J'en ai quelques-unes, répondit-il en la voyant étouffer un bâillement. Mais je crois qu'elles ne seront pas pour aujourd'hui, ma belle sirène. Ce soir, c'est du repos qu'il vous faut.

— Vous serez avec moi demain, n'est-ce pas ? Lorsque je vais devoir affronter la presse ?

Dylan secoua la tête.

— Non, désolé : je passe le relais à Brett. Mais je serai là pour la première.

Et il y aurait un monde fou, toutes sortes de gens qui ne laisseraient pas une minute de répit à Bethany. Or elle désirait juste être avec Dylan.

Sa déception devait se traduire sur son visage, car il se pencha vers elle et lui déposa un léger baiser sur les lèvres. Le souffle court, Bethany voulu l'embrasser à son tour, mais il s'écarta.

— Au lit ! dit-il d'une voix ferme — plus comme une nounou que comme un garde du corps.

Bethany se leva à contrecœur et se dirigea vers la chambre — en se réjouissant tout à coup de l'absence de porte. Parce que ainsi, il y avait de fortes chances pour que Dylan la regarde se déshabiller...

— Je vous verrai demain avant de partir, dit-il d'une voix douce dans son dos. Et, Bethany...

Elle se retourna et constata qu'il souriait.

— Oui ?

— Je vous accompagnerai également à Paris à la fin de la semaine. Et j'ai appris qu'à l'hôtel où descendra l'équipe du film, il y a une piscine extraordinaire. Si ça vous intéresse...

— Je prendrai mon bikini le plus décent, promit Bethany en souriant jusqu'aux oreilles.

Le regard que lui décocha alors Dylan aurait pu la faire fondre sur place, mais elle se détourna et entra dans sa chambre en souriant toujours. Il suffisait juste d'être patiente... Et dans l'immédiat, il avait raison : elle devait reprendre des forces pour affronter les épreuves qui l'attendaient.

Après une bonne nuit de sommeil, elle s'occuperait de Megan dès le matin et trouverait un moyen de l'éloigner s'il le fallait. Ensuite, elle survivrait aux interviews, à la première, à toutes les questions, et à la fin de la semaine, elle s'envolerait pour Paris avec Dylan, nagerait avec lui — et peut-être davantage...

— Vous pourriez aussi vous en passer, tout simplement.

Dylan avait murmuré ces mots depuis le salon, mais suffisamment fort pour qu'elle les entende. Bethany les reçut comme une promesse, qui l'aiderait à supporter la fatigue des jours à venir.

En fin de compte, elle ne ressentirait peut-être même pas le besoin de nager pour soulager son stress...

TITRE ORIGINAL : THE BODYGUARD IN HER ROOM

Traduction française : LOUISE LAMBERSON

© 2014, Harlequin Books S.A.

© 2015, Traduction française : Harlequin.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

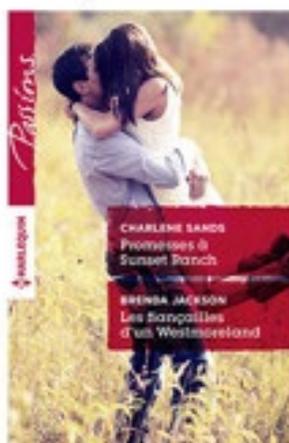


Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :
Amour + suspense =
Black Rose.

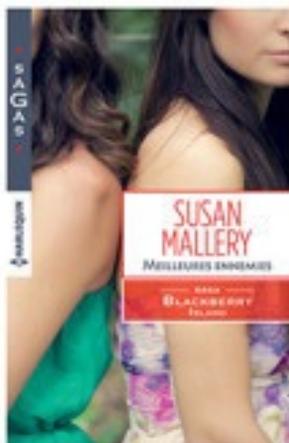


Les Historiques :
Réveillez la lady
qui est en vous !



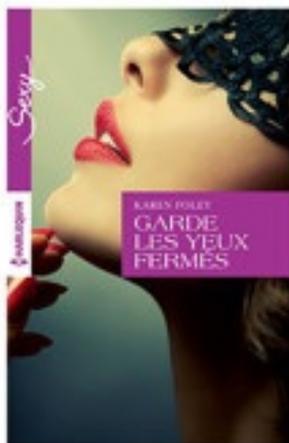
**Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !**

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy : Osez

la romance érotique !



Nocturne :
Succombez à
la morsure interdite...



**RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR**

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites



 **HARLEQUIN**

ABBY GREEN

Rivaux et amants

Orla Kennedy ne décolère pas. Que lui a-t-il pris, elle toujours si sage, si *sérieuse*, de passer la nuit avec l'irrésistible inconnu qui l'a abordée dans un bar d'hôtel la veille ? Si elle est venue à Londres, c'est uniquement pour affaires. Parce qu'elle doit négocier la vente de la chaîne d'hôtels familiale au puissant groupe Chatsfield. Une négociation difficile, pour laquelle elle aura besoin de toute sa concentration et de toute sa détermination. Hélas ! en entrant dans la salle où doit se tenir sa réunion avec Antonio Chatsfield, Orla comprend que cette nuit inoubliable va lui coûter plus cher encore qu'elle ne l'avait imaginé. Car l'homme qui se dresse face à elle n'est autre que son troublant amant d'une nuit...

+ 1 NOUVELLE INÉDITE EXCLUSIVE À DÉCOUVRIR

SOPHIE PEMBROKE

Séduction dans la chambre 153

Et retrouvez le temps d'une nouvelle, l'ambiance raffinée des hôtels Chatsfield

Passez les portes des hôtels Chatsfield, installez-vous confortablement dans la luxueuse suite qui vous a été réservée et plongez au cœur d'un univers fait de scandale et de passion...

 **HARLEQUIN**
www.harlequin.fr